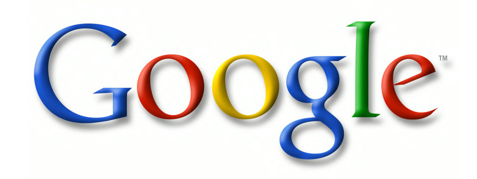
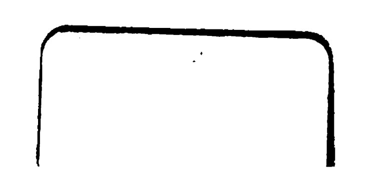
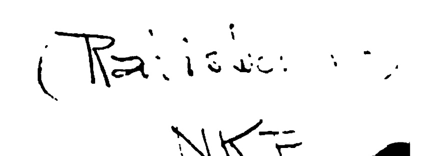



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07577863 3



MORTS ET VIVANTS



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

Impressions littéraires, 1 vol. grand in-18.

Héro et Léandre, drame antique en vers, in-18.

Au printemps de la vie, poésies, 1 vol. in-32.

La divine comédie de Dante, traduite en vers, tercet par tercet, avec le texte en regard; ouvrage couronné deux fois par l'Académie française.

L'enfer, 2 vol. grand in-18.

Le purgatoire, 2 vol. grand in-18.

Le paradis, 2 vol. grand in-18.

Chaque partie se vend séparément.

Pour paraître prochainement :

La comédie enfantine, Édition de luxe, sur vélin, grand in-8°.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Grands-Augustins.

MORTS

ET

VIVANTS

NOUVELLES IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

PAR

Gustave Fortuné

LOUIS RATISBONNE

Le jour des Morts. — Alfred de Musset.
Ary Scheffer. — Daniel Manin. — Brizieux.
Le comte de Raousset-Boulbon.

S. de Sacy. — Jules Janin. — Un Poëte de la Provence. — H. Taine.
Daniel Stern. — Voltaire et M. Arsène Houssaye.
George Sand et les Romans champêtres.

La Fin du monde. — Un Professeur de Comédie grecque.
Les Légendes de l'Irlande.
Un Roman anglais. — La littérature enfantine, etc.

PARIS
MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1860

MORTS ET VIVANTS

PREMIÈRE PARTIE

I

LE JOUR DES MORTS

Ce jour n'appartient pas aux vivants ni aux agitations de la vie; le 2 novembre est une fête funèbre, c'est le jour de l'an des morts. Il commence ce qu'on pourrait appeler l'année mortuaire, si l'infatigable mort prenait des vacances. La population parisienne, qui, en d'autres jours de fête, se porte au Champ-de-Mars ou aux Champs-Elysées, s'est rendue aujourd'hui en foule aux cimetières. Elle a apporté aux morts leurs étrennes: des prières, des fleurs, des larmes.

Les morts, les pauvres morts, ont bien froid sous la terre

Mais ils ont froid surtout quand on les oublie. Il leur

faut de chaudes larmes. Il leur faut l'ardent souvenir! Et ce tribut, comment le leur refuser? Un grand poëte a dit :

> Les oublier, c'est s'oublier soi-même.
> Ne sont-ils pas un débris de nos cœurs?

Le 2 novembre est un beau jour pour les morts. Ce jour-là, les plus oublieux d'entre nous se souviennent, les plus infidèles prennent le chemin des tombes en rêvant :

> Leur tombe est sur la colline,
> Mon pied le sait : la voilà !
> Mais leur essence divine,
> Mais eux, Seigneur, sont-ils là?

Et s'ils sont ailleurs, les reverrons-nous, les reconnaîtrons-nous? Perceront-ils un jour le sillon qui les recouvre comme ces roses plantées au pied de leur tombe, ou seront-ils comme ces cyprès dont les branches coupées ne repoussent plus? ....
Mais ce jour-là aussi les morts semblent vouloir nous répondre. La poussière murmure; des ombres passent tendrement près de nous en agitant les saules éplorés et les ifs sombres; et comme un gage de survie, comme une résurrection anticipée, le cœur halluciné voit les

images de ceux qu'il pleure se dessiner miraculeusement sur leurs tombeaux.

Le cœur! c'est toujours lui qui résout l'énigme de l'immortalité. Que de temps et de métaphysique perdus à discuter dans le monde cette question de la vie future! Voulons-nous acquérir une bonne preuve que la mort seule est passagère et que la vie est éternelle, ou voulons-nous avoir, ce qui vaut mieux qu'une preuve, une confiance intime dans l'immortalité? Ne vivons pas seulement par le corps, mais par le cœur et par l'âme. Aimons d'amour, aimons passionnément le bien et le vrai, la liberté et la justice; pensons, agissons, développons toutes nos énergies intellectuelles et morales; alors, nous sentant au cœur de grandes et d'inextinguibles flammes, nous ne demanderons plus à la philosophie de résoudre par preuves convaincantes et démonstratives la question qui nous tourmente. Nous ne répèterons plus sans cesse après Hamlet: *To be or not to be.* Nous aurons la conscience de notre durée, nous nous sentirons faits pour l'éternité, et nous verrons, quand nous voudrons, sortir de leurs tombeaux les figures des morts que nous avons aimés et qui ont aimé comme nous. Mais, en vérité, on est souvent tenté de dire à tel qui se plaint de son incertitude sur ce pro-

blème de l'immortalité: « Je crois bien que vous en doutez. Pourquoi donc voulez-vous être immortel? Qu'avez-vous en vous qui puisse et qui vaille la peine de durer? Que voulez-vous arracher au néant? Est-ce votre amour, vous qui n'avez jamais aimé, vous qui ne vous êtes dévoué ni à une idée, ni à un homme, ni à une femme, ni à un enfant? Est-ce votre activité libre, que vous avez toujours sacrifiée, que vous avez anéantie vous-même sous vos appétits et vos passions, ou qui ne l'avez mise au service que d'intérêts mesquins et périssables, souvent de la force et de l'injustice? Activité toute matérielle et terrestre, qu'en voulez-vous faire, puisque la terre vous échappe? Est-ce votre pensée que vous voulez sauver? Mais vous n'y avez jamais tenu. Pour mieux digérer sans doute, ainsi que certain philosophe, vous pensez le moins possible entre vos repas. Et, comme disait Hégel à un disciple récalcitrant : Vous faut-il par hasard le ciel et l'éternelle béatitude pour n'avoir pas assassiné votre mère? qui sait? pour l'avoir peut-être soignée dans sa dernière maladie?

Je crains d'avoir fait une digression, et, ce qui est plus grave, un brin de sermon. Que mes lecteurs me pardonnent. On ne se défend pas aisément des pensées les plus sévères en pénétrant aujourd'hui avec la foule

recueillie dans ces tristes jardins de la mort, où tout vient échouer, un peu plus tôt, un peu plus tard, sans que notre science orgueilleuse y puisse rien, et nos travaux, et nos luttes de chaque jour, et nos passions et nos affaires, et nos souffrances et nos joies, et nos projets et nos rêves ! Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement, dit La Rochefoucauld. Il faut bien la regarder fixement ici. Il faut bien se dire que de toute cette multitude qui encombre aujourd'hui les muettes nécropoles et couvre de ses pieds vivants la terre des morts, depuis ce vieillard qui ne peut plus tarder à les rejoindre jusqu'à ce petit enfant déposé au pied de la tombe paternelle où sa mère s'est agenouillée, et qui éparpille en riant les fleurs de la tombe et les soucis apportés par la pauvre veuve ; il faut bien se dire qu'avant un peu de temps ils seront tous, et les plus jeunes et les plus vieux, couchés à leur tour dans la terre, sous ces cippes et dans ces caveaux, tous tombés un à un de l'arbre de la vie comme ces feuilles que le vent d'automne jette une à une sur le sol et que leur pied foule aujourd'hui dans les chemins du cimetière.

Or, comment, en contemplant ainsi la mort, ne pas

chercher à voir aussi l'immortalité, et en présence du sépulcre horrible, ne pas s'enquérir si ces tombeaux fermés du côté de la terre peuvent s'ouvrir heureusement du côté du ciel et de l'éternité? Encore une fois, on trouve la réponse au fond de son cœur.

Le culte des tombeaux est né de la croyance à l'immortalité. Ce n'est pas au corps sans doute, à la proie décomposée et pourrie des vers, mais à l'âme toujours vivante que s'adresse l'hommage des vivants. La religion des tombes est un des traits distinctifs de l'humanité. Dans ces derniers temps, des observateurs moins naturalistes, je le crois, que poëtes, se sont plu à spiritualiser les mœurs et les instincts des animaux. Aux plus infimes, aux plus dédaignés, ils ont attribué toutes les vertus civiques et domestiques et toutes les facultés qui semblaient jusqu'ici l'apanage de l'âme humaine, sans songer que faire l'oiseau trop grand, c'est faire l'homme trop petit. Mais voici un sentiment qu'il faut bien laisser à l'homme et à l'homme seul : c'est la piété envers les tombes. Je ne sais pas s'il y a des oiseaux ou des insectes qui ensevelissent leurs morts, mais ni les oiseaux ni les insectes n'ont de fêtes pour les honorer.

La fête catholique du 2 novembre, dite des *Trépassés*, remonte à saint Odilon, abbé de Cluny. Il la fonda le

premier l'an 998 dans son Ordre, d'où elle s'étendit ensuite à toute la catholicité. De lui datent ces prières solennelles qui précèdent les dévotions au cimetière et que l'on récite dans les églises pendant le sacrifice de la messe, à l'intention des âmes du purgatoire. C'est assurément une des croyances, et pour le profane, j'entends pour le simple théiste, une des fictions les plus touchantes du catholicisme, que cette efficacité attachée à la prière, que cette force qu'on lui attribue de faire mûrir la grâce divine, d'aider à la délivrance des âmes qui nous sont chères et de les pousser tout doucement de purgatoire en paradis. Quel beau parti Dante en a tiré! Il n'était pas poëte le théologien protestant Mosheim pour traiter de superstition déshonorante cette fête et cette foi naïve dans la prière, qui prolonge et resserre par delà la terre, entre les vivants et les morts, les liens de la parenté et de la tendresse.

Universel comme la croyance dans l'âme humaine, le culte des tombeaux n'est pas d'invention chrétienne. Les anciens avaient tout comme nous des rites solennels pour les morts. Seulement ils y mêlaient leurs superstitions. C'est le souffle de Dieu que nous adorons dans les morts; eux faisaient de leurs morts des dieux. Les mânes (âmes des morts) avaient des autels et des sacri-

fices. Ils accouraient avidement boire le sang des victimes. Plus humains, nous ne donnons aux nôtres à respirer que des fleurs. En revanche, les anciens vivaient dans un commerce plus fréquent avec les morts; ils invoquaient leur assistance, ils les prenaient à témoin, leur demandaient conseil. Pressée d'épouser Pyrrhus, la veuve d'Hector s'écrie :

Allons sur son tombeau consulter mon époux!

Ce n'était pas un culte intermittent comme l'est trop souvent le nôtre. Les morts agissaient sur les vivants. Il est vrai qu'ils étaient plus près d'eux. La plupart du temps les os et les cendres du corps livré au bûcher étaient recueillis dans une urne et les mânes habitaient la maison. J'envie, je l'avoue, aux anciens cette coutume de brûler les morts et de recueillir leurs cendres. Je la trouve religieuse et tendre. Quelques personnes ont pensé qu'il y aurait de l'avantage à l'établir ou à la rétablir parmi nous. Je voudrais qu'une loi libérale permît aux familles d'opter. Il n'y a pas seulement en faveur de l'incinération de graves raisons sanitaires, mais des raisons morales et des raisons de sentiment. L'idée que le corps mortel de ce qu'on a aimé est anéanti, on peut la supporter! Mais l'idée qu'il est

défiguré, dégradé, la proie des vers!! En ôtant à la mort ce qu'elle a de hideux et de repoussant, je crois aussi que l'incinération des corps contribuerait à détruire de sinistres superstitions. Cette pratique d'ailleurs n'a rien en soi, que je sache, de contraire aux dogmes.

Les anciens nous étaient supérieurs aussi en ce qui touche ce qu'on a appelé, il est vrai, la dernière vanité de l'homme : son épitaphe. Il y aurait une étude littéraire et morale curieuse à faire sur les inscriptions funéraires de l'antiquité qui nous ont été conservées. Les anciens avaient fait de l'épitaphe un art. Ils nous en ont laissé d'enjouées, de mélancoliques, de sublimes. On est offusqué, en parcourant nos cimetières, de la vulgarité ou de l'emphase des nôtres, de ces regrets toujours plus ou moins mal exprimés, de ces morts longuement parés de toutes les vertus, de ces adorables époux et pères, comme on en trouve, « et dont les fils ou les veuves inconsolables continuent le commerce! » A Sparte, Lycurgue n'avait permis d'inscrire sur les tombeaux que les noms des guerriers morts sur le champ de bataille et des femmes mortes en couches. Nous pourrions retenir quelque chose de cette sobriété.

Mais n'insistons pas trop sur ces circonstances en

quelque sorte accessoires de la mort. Inhumé ou brûlé, avec ou sans épitaphe, c'est la mort.

Hélas! la mort, la froide, l'impassible, l'inexorable mort, la mort aveugle et sourde, « la mort au cœur d'airain, aux entrailles de fer », comme dit Homère, elle s'est cruellement abattue sur la France cette année. Le 2 novembre 1857 est pour elle un jour exemplaire de deuil. Elle s'est vu ravir des enfants d'élite, des politiques, des artistes, des poëtes : pour ne citer que les deux plus illustres, elle a perdu le poëte de la jeunesse et le poëte de tous les âges, Musset et Béranger.

Et à l'heure même où j'écris vient de descendre dans la tombe, honoré de tous les partis, escorté de tous les regrets, un soldat modèle d'abnégation antique et de vertu civique, qui, dans des journées à jamais sinistres, avait conjuré et vaincu l'anarchie. Il vient de se coucher presqu'à côté de cet illustre exilé qui le précédait il y a quelques jours[1]. Ah! le temps devient sombre. Chaque semaine est marquée par une tombe, et la France se découronne de la poésie et de la vertu. Elles semblent obéir à un invisible signal qui les rappelle au ciel. Pourtant ne perdons pas courage, tout

[1] Manin, mort presque en même temps que le général Cavaignac.

en payant aux morts les regrets et les couronnes qui leur sont dus. Rien de ce qui est bon et beau dans le monde ne périt, ni la liberté, ni la poésie, ni la vertu. Et quand une éclipse passagère fait croire qu'elles sont éteintes, elles se rallument bientôt comme si elles étaient aussi des âmes immortelles !

2 novembre 1857.

II

ALFRED DE MUSSET

Au commencement du mois de mai de la défunte année 1857, un mince cortége conduisait au champ du repos les restes mortels d'un poëte rare entre les plus rares de ce temps-ci. Des hommes de lettres, des artistes, quelques députés de l'Académie française, dont il était membre, cent personnes peut-être, c'était tout le convoi. Quoi d'étonnant? Le monde aujourd'hui est à ses affaires : la poésie lyrique s'en va; c'est bien, et puisqu'elle s'en va on lui pardonne, mais on n'a pas le temps de la reconduire. Béranger, il est vrai, a eu d'admirables funérailles; mais c'est que sans parler de diverses circonstances qui ont surexcité la sympathie publique, il avait été, comme il l'a écrit lui-même, un poëte « de nature politique », et cette triste chose qu'on appelle la politique semble avoir seule aujour-

d'hui le privilége de passionner l'opinion et de populariser un nom. A. de Musset avait été tout simplement un poëte de nature poétique. Ni patriote, ni révolutionnaire, ni socialiste, trop indifférent même à ce qu'il appelait ironiquement « l'humanitairerie », il n'avait joué aucun rôle dans le drame changeant de nos destinées; ses chansons n'avaient pas renversé le moindre trône, culbuté le plus petit ministère; il n'avait été ni rouge, ni blanc, ni bleu; il n'avait prêté ni repris aucun serment; artiste désintéressé, il n'avait jamais laissé s'embrouiller sur sa lyre que le nom de Ninette et celui de Ninon.

Et voilà peut-être pourquoi il n'a eu à ses funérailles que la fête de la nature. Il a été enseveli du moins avec toute la pompe du mois de mai. Comme pour recevoir le poëte de la jeunesse et de l'amour, le printemps brillait au cimetière, la terre était molle et verte,

La rosée en pleurs
Dans les fleurs,

et les fleurs ont neigé au passage sur l'harmonieux cercueil.

Louis-Charles-Alfred de Musset, frère cadet de l'élégant romancier connu sous le nom de Paul de Musset,

naquit à Paris, le 11 novembre 1810. Il était fils de M. de Musset-Pathay, chef de bureau au ministère de la guerre et qui, littérateur *in partibus*, publia aussi des œuvres diverses, mais à peu près indistinctement ignorées.

A. de Musset fit de brillantes études à Paris. Il eut pour condisciple au lycée l'infortuné duc d'Orléans, dont il fut l'ami d'enfance et de jeunesse. Le poëte a consacré une de ses plus touchantes élégies à ce pauvre prince mort si tragiquement à trente ans.

A. de Musset, sans fortune personnelle, vivait dans la médiocrité du produit de ses œuvres, publiées en général dans des journaux ou des revues, principalement dans la *Revue des Deux-Mondes*, avant d'être réunies en volumes. Il devait, en outre, à l'amitié du duc d'Orléans une modeste place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur. Cet emploi, supprimé en 1848, fut rétabli depuis en sa faveur. Une sombre langueur, une sorte de paralysie morale avaient glacé sa muse en pleine jeunesse, et il avait depuis longtemps cessé d'écrire, quand on dut à l'initiative d'une comédienne de talent, madame Allan, et à celle de M. Arsène Houssaye, de voir transporter du livre à la scène de la Comédie-Française ses charmants prover-

bes et ses comédies de fantaisie. Il en acquit un lustre nouveau et inattendu et un fauteuil à l'Académie, où il fut élu en 1852. Mais il ne devait guère s'y reposer. Sa santé était irrémédiablement ruinée. Après une courte maladie, il est mort à Paris, le 2 mai 1857, à peine âgé de quarante-six ans.

Voilà une courte biographie. Mais le drame de la vie des poëtes est d'ordinaire tout *subjectif*, comme disent les Allemands. La vie et l'âme d'Alfred de Musset, c'est dans son œuvre qu'il faut et que nous voulons la chercher

Si les honneurs ont été oubliés aux funérailles du poëte, ils ont été, il faut le reconnaître, prodigués à sa mémoire. Pendant quinze jours, Alfred de Musset a défrayé la presse de Paris, de la province et même de l'étranger. C'était un concert de louanges et de regrets, un tumulte de souvenirs, de récapitulations, d'anecdotes, c'étaient des flots d'encre et de larmes. Au milieu des couronnes, quelques-uns, sans respect pour une tombe à peine fermée, apportaient un pavé. Je me figure que l'ombre ironique du poëte qui a reçu tout cela a dû murmurer plus d'une fois : Léger pavé! lourde couronne! Même parmi les hommages qui l'ont pu réjouir, venus des plumes les plus éminentes et

des camps littéraires les plus opposés, il en est, j'imagine, dont il a agréé l'affectueuse intention plutôt que l'expression motivée. Ainsi la raison éplorée prenant le deuil quelque part s'écriait qu'elle avait perdu son poëte. Je me demande par quelle préoccupation de système un critique des plus autorisés, un juge plein de sens et de raison, a cru trouver dans la raison et le bon sens les qualités maîtresses d'Alfred de Musset. On n'est pas obligé d'aimer la poésie lyrique : Cicéron en faisait peu de cas. Mais il ne faut pas, quand on veut honorer un front lyrique, le couronner tout simplement de l'auréole du bon sens. Il aurait un peu mauvaise mine. Songez, ô raison trop majestueuse! que cet enfant dont vous vous dites la mère vous raillait fort irrévérencieusement en traçant ainsi sa poétique:

Le jour où l'Hélicon m'entendra sermonner,
Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.

Et il ajoutait ces vers, qu'on peut citer tout au long, sans avoir besoin de s'excuser :

Celui qui ne sait pas quand la brise étouffée
Soupire au fond des bois son tendre et long chagrin,

Sortir seul, au hasard, chantant quelque refrain,
Plus fou qu'Ophélia de romarin coiffée,
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une fée,
Sur son chapeau cassé jouant du tambourin;

Celui qui ne voit pas dans l'aurore empourprée
Flotter, les bras ouverts, une ombre idolâtrée;
Celui qui ne sent pas, quand tout est endormi,
Quelque chose qui l'aime errer autour de lui;
Celui qui n'entend pas une voix éplorée
Murmurer dans la source et l'appeler ami;

Celui qui n'a pas l'âme à tout jamais aimante,
Qui n'a pas pour tout bien, pour unique bonheur,
De venir lentement poser son front rêveur
Sur un front jeune et frais, à la tresse odorante,
Et de sentir ainsi d'une tête charmante
La vie et la beauté descendre dans son cœur;

Celui qui ne sait pas, durant les nuits brûlantes
Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus,
Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,
Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes,
Et devant l'infini joindre des mains tremblantes,
Le cœur plein de pitié pour des maux inconnus;

Que celui-là rature et barbouille à son aise:
Il peut tant qu'il voudra rimer à tour de bras,
Ravauder l'oripeau qu'on appelle antithèse,
Et s'en aller ainsi jusqu'au Père-Lachaise

Traînant à ses talons tous les sots d'ici-bas ;
Grand homme, si l'on veut, mais poëte, non pas.

Ceci est-il un hymne à la pure raison ? Est-ce uniquement la poétique du bon sens, ou n'est-ce pas plutôt celle du sentiment et de la passion ? Si vous voulez me faire pleurer, pleurez, disait un maître ancien. N'est-ce pas, en y ajoutant les ardeurs et les mélancolies un peu vagues de notre âge, le développement de cet aphorisme que le poëte a fait d'inspiration dans ces vers si emportés et si naturels ? Oui, rêvez, aimez, pleurez, si vous voulez nous attendrir ! Fixez dans des vers d'or les battements de votre cœur ? Et que votre cœur batte vite ! Et qu'au besoin il saigne ! Si vous voulez être un poëte lyrique, ne soyez pas mesuré, modéré, guindé et bridé ; soyez outré, au contraire, impétueux, passionné ; qu'on ne vous voie pas toujours uni et clair comme un cristal ou comme un critique de bon sens ; que votre style reflète votre âme tumultueuse et profonde ! Qu'il soit tantôt limpide comme un beau lac dont les bords sont fleuris, où se mire un ciel pur, tantôt troublé et semé d'éclairs comme une mer orageuse. Même si le ciel vous a donné et si vous ne voulez laisser paraître d'aventure que les dons les plus

charmants de l'esprit, le caprice délicat, la vive grâce, la saillie étincelante; même s'il vous convient de prendre par fantaisie le masque d'Yorick ou de Falstaff, qu'on sente au travers du masque les élans comprimés, les ardeurs contenues et pourtant débordantes de votre âme; quand vous marchez, quand vous rampez même, qu'on devine vos ailes; quand vous riez, qu'on devine vos larmes! Et quand vous ne pourrez plus ni rire, ni chanter, ni pleurer, quand le poëte sera brisé avec son instrument, faites que l'on puisse dire ce que celui qui vient de s'envoler disait de la Malibran, et ce que l'on pourrait dire de lui-même :

C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable,
Qui dans ses bras en feu l'a portée au tombeau!

Seulement cette poétique est inutile. Peut-on commander aux gens de pleurer et de souffrir, d'avoir une âme en peine d'idéal, naturellement sceptique et pourtant altérée de croyance, à la fois sensible et spirituelle, ardente et mobile, tendre et passionnée? Aussi, ce ne sont pas des conseils que nous prétendons donner. Ce sont quelques traits de poëte que nous traçons d'après nature sur cette charmante figure du poëte qui a reçu si tôt le sacre de la mort.

Qu'on relise l'œuvre d'Alfred de Musset. Certes on y trouvera dans une certaine proportion ce fonds de raison et de bon sens qui est de tradition française, et sans lequel il n'y a point d'œuvre; on y trouvera l'esprit qui est l'éclair du bon sens, la saillie enjouée et gauloise, le trait qui, à la manière de Voltaire, traverse sans s'arrêter et sans dire: Regardez-moi. Pourtant, ce n'est ni cette raison, ni ce bon sens, ni cet esprit qui dominent dans le poëte, qui émeuvent et qui charment; non, c'est la jeunesse, c'est la flamme, c'est la vie. En tête de son dernier recueil, le poëte, réclamant l'indulgence pour sa muse tant choyée, disait :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Il ne croyait fixer que la date de ses vers; il en marquait le caractère. Ce sont tous, il ne faut pas dire les vers d'un jeune homme, mais les vers de la jeunesse même, avec ses défauts, avec ses qualités enchanteresses ; c'est une poésie pleine de fraîcheur, de franchise et de passion. C'est par ces mérites qu'Alfred de Musset se distingue en se plaçant à côté des plus grands

poëtes de ce temps-ci. Il n'a pas l'éclat, la richesse lyrique de Victor Hugo, l'élévation soutenue de Lamartine, la grâce touchante et voilée d'Alfred de Vigny; mais il est peut-être plus verveux, plus naturel, plus humain, il est plus amoureux que tous les trois. Il a plus de tempérament. Son allure est toute franche. Le vers suit le mouvement de la pensée, il se moule et se cadence naturellement sur elle. L'imagination n'y prend pas à chaque instant la place du sentiment pour le dépasser et l'affaiblir. C'est une poésie brillante, mais ce n'est pas une poésie de luxe, une poésie à répétitions, ornée de métaphores qui jaillissent sans interruption. Le sentiment est riche, si la rime ne l'est pas toujours. Quand la passion et le sentiment y sont dérangés, c'est moins par l'imagination que par l'esprit. C'est lui qui a dit :

Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade
Que don Juan, déguisé, chante sous un balcon?
Une mélancolique et piteuse chanson,
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse,
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif! joyeux! Avec quelle prestesse
Il sautille! On dirait que la chanson caresse
Et couvre de langueur le perfide instrument,

Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même,
Et semble la railler d'aller si tristement.
Tout cela cependant fait un plaisir extrême.

Ainsi Musset. Sa poésie n'est pas d'un seul ton. Sa muse est à la fois tendre et moqueuse, ses yeux pleurent et sa bouche sourit. Il est plein de ces déclarations à la Mozart, qu'il semble avoir essayé de traduire vers pour note dans la sérénade à Ninon. Henri Heine disait de Sterne que dans son berceau la Muse de la comédie l'avait baisé sur les lèvres et la Muse de la tragédie sur le œur. On pourrait en dire autant d'Alfred de Musset : souvent il raille, les larmes aux yeux, il mêle le sentiment et l'esprit, et « tout cela fait un plaisir extrême. »

Tout cela ne serait rien sans la sincérité et la passion, et si l'on ne sentait pas que le poëte exprime ce qu'il éprouve. Depuis les crâneries des *Contes d'Espagne et d'Italie* et les couplets à la marquise, ivresses d'adolescent, de chérubin effronté et charmant, à travers les fantaisies sombres ou souriantes du *Spectacle dans un fauteuil* jusqu'au poëme désespéré de *Rolla*, jusqu'aux élévations désolées des *Nuits*, partout la passion respire. La vie désabuse le poëte, il perd ses illu-

sions; jamais la flamme intérieure, jamais l'ardeur du sang ni l'ardeur de l'âme. Ses doutes, ses regrets, ses révoltes, ses désespoirs sont aussi brûlants que son ivresse et que sa folie. Il reste jeune. — Voulez-vous suivre dans les poésies d'Alfred de Musset la gamme de cette poésie et de cette jeunesse? D'abord c'est l'*allegro* fougueux de la vingtième année, les contes cavaliers et provoquants, aux façons castillanes et au coloris vénitien, et dont la facture et le fond ressemblent à un défi, où la religion et la morale, l'amour et la césure, tout est bravé sans scrupule ni remords, mais avec un entrain sans égal et une désinvolture merveilleuse. Il ne connaît pas encore l'amour, il ne croit qu'au plaisir. Un hidalgo sensuel et bravache, un Roméo espagnol, Don Paëz court à cheval au rendez-vous, faisant sonner ses bruyantes amours comme ses éperons d'or. Le poëte l'accompagne de ses fanfares. « Oh! dans cette saison de force et de jeunesse, s'écrie-t-il tout enivré,

Heureux, heureux celui qui flatte de la main
Le col d'un étalon rétif, ou qui caresse
Les seins étincelants d'une folle maîtresse!

Ailleurs il irrite le sphinx de l'amour qui ne s'est

pas encore montré et qu'il confond avec les emportements de la volupté; il lui jette cette imprécation et ce défi :

Amour, fléau du monde, exécrable folie!
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur!
Si jamais par les yeux d'une femme sans cœur
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir,
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame
Je t'en arracherai, quand j'en devrais mourir!

Lisez *Mardoche*, si vous voulez voir comme il raille ce qu'il y a de plus sacré, cet enfant superbe et terrible! Mardoche demande à un vicaire de campagne de lui servir d'entremetteur. Le prêtre, étourdi de cette proposition, essaye de lui faire entendre la voix de la morale et de la religion, et lui demande s'il ne croit ni à Dieu ni à l'enfer. Mardoche lui répond qu'ils n'ont pas le crâne fait de même, et que quant à lui, il ne s'est jamais préoccupé de l'enfer, n'ayant eu pour nourrice qu'une chèvre. Il menace ensuite le vieillard de se suicider s'il ne veut l'aider dans ses projets d'adultère. Le plus curieux, c'est que, grâce à cette belle menace, c'est le prêtre qui est converti. Il

consent à tout et se borne à recommander le secret.

Eh bien ! je le veux bien,
S'écria le vieillard, mais vous n'en direz rien.
Sur votre foi, mon fils! songez à ce qu'on pense.
—Touchez là, dit Mardoche, et Dieu vous récompense!

Dans les *Marrons du feu*, la Camargo, une comédienne, promet à un abbé galant ses bonnes grâces s'il veut bien la venger en tuant son amant qui l'a trahie. L'abbé lui rend lestement ce petit service. L'amant de la dame est son ami : n'importe ! il le tue et revient demander la récompense malhonnête. Mais comme il ne peut donner de preuves du crime, la Camargo, qui le déteste, feint de ne pas y croire et le renvoie sans le payer. J'ai tué mon ami, s'écrie l'abbé :

J'ai taché mon pourpoint et l'on me congédie.
C'est la moralité de cette comédie.

Si vous étiez en peine de la morale, la voilà.

Ces sceptiques à tout faire, ces abbés galants et spadassins, ces fringants cavaliers qui courent au rendez-vous, usent tour à tour de l'échelle de soie et du poignard, qui se battent, s'entre-tuent, tuent leurs maîtres-

ses ou les maris de leurs maîtresses, le tout sans vergogne et sans préjugé ; tous ces personnages fantastiques et d'une fantaisie violente, sans doute ils nous toucheraient médiocrement si l'on ne sentait que le poëte a obéi en les créant au souffle emporté de la jeunesse. Ce cynisme, ces impiétés, cette incrédulité qui raille, ce n'est pas le scepticisme froid des cœurs à tout jamais fermés, c'est le lyrisme révolté des passions, c'est le délire de la vingtième année. Voilà pourquoi on leur pardonne, et pourquoi, sous toutes réserves, on goûte encore aujourd'hui, malgré la mode qui n'y est plus, l'allure franche et fière, la verve insolente de ces poëmes écrits au vent chaud de la première saison.

Alfred de Musset, en effet, avait à peine vingt ans. Il sortait des bancs du lycée avec un prix d'honneur de philosophie au concours général pour une dissertation latine « sur les motifs de nos jugements, » lorsque parurent les *Contes d'Espagne et d'Italie*, difficiles à prendre pour un corollaire logique, mais qui peuvent servir, si l'on veut, à montrer l'influence de la philosophie qu'on apprend au collége sur une nature originale. En même temps paraissait cette fameuse ballade à la lune, espièglerie d'enfant terrible, pétard

jeté par Musset entre les deux camps des classiques et des romantiques pour agacer les uns, pour se moquer des autres, et surtout pour s'amuser lui-même :

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i.

Les jolies strophes où la mythologie antique était si tendrement regrettée, comme dans *les Dieux en exil* d'Henri Heine, ces strophes toutes pleines elles-mêmes du frais parfum de l'antiquité, passèrent inaperçues dans la ballade :

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phœbé
La blonde
Dans la mer est tombé.

Rends-nous la chasseresse
Blanche au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal !

Phœbé, qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose
Comme un oiseau léger.

On ne voulut voir que la lune comme un point sur un i. Les papillons barbus du romantisme trouvèrent ce caprice adorable, tandis que le sourcil des sergents classiques,

En voyant cette lune et ce point sur cet i,
Prit l'effroyable aspect d'un accent circonflexe.

Heureux temps de luttes et d'ardeurs littéraires! quand la poésie, le drame, le roman et l'histoire se rajeunissaient et s'épanouissaient au soleil de 1830! On ne promettait pas de ressusciter la littérature du grand siècle, on ne rêvait pas non plus aux littératures « d'État. » On voulait du nouveau, on s'égarait souvent dans les sentiers non frayés, mais on ne demandait d'inspirations qu'à l'art et à la liberté. Le poëte a raconté quelque part, dans une épître pleine d'enjouement et de grâce à Charles Nodier, ce temps de belles floraisons littéraires qui fut aussi l'heureux temps de ses débuts:

Alors dans la grande boutique
Romantique
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson.

Nous allions brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y monter.

De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

Il cite les autres poëtes du cénacle, les frères Deschamps, Sainte-Beuve, et venant à parler de lui-même :

Et moi de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une
A la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux
Andaloux.

Mais le poëte ne s'en tient pas aux contes de cape

et d'épée et aux ballades à la lune et aux Andalouses. Après les vers étourdis et follement désordonnés, le poëte entre dans sa seconde manière, caractérisée par un mélange d'ironie et de tristesse et par cette sensibilité spirituelle dont nous avons parlé. Il ne nie plus : il doute. Quoiqu'il raille, il a entrevu l'amour. Il écrit alors le *Spectacle dans un fauteuil*; il oppose la virginale figure, à peine entrevue aussi, de Deïdamia au « masque stupide et fier » de Belcolor la courtisane, et à la sombre figure de l'orgueilleux et débauché Franck. Dans une fantaisie étincelante, il laisse deviner *à quoi rêvent les jeunes filles*, ou bien il écrit en raillant l'histoire de Namouna et du dandy byronien Hassan, histoire qu'il raconte en trente vers, mais entre le commencement et la fin de laquelle il trace en plusieurs chants ces zigzags merveilleux, pleins de caprice, d'originalité et de poésie, et qui ont, comme l'a dit finement un critique, égaré tant d'imitateurs; ou bien encore il écrit *Rolla*. Là, l'ironie n'est pas joyeuse; l'amertume domine; plus de sourire : tout est sombre. Et Voltaire, qui n'en peut mais, est accusé du suicide de Rolla en vers enflammés !

Les dernières poésies d'Alfred de Musset marquent un troisième et dernier changement. Le souffle lyrique

s'est emparé du poëte tout entier. L'amour qu'il a défié lui estest entré non « au ventre, » mais au cœur, de sorte qu'il ne veut ni ne peut l'arracher comme il se l'était promis. Et l'amour lui dicte ses plus beaux vers, « de purs sanglots, » les *Nuits* ou le *Souvenir*. Le poëte s'y plaît à rouvrir une ancienne et profonde blessure, et sans faiblesse, avec une souveraine mélancolie, il en regarde couler le sang. Avec l'amour et la souffrance Dieu aussi, Dieu, qu'il avait raillé, s'est imposé à son âme, et il lui adresse cette aspiration suppliante, cette flamme sortie de la cendre du scepticisme, l'*Espoir en Dieu*.

Ainsi se marquent, sans effort et sans artifice, et rien qu'en suivant à leur date les poésies d'Alfred de Musset, les transformations de sa manière, d'abord cavalière, puis ironique, puis sérieuse, la progression lyrique, et, comme nous dirions, la gamme naturelle de ce génie vrai et passionné. Ses vers, on peut le dire sans jeter sur la vie du poëte un œil indiscret, il les a sentis, il les a soufferts, il les a vécus. En se reportant aux hardiesses des *Contes d'Espagne*, et en les comparant aux derniers accents lyriques de sa muse blessée au cœur, ne semble-t-il pas voir quelque *torero* s'élançant dans l'arène fièr et railleur? Sa veste

est brodée de paillettes éblouissantes ; il se drape dans sa *muleta* rouge en agaçant le taureau ; il le prend par les cornes, il l'insulte, il fait mille passes brillantes. Soudain la corne du monstre l'a touché ; il continue, en pâlissant, de sourire au public et de braver le taureau ; mais la blessure est profonde, il le sent, il rassemble ses forces, il perd en l'air des coups d'épée lyriques et formidables... et il meurt.

Quel était cet amour qui a inspiré à Alfred de Musset ses plus beaux vers, qui a fait jeter à sa muse des cris sublimes, mais aussi qui l'a glacée et frappée de silence avant l'âge? Qu'était-ce que cet amour qui l'a à la fois mûrie et séchée, faisant comme un souffle divin rendre à l'arbre ses fruits les plus exquis, et, comme un vent de mort, laissant le tronc dépouillé avant le temps, lui ôtant la séve, la vigueur et la vie [1]?

C'est Venise qui fut le théâtre de ce grand et triste amour de poëte. Dans une pièce adressée à son frère, il s'écrie douloureusement :

Là, mon pauvre cœur est resté!
S'il doit m'en être rapporté
Dieu le conduise!

. . . .

[1] Une funeste habitude, engendrée par une incurable

Je ne sais qui l'y cherchera,
Mais je crois bien qu'on ne pourra
Le reconnaître.

Il était gai, jeune et hardi,
Il se jetait en étourdi
A l'aventure.

Librement il respirait l'air
Et parfois il se montrait fier
D'une blessure.

Il fut crédule étant loyal,
Se défendant de croire au mal
Comme d'un crime.

Puis, tout à coup, il s'est fondu
Ainsi qu'un glacier suspendu
Sur un abîme.

Madame George Sand a commencé l'histoire de cette bien triste aventure dans les *Mémoires de ma Vie.* Elle a dû s'arrêter court, dit-on, sur l'interdiction

mélancolie, a, il faut bien le dire ici, précipité la fin d'Alfred de Musset.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre !

s'écriait-il fièrement en réponse à ceux qui l'accusaient d'imitation. Hélas, tout le monde le sait, il avait un verre où il puisait à la fois l'inspiration et la mort!

formelle du poëte. Et par convenance pour celle qui vit, comme par respect pour celui qui est mort, nous n'entreprendrons pas, dans l'intérêt d'une vaine curiosité, de reprendre ni de compléter ces intimes révélations.

Revenons à l'auteur.

Nous n'avons pas parlé de la prose d'Alfred de Musset, de ces fantaisies dramatiques qu'il écrivait à côté de ses vers en se jouant,—et pour ne pas être jouées. Ces fleurs de spirituel et poétique caprice ne se sont pourtant pas séchées dans les feuillets du livre où il les avait renfermées, et plus d'une, on le sait, a paru fraîche et brillante à la rampe allumée de la Comédie-Française. On peut bien négliger son roman : *la Confession d'un enfant du siècle*; il est triste, il est malsain, quelque peu déclamatoire, et il produit une impression pénible. Mais il est impossible de ne pas rappeler ses *Contes et Nouvelles*, ces jolis et courts récits, où la réalité n'est pas la vérité triviale, ou du *réalisme*, comme on dit aujourd'hui, mais la poésie prise sur le vif dans la vérité. Il faut citer surtout le plus charmant, le plus vivant de tous, la simple histoire de *Frédéric et Bernerette*. L'auteur, sans viser à l'effet, sans affectation ni fausse sentimentalité, nous

attendrit tout doucement à l'amour et au suicide d'une pauvre grisette.

Ces comédies et ces nouvelles, auxquelles nous ne saurions nous arrêter sans dépasser les bornes de cette étude, tiennent sans doute par leur mérite une place considérable dans l'héritage d'Alfred de Musset, et fourniraient à part des aperçus intéressants. Toutefois, il nous semble que dans une esquisse générale et rapide, telle que celle que nous avons essayé de faire, on peut les indiquer en glissant. Ce qu'il y a toujours de plus charmant, suivant nous, dans la prose de Musset, c'est sa poésie. Il ne faut pas que la faveur accordée à ses comédies bâties en l'air fasse illusion. La mode s'en est mêlée, et elle est allée à ces élégances un peu par dégoût des grosses pièces trop bien construites, charpentes communes, sans air ni jour, sans poésie et sans grâce. Le génie d'Alfred de Musset n'est pourtant pas un génie dramatique. Il ne sait pas nouer et dénouer une action, il ne pose ni ne développe de caractères. En tout cas, il n'a pas créé de types. Il n'y en a qu'un de nouveau dans son théâtre, c'est le poëte lui-même, c'est cet humoriste lyrique si séduisant, qui devise, qui raille et qui chante derrière tous ces personnages, et qui s'appelle Alfred de Musset.

On a voulu même contester ce type. On a quelquefois refusé à Musset l'originalité. On l'a appelé un Byron monté en épingle. Ce reproche d'imitation lui a été fort sensible, et il s'en est vivement défendu. Sans doute *Mardoche*, *la Coupe et les lèvres*, *Namouna* et *Rolla* sont au moins des cousins de *Mänfred*, de *Lara*, du *Corsaire*, et l'on pourrait trouver dans presque toutes les œuvres d'Alfred de Musset des traces de quelque imitation. Ses premiers vers, les *Contes d'Espagne et d'Italie*, sont venus après le théâtre de *Clara Gazul*, de M. Mérimée. Dans le joli conte de *Simone*, ils s'inspire ouvertement de Boccace et de La Fontaine; ses proverbes et ses comédies semblent des fleurs tombées du bouquet de Marivaux et dorées par un rayon des fantaisies de Shakspeare. Mais toutes ces imitations sont fondues dans une manière qui lui est propre et dans son incontestable originalité; et la preuve, c'est qu'il a été lui-même imité en prose et en vers. Quand il écrivait *Frédéric et Bernerette*, il avait lu certainement *Manon Lescaut*, mais l'heureux auteur de la *Dame aux Camellias* connaissait bien aussi Bernerette.

D'ailleurs, ce n'est pas un des moindres traits à noter de cette organisation de poëte que cette facilité

d'imitation et d'assimilation unie à une originalité si vraie et si vive.

Nous ne voulons pas grandir Alfred de Musset outre mesure. Il n'a pas montré la puissance créatrice des poëtes souverains. On n'a pas de lui des personnages épiques ou dramatiques vivant de leur vie propre. C'est un humoriste élégiaque et lyrique. Encore sa fantaisie lyrique hésite entre le ciel et la terre. Sa muse n'est ni sereine ni chaste. Il a prêté trop de poésie aux orages des sens, et il est bien l'enfant du siècle, dont il a lui-même confessé les faiblesses ; mais il est si vrai, si passionné, si jeune !

Ses vers, en dépit du temps,
Ont vingt ans.

Il a si belle et si fière tournure ! un si beau souffle ! il est si hardi et si entraînant ! sa négligence est si pleine de coquetteries ! son esprit est de si bon aloi ! il est si franc et si fin ! si enjoué et si railleur ! si brillant dans sa gaieté et d'une mélancolie si pénétrante ! Et jamais de grimaces ! On l'aime pour ses témérités et pour ses caprices, il séduit par ses qualités et par ses défauts. C'est l'Alcibiade de la poésie française au XIXe siècle.

Hélas! pour intéresser encore davantage et comme pour désarmer la critique, il s'est tu dans la force de l'âge, et son front de poëte devait ajouter à sa couronne l'auréole mélancolique d'une mort prématurée !

III

ARY SCHEFFER

Nous avons annoncé il y a un mois la cruelle, l'irréparable perte que l'art français, atteint déjà par la mort de Paul Délaroche, venait de faire encore dans la personne d'Ary Scheffer. Nous avons rappelé en quelques mots le grand exemple de cette vie toute dévouée à l'art et de cette belle gloire si bien conquise, sans que l'artiste ait jamais flatté autre chose que les plus nobles instincts du cœur avec les plus chastes pinceaux. Nous avons dit aussi comment il était mort au retour d'un pèlerinage funèbre. Quoique gravement malade, Ary Scheffer voulut à toute force accourir au deuil d'une auguste famille, aimée aux jours de la prospérité, plus chère et plus sacrée pour lui dans l'infortune. Malgré toutes les représentations, il partit. Les émotions de ce triste voyage eurent le résultat le

plus funeste. On eut à peine le temps de le ramener à Paris dans un état désespéré. Ary Scheffer a succombé victime volontaire de sa pieuse fidélité, et il semble qu'il ait voulu ajouter cette mort comme une dernière inspiration de sa grande âme à toutes les belles œuvres qu'il a marquées de son génie.

Nous voudrions aujourd'hui rassembler quelques souvenirs plus circonstanciés sur la vie et sur les œuvres de l'artiste éminent qui nous a été enlevé. Et si l'on s'étonne qu'un très-humble littérateur, sans autorité en matière d'art, prenne ici la parole et entreprenne de tresser sa couronne à cette mémoire, nous dirons que le talent d'Ary Scheffer relève de la critique littéraire autant que toute autre. Il n'est pas besoin, pour le sentir et pour l'aimer, d'avoir pratiqué les ateliers, d'y avoir vu broyer et d'y avoir broyé soi-même de l'ocre et du bitume. S'il est vrai que la poésie ressemble à la peinture, jamais peinture ne ressembla plus à de la poésie que celle d'Ary Scheffer. Il a incarné les visions de Dante, transposé sur la toile les poétiques créations de Gœthe, de Byron et de Schiller; il lui a confié aussi ses propres rêves, les rêves les plus doux du spiritualisme et de la poésie religieuse. Des connaisseurs difficiles ont trouvé quelquefois que sa couleur

manquait d'éclat, son dessin de correction, son exécution de vigueur; mais dans cette forme parfois imparfaite, souvent accomplie, que de pensée! quel sentiment mélancolique et profond! quelle tendresse attirante! quelle poésie!

Ary Scheffer est originaire de Hollande. Il naquit à Dordrecht en 1795. Cela n'empêchera pas la France, où il est venu étudier, où il a exercé son art, où il a vécu et voulu mourir, de le revendiquer à bon droit pour son enfant. D'une intelligence précoce et habile à tout, le jeune Scheffer témoignait surtout de merveilleuses dispositions pour la peinture. A douze ans, il passait sous ce rapport pour un petit prodige dans sa ville natale. Seulement les petits prodiges avortent d'ordinaire : celui-là devait grandir et arriver à la maturité. Le père d'Ary Scheffer avait lui-même un talent d'amateur fort distingué, et seconda les premières dispositions de son fils. Mais la mort enleva de fort bonne heure au jeune artiste l'appui paternel. Mme Scheffer résolut alors de venir à Paris chercher pour son fils les conseils des grands maîtres. Elle s'y établit, amenant avec le jeune Ary ses deux frères puînés Arnold et Henri, comme lui brillamment doués, comme lui pleins d'ardeur et d'inspirations généreuses,

et unis tous les trois entre eux par la tendresse autant que par le sang. Arnold, mort il y a quelques années, fut un des plus actifs collaborateurs de l'ancien *National*, l'ami de Carrel et de Godefroy Cavaignac. Il a laissé un nom honoré dans la presse. Henri, le plus jeune, le seul qui survive aujourd'hui, avait, comme Ary, la vocation de l'art, et s'il ne devait pas atteindre à la même réputation, son talent pourtant est parmi les plus appréciés. Quoique sa manière soit différente de celle d'Ary, la paronymie l'a fait confondre plus d'une fois avec le frère bien-aimé dont il pleure la perte. Quelques toiles devenues populaires, des ouvrages fort remarquables ont contribué avec la similitude du nom à cette méprise glorieuse.

En 1812, Ary Scheffer, âgé de dix-sept ans, vint donc à Paris. Il fut admis comme élève dans l'atelier de Pierre Guérin. Vers ce temps-là, cette école sévère, cette école grecque et républicaine de David qui avait succédé avec éclat à la décadence de l'ancienne école française, semblait déjà frappée elle-même de défaillance, et une réaction inévitable allait sortir de son propre sein. La révolution libérale, qu'on a appelée romantique, avant d'éclater dans la littérature, essayait de s'établir dans l'art. On était las de la reproduction

des formes grecques. On voulait bien admirer David, Guérin et Girodet, et ne pas fermer les yeux sur les mérites de quelques autres représentants de l'école académique, tels que Picot, Heim, Drolling, Couder, Abel de Pujol, mais on était rassasié de ces pseudo-classiques, qui, sous prétexte de style, sans respect de la vérité historique, des lieux, des temps et du caractère des personnages, taillaient dans le même patron, ornaient des mêmes lignes sèches et roides, couvraient des mêmes draperies stéréotypées la mythologie, le moyen-âge et les temps modernes. Déjà, et justement en 1812, quand Scheffer vint à Paris, Géricault exposait son beau *Chasseur à cheval*, et David regardait cette belle toile avec plus d'étonnement que d'admiration. Les maîtres classiques ressemblaient alors assez bien à des oiseaux auxquels on aurait donné à couver à leur insu des oiseaux d'une autre espèce, ou, pour emprunter à Virgile une comparaison plus noble, à ces arbres greffés qui s'étonnent de voir naître sur leurs tiges des fruits qu'ils n'ont point créés.

Ary Scheffer, tout en admirant dans son maître Guérin la pureté des formes et le sentiment de la beauté idéale, fut un des premiers champions de l'art nouveau. Avec lui, et à la suite de Géricault, s'élançaient dans

la libre carrière, déchirant le code de David, les Delacroix, les Sigalon, les Boulanger, les Devéria. Un des premiers tableaux historiques de Scheffer, exposé en 1817, *les Six bourgeois de Calais s'offrant à la vengeance d'Édouard III*, le signala parmi les novateurs. Mais la révolution commença par le rajeunissement de la peinture de genre. L'école de David avait dédaigné comme au-dessous d'elle la représentation des scènes ordinaires de la vie où ne s'agitent que des personnages obscurs; il lui fallait, comme à la tragédie, des héros ou des dieux. Ainsi la peinture de chevalet avait été comme anéantie pendant le règne académique. Elle ressuscita la première à sa chute. Ary Scheffer y fit ses débuts de la manière la plus brillante. Pendant dix ans, de 1818 à 1828, il produisait à chaque Exposition, à côté de quelques grandes toiles d'histoire, des tableaux de genre dont le succès était très-grand. Les sujets étaient bien choisis, inspirés le plus souvent par les préoccupations du moment ou par les souvenirs encore tièdes de nos guerres et de nos malheurs. Ces sujets intéressants n'étaient pas rendus sans doute avec la perfection des tableanx de genre des peintres flamands, mais l'exécution était facile, les expressions vraies, naturelles et pleines de grâce et de sentiment. *La Veuve*

du soldat, une Scène d'invasion en 1814, *l'Incendie de la ferme, les Enfants égarés, les Femmes souliotes* qui se précipitent du haut d'un rocher pour échapper aux bandes d'Ali-Pacha se rattachent à cette première époque du talent d'Ary Scheffer. Et ces tableaux, répandus par la gravure, popularisèrent rapidement son nom.

Cependant le romantisme faisait irruption dans toutes les directions ; il marquait aussi de son cachet la grande peinture historique, et Scheffer, au-dessus de ses tableaux de chevalet, suspendait, à chaque Salon, quelqu'une de ces grandes toiles qui décorent aujourd'hui le Musée de Versailles, telles que : *Charlemagne dictant les Capitulaires, la Bataille de Tolbiac* ou *la Mort de Gaston de Foix sur le champ de bataille de Ravenne.* « Dans ce tableau, dit un critique, M. Scheffer manifestait par-dessus tout l'intention d'être fidèle à la vérité historique ; la composition n'offrait point cet appareil théâtral qu'on était habitué à voir dans la plupart des grands tableaux d'histoire, et quoiqu'il y eût un personnage principal, sa présence n'absorbait pas l'attention du spectateur ; les têtes avaient du naturel et ne manquaient pas d'expression ; le ton général était assez brillant ; mais une exécution précipitée nuisait à l'effet de cet ouvrage. » Le critique qui parle ainsi,

et dont on peut tenir le jugement pour bon, savez-vous quel il est? c'est le peintre lui-même, c'est Ary Scheffer. Les lignes qui précèdent sont empruntées à un numéro de la *Revue française* de 1828, où, sous le voile de l'anonyme, il fit la critique du Salon. C'est un morceau de maître. Le peintre y raconte les progrès de l'école française depuis David. Ses jugements sont formulés avec une fermeté et une décision singulières, dans le style le plus clair et le plus précis. Au milieu des autres, il parle aussi de lui-même, et se rend justice sans faiblesse, comme on le voit par notre citation. Il aurait pu se louer davantage, car l'opinion publique l'avait déjà placé parmi les premiers artistes du temps. Mais nous voulons citer en entier les conclusions de cette rare et curieuse étude. On apprendra à y connaître quelles étaient les idées de Scheffer en peinture; on y verra quelle intelligence gouvernait sa main, et on y verra aussi qu'il eût pu devenir un écrivain remarquable, s'il n'eût préféré être un grand peintre.

« Le simple exposé de la marche qu'a suivie la pein-
« ture en France durant les cinquante années qui se
« sont écoulées de 1778 à 1828 peut servir à réfuter
« l'accusation banale de décadence portée contre l'école
« actuelle. Cette période de cinquante ans embrasse en

« quelque sorte la vie tout entière de l'école classique, « depuis sa naissance au sein d'une réaction contre le « faux goût, la futilité, l'incorrection et l'indécence, « jusqu'à sa décrépitude. Cette école, durant ses années « de virilité (qu'on nous passe ce terme), ne l'a cédé à « aucune autre ; elle a marché avec une fermeté admi- « rable vers le but exclusif que sa tendance lui assi- « gnait; elle l'a atteint si parfaitement qu'elle a fait un « moment illusion sur tout ce qu'elle laissait en ar- « rière, et, par la puissance du talent et l'attrait de la « nouveauté, elle a conduit toute une génération à « n'aimer, en peinture, que la correction des contours, « à n'être sensible, en fait de beauté, qu'au type des « statues et des bas-reliefs antiques. Tout cela ne pou- « vait durer qu'un temps, parce que l'art de peindre, « loin d'avoir pour bornes un certain type de dessin, « ne se borne pas au dessin lui-même; qu'il renferme « encore le coloris, l'effet, la reproduction fidèle des « passions, des lieux, des temps; que l'histoire tout « entière, et non pas seulement quelques siècles, entre « dans son domaine. Après avoir contemplé jusqu'à « satiété des figures grecques et romaines, le public « blasé sur ce plaisir ne pouvait manquer d'en désirer « d'autres. Que ce changement fût un bien ou un mal

« pour l'art en lui-même, c'est une question que nous « ne débattrons pas ; contentons-nous de remarquer « que c'était un changement inévitable.

« D'ailleurs ceux qui s'en plaignent et déplorent la « dépravation du goût ont tort d'imputer cette dépra- « vation soit au public, soit aux artistes de la génération « nouvelle ; est-ce la faute des uns et des autres si l'au- « teur du *Serment des Horaces* et de *la Mort de Socrate* « a terminé sa longue carrière par le tableau de *Mars,* « *Vénus et les Grâces?* si les auteurs d'*Atala* et de *Mar-* « *cus Sextus* ont produit, sans se douter qu'ils rétro- « gradaient vers le siècle des mignardises, *Pygmalion,* « *l'Aurore et Céphale?* De bonne foi, pouvait-on prendre « à ce point, pour la continuer, une école qui, dans les « ouvrages mêmes de ses créateurs, donnait de pareils « signes de caducité? Si rétrograder vers 1790 ou 1800 « était une chose impossible pour David et pour Giro- « det, cela devait l'être bien plus encore pour les élèves « de leurs élèves. En fait d'art, on peut retourner à « plusieurs siècles en arrière ; on ne recule pas à trente « ou quarante ans : dès qu'une école est tombée au- « dessous d'elle-même, il n'est pas donné à celle qui la « suit de ramener les beaux jours de la première. C'est « une nouvelle ère qui commence, une autre génération

« qui s'élève pour suivre le même chemin que celles
« qui l'ont précédée, pour subir les mêmes vicissitudes
« de faiblesse, de vigueur et d'épuisement.

« Voilà ce qui devait arriver en dépit de toute puis-
« sance humaine, et par conséquent en dépit de celle
« des feuilletons et des pamphlets. Rien de ce qui s'est
« élevé jusqu'ici, pas même l'école de David, n'a
« manqué de détracteurs qui criaient à l'innovation.
« Ces critiques ont passé, et l'école a continué sa route;
« les ennemis de la réaction qui commence passeront
« de même, et la réaction s'accomplira. Mais il faut
« que les jeunes peintres qui la poursuivent avec un
« si louable zèle, et, disons-le, avec des talents si variés,
« ne se rebutent pas des difficultés qu'on leur suscite,
« ne s'aigrissent pas même des diatribes et des quoli-
« bets lancés contre eux dans les journaux et les salons.
« Il était impossible que les admirateurs de la vieille
« école battissent en retraite à la première apparition
« d'une réforme qui donnait un démenti à toutes leurs
« croyances en fait de beaux-arts, qui d'ailleurs,
« comme toutes les tentatives de changement, a besoin
« d'être jugée avec espérance, et dont les véritables
« chefs-d'œuvre sont encore dans l'avenir. Les jeunes
« républicains de 1793 qui ont tressailli à la vue de

« Barras étendu mort, beau comme une statue antique,
« et ayant pour tout vêtement la cocarde tricolore sur
« son cœur; les jeunes réactionnaires de 1793, dont
« les figures idéales de Marcus Sextus et de sa fille ont
« augmenté la haine contre les auteurs des proscrip-
« tions, peuvent-ils être émus sur leurs vieux jours
« par des tableaux où l'histoire est fidèlement et naï-
« vement représentée, sans emphase, sans exagération,
« avec tout l'attirail des costumes particuliers à chaque
« époque? Et cette foule d'amateurs qui n'ont mêlé
« aucune passion politique à leur enthousiasme de
« jeunesse, ceux-là regretteront l'école de David par
« cela seul qu'ils étaient jeunes durant les beaux
« jours de cette école. Les tableaux de Géricault, de
« MM. Horace Vernet, Delacroix, Scheffer, Devéria,
« etc., sont pour eux comme la musique de Rossini
« pour celui qui, à vingt ans, passionné pour les airs de
« Méhul et de Berton, associait cette mélodie un peu
« sèche à tout ce que son âge lui suggérait d'émotions
« tendres et d'idées riantes. Les hommes d'un âge mûr,
« dont l'esprit est assez souple, assez dégagé des liens
« de l'habitude pour se complaire aux innovations et
« suivre la marche du siècle, sont toujours en mino-
« rité. Appuyée sur ce petit nombre, l'école romantique

« luttera contre des souvenirs, jusqu'à ce que la géné-
« ration née avec le siècle ait acquis sur l'opinion
« nationale une influence prépondérante. C'est dans
« cette jeunesse qu'elle trouvera des juges impartiaux,
« des admirateurs passionnés, et, quand viendra pour
« elle le temps de la décadence, des louangeurs outrés
« et des défenseurs fanatiques. »

Quelle franchise et quelle solidité dans ces lignes ! quelle justesse de coup d'œil et quelle finesse ! quel sentiment des conditions de l'art, de ses progrès ou plutôt de ses transformations à la poursuite de ce type fugitif, de cette limite idéale du beau qui recule toujours ! Dans cet aperçu historique et philosophique sur la peinture, il y a des vérités qui peuvent s'appliquer à la poésie et aux lettres tout aussi bien qu'à l'art. La littérature aussi se transforme avec les générations ; les poétiques ont les phases de la vie humaine ; elles naissent, grandissent et s'épuisent. En littérature aussi, on retourne à plusieurs siècles en arrière plus facilement qu'on ne recule à trente ou quarante ans. On ne ranime pas les beaux jours d'une école qui tombe. Et pour rallumer la sainte ardeur prête à s'éteindre, il faut, malgré les regrets des vieillards qui se refusent à changer d'admiration et à oublier

leur jeunesse, des tentatives différentes en des chemins nouveaux. Eh quoi! pour oser conseiller de courir ainsi et de changer sans cesse, n'y a-t-il donc pas de beau absolu, invariable? Oui, sans doute; mais ce beau absolu, Dieu seul l'exprime dans sa sublime essence; il n'est pas donné à l'homme de le réaliser tout entier dans ses créations. Il en tire seulement, sans se lasser, des exemplaires contingents, divers, qui n'en expriment jamais qu'une face. La routine lui crie qu'il s'égare: elle voudrait des types toujours identiques, clichés sur les premiers modèles. Il y aurait moins de risques en effet. Mais l'homme n'entend pas, il obéit à la passion intérieure qui lui dit: En avant! il poursuit sa route, il change ses œuvres, et à l'émotion qu'elles inspirent, on reconnaît, sous leurs formes diverses, si elles dérivent du type éternel.

A côté de ses préoccupations de son art, Scheffer, jeune et déjà célèbre, ne pouvait, avec sa nature chevaleresque et son imagination enthousiaste, rester indifférent au mouvement politique et aux agitations de son temps. Non content de signer des Messéniennes en faveur de la Grèce sur des toiles pathétiques telles que les *Soldats de Missolonghi* ou ces héroïques *Femmes souliotes* dont nous avons parlé, il s'était enrôlé de

plus avec ses deux frères sous la bannière de l'opposition libérale qui luttait contre la Restauration. Comme il aimait la liberté dans l'art, il l'aimait partout. Scheffer attira à cette époque l'affectueuse attention de La Fayette, et fut accueilli comme un fils dans sa famille [1]. A la chute de Charles X, il suivit le général à Neuilly. C'est là que naquirent, avec la famille royale du trône de juillet, ces relations que rien n'a pu rompre, relations qui dans leur intimité demeurèrent toujours également honorables pour les deux parties, pour les princes et pour l'artiste; car Ary Scheffer, quelque prix qu'il y attachât, n'eût pas hésité à s'en priver, si elles avaient dû coûter quelque chose à l'indépendance fière et facilement effarouchée de son caractère. Il fut l'un des meilleurs amis de ce noble duc d'Orléans qui les choisissait parmi les plus belles intelligences de son temps, et le maître de la jeune princesse Marie, de douce et pure mémoire. Car il faut aussi compter la sculpture parmi les aptitudes multiples d'Ary Scheffer. Il conduisit cette jeune main de prin-

[1] Ary Scheffer fit en ce temp-là un très-beau portrait de La Fayette. On trouve quelques détails intéressants sur ses relations avec lui dans le premier volume des *Mémoires de M. Guizot*.

cesse, sitôt glacée par la mort, et qui eut à peine le temps d'ébaucher quelques œuvres pleines de promesses, et visiblement empreintes de ce que le génie de son maître avait de plus tendre.

A partir de cette époque de 1830, il y eut comme une crise dans le talent de Scheffer : il entra dans une phase nouvelle et ascendante. Après avoir lutté parmi les plus vaillants et les mieux doués dans la grande mêlée romantique, mais sans avoir encore marqué d'une manière bien tranchée son individualité, brossant librement des toiles d'un sentiment noble et expressif, esquissées plutôt qu'achevées, l'artiste s'isole, il se recueille, il dégage sa propre manière et devient complétement lui-même. Il avait eu sans doute tout de suite un certain cachet individuel qui subsistera à travers cette transformation. Un goût naturellement très-pur, un sentiment à la fois mélancolique et noble jusque dans les sujets les plus familiers rattachent ses premières œuvres aux dernières ; mais dans ses dernières productions le sentiment s'élèvera, deviendra plus intense et plus profond. Il cherchera désormais le pathétique dans la pensée plutôt que dans le mouvement et dans l'action. Il essayera d'exprimer les passions et les rêves de la vie intime.

Son art plus touchant visera au développement du sens moral. Il peindra des âmes : Béatrix, Mignon, Francesca, Marguerite, et il entrera en possession de sa vraie et durable originalité.

A partir de cette seconde période de sa vie d'artiste, Ary Scheffer, décelant son origine autant que son vrai tempérament, puisa en grande partie ses sujets dans la poésie septentrionale et germanique. Il s'inspira avec une sensibilité pénétrante des rêves passionnés de Byron, de Burger, de Gœthe, de Schiller, et de ce que Dante lui-même a de tendre et de mélancolique.

De cette époque aussi datent ses premières œuvres de peinture religieuse, dont la création finit par l'absorber presque complétement. Dans ces tableaux, il ne se borne pas à tirer le sujet et les figures des histoires sacrées, il cherche surtout à exprimer le sens caché sous les symboles, et les interprète librement de la façon la plus philosophique et la plus élevée. Ce double ordre de créations, ces deux manifestations diverses de son génie arrivé à la maturité, tout ensemble allemand et religieux, j'en trouve l'emblème dans l'un de ses chefs-d'œuvre, dans les deux *Mignons*, l'une tournant les yeux vers la patrie et l'autre les tournant vers le ciel.

La manière de Scheffer se modifia dans l'exécution

comme dans la nature des sujets. Il fut désormais moins soucieux des effets de couleur et de lumière, des détails et des accessoires pittoresques, de tout ce qui charmait l'école moderne; il aimait autrefois à laisser à ses tableaux les apparences de l'esquisse : il les acheva avec un soin infini; il chercha la pureté dans les lignes, la profondeur et la beauté dans l'expression, et devint ainsi, par l'idée comme par l'exécution, un romantique *sui generis*, fort éloigné de Delacroix et plus rapproché d'Ingres, peut-être.

Eberhart, dit le *Larmoyeur*, doit être considéré, par la date (1831) et par le caractère de l'œuvre, comme un tableau qui marque la transition de la première manière de Scheffer à la seconde. Le sujet, tout d'expression, est pris d'une ballade de Schiller. La composition est d'une grande simplicité. C'est un vieux guerrier qui pleure agenouillé sur le corps de son fils mort dans la bataille. Dans le fond du tableau, on distingue des soldats qui s'agitent dans l'ivresse de la victoire. La figure du vieillard, retenant en vain les larmes qui roulent silencieusement dans ses yeux, est d'une beauté mâle et respire autant d'énergie que de douleur. Celle du jeune homme étendu mort, qui occupe le devant de la toile, contraste avec la première par des traits déli-

cats et une pâleur suave. Il est encore recouvert de sa cuirasse. Sous ce corset de fer, on dirait une jeune fille. Il est couché languissamment. On croit voir cette fleur dont parle le poëte que le tranchant de la charrue a coupée sur sa tige et qui penche dans l'herbe sa tête décolorée. Le tableau est d'un ton vigoureux et d'une belle couleur; on y admire une certaine liberté de brosse, des effets d'ombre et de lumière à la manière de Rembrandt, comme Scheffer les cherchait souvent autrefois et qu'on ne trouvera plus dans ses productions suivantes. Mais on y admire aussi un peu trop la cuirasse polie qui miroite sur la poitrine du jeune homme inanimé. L'artiste dédaignera plus tard cette affectation dans le détail matériel.

Après *Eberhart*, Scheffer tire de Byron ses deux tableaux de la *Médora*, la belle Grecque qui attend au bord de la mer le retour de Conrad, et du Giaour auquel il a donné l'expression sombre et révoltée de la poésie même de Byron.

La célèbre ballade de Burger lui fournit le tableau de *Lénore* qui regarde aux portes de la ville défiler l'armée revenant de la guerre « parée de rameaux verts, au bruit des chants de joie, et cling, et clang, au son des trompettes et des cymbales. » Il a rendu pathéti-

quement le désespoir de la jeune fille qui n'a pas vu son fiancé dans les rangs.

Ces différentes compositions sont pleines d'expression et de couleur, de sentimentalité et de grâce. Mais les vrais chefs-d'œuvre de Scheffer viennent après, ce sont les deux *Mignons* et les quatre ou cinq Marguerites : *Marguerite assise à son rouet*, *Marguerite à l'église pendant le service divin*, *Marguerite sortant du temple et aperçue pour la première fois par Faust*, *Marguerite au jardin*, *Marguerite entrevue par Faust au sabbat*; puis *Françoise de Rimini*, *Béatrix conduisant Dante au Paradis*, *Saint Augustin et Sainte Monique*, *les Saintes Femmes revenant du tombeau*, *le Christ consolateur* et *le Christ juge*, *le Vice et la Vertu*.

Citer les noms de ces toiles célèbres, c'est réveiller une émotion dans le cœur de tous ceux qui les ont vues. Qui ne s'est attendri devant ces brunes Mignons, plus idéales, il est vrai, que la folle petite bohémienne de Gœthe ! Des deux, la plus céleste n'est pas celle qui aspire au ciel, mais celle qui regrette la terre, — la terre de son pays. Quelle langueur passionnée ! comme c'est bien cette aspiration vague et pourtant intense, tout allemande, et pour laquelle les Allemands ont trouvé ce mot intraduisible, *sehnsucht !* Cette toile fut

léguée par le duc d'Orléans au comte Molé; c'est un vrai cadeau de roi. J'aime aussi les blondes Marguerites; elles ne sont peut-être pas assez paysannes, mais elles sont bien Allemandes. Celle qui frappe le plus l'imagination, c'est la Marguerite entrevue par Faust au sabbat; elle apparaît comme une vision blanche, nue jusqu'à la ceinture; autour de son cou on voit un sillon rouge, large comme le dos d'un couteau, et de ses bras pendants (cette idée est de Scheffer et non de Gœthe) l'infanticide laisse échapper son enfant mort, le malheureux fruit de son amour. Cette ombre coupable qui apparait ainsi à son séducteur dans sa beauté touchante et dans sa blancheur virginale avec le stigmate de la mort violente, ressemble vraiment à un lis cueilli par le bourreau. Je n'ai pas besoin de parler de la *Françoise de Rimini*. Quelle toile est plus populaire que celle-là? On se rappelle à quel prix élevé elle monta lors de la vente de la galerie du duc d'Orléans. Qu'elles sont belles ces deux colombes de l'enfer, triplement blessées et réunies par l'amour, par le fer et par les remords! Avec quelle passion Françoise serre dans ses bras l'ombre de celui qui fut son amant et que rien ne peut plus lui ravir, embrassant la plaie encore sanglante qu'il porte au sein! Comme ils volent bien, ces oiseaux

légers, au vent de l'orage éternel! Et quelle mélancolie dans ces deux figures de Virgile et de Dante qui les contemplent, placés à quelque distance en se détachant dans le fond de la toile sur les ténèbres visibles de l'enfer!

Le tableau *le Vice et la Vertu*, que nous avons cité, n'a pas encore été popularisé par la gravure, et il est à cause de cela moins connu. Ce tableau, qui appartient à la galerie de M. Benoît Fould, est un des chefs-d'œuvre du peintre. Le Vice et la Vertu sont représentés sous la figure de deux femmes ravissantes. Scheffer se serait bien gardé de peindre le vice en laid, S'il était laid, il ne séduirait pas. Seulement la figure du Vice est d'une beauté matérielle et terrestre, celle de la Vertu d'un caractère pur et sublime; elle montre du doigt le ciel au Vice, qui est couché à demi-nu, effeuillant les roses de la volupté.

Comme on le voit, par la simplicité des sujets et de la composition, c'est l'expression que Scheffer cherche avant toute chose. Il semble en avoir atteint les dernières limites dans le tableau qui représente saint Augustin et sainte Monique en contemplation. Le peintre a choisi la scène décrite par le saint évêque dans ses *Confessions*. C'était quelque temps après sa conver-

sion, peu de jours avant la mort de sa mère. Ils s'étaient retirés tous les deux dans une maison solitaire, à Ostie. « Étant donc seuls de la sorte, dit saint Augustin, assis à une fenêtre ouverte qui donnait sur des jardins et qui dominait la mer, nous nous entretenions ensemble avec une douceur inexprimable, et laissant dans un entier oubli toutes les choses passées, portant toutes nos pensées sur l'avenir, nous cherchions entre nous et en présence de l'éternelle vérité qui est vous-même, ô mon Dieu! quel serait ce bonheur qui doit être le partage de vos saints durant l'éternité, ce bonheur que l'œil n'a point vu, que l'oreille ne peut entendre et que le cœur de l'homme ne peut comprendre. » (*Confessions*, livre IX, chap. x.) Cette contemplation mystique de la sainte mère et de son fils, le peintre l'a rendue avec une puissance et aussi avec des nuances d'expression admirables. Monique est comme épanouie dans l'extase. Elle aspire avec une volupté béate les eaux de la céleste fontaine, et son œil perdu dans l'infini brille d'une sainte flamme sur son visage d'un blanc mat, amaigri par l'âge et les austérités. Saint Augustin est plus rêveur. Il garde sur sa jeune figure la trace des passions. On sent qu'il vient seulement de s'arracher à la terre et que son doute

est encore bien près de sa foi. Étrange effet de cette toile! au premier aspect elle vous saisit; regardez-la encore un instant, vous ne pourrez plus vous en détacher. C'est l'effet de la plupart des tableaux de Scheffer de s'emparer ainsi peu à peu du cœur et de le retenir attaché. Mais pour celui-là c'est une véritable captation. On est entraîné malgré soi dans la contemplation sublime de sainte Monique et de son fils, et l'on reste en extase devant eux, comme ils le sont devant le ciel.

Les dernières œuvres de Scheffer (de 1848 à 1858) sont bien moins connues que les précédentes. Il produisit pourtant en abondance dans les dernières années de sa vie, mais il n'exposait plus que pour quelques amis et de rares amateurs dans l'intimité de son atelier. Ceux-là ont pu y admirer le tableau de *Ruth s'attachant à Noémi*, un *Ecce Homo*, *le Baiser de Judas*, *le Christ* posant sa main sur la tête d'un enfant et le montrant comme le premier du royaume des cieux; une autre toile aux dimensions colossales, *la Tentation du Christ* (Scheffer y travailla deux ans); enfin *les Lamentations de la terre* qui se changent en espérances et en béatitudes à mesure qu'elles s'élèvent vers le ciel, tableau allégorique, mais dont la belle allégorie est

exprimée avec autant de clarté que possible, et où respire toute l'âme de Scheffer.

Nous ne pourrions, sans dépasser les bornes de cette étude d'ensemble, analyser tous ces ouvrages. Une exposition complète de l'œuvre de Scheffer, en faisant sentir tout ce que l'art a perdu, montrera que ces dernières productions sont dignes au moins des précédentes [1]. Son talent, on le verra, n'a pas eu de déclin. Il est mort dans sa force. Entre autres qualités, il avait une souplesse merveilleuse qui lui permettait, sur le tard de sa vie, de se rejoindre en quelque sorte lui-même et de retrouver quand il le voulait ses inspirations d'un autre âge pour les répéter et les continuer. Ainsi un jour on lui rapporta une de ses *Marguerites*, celle *au Rouet*, qui se trouvait à Neuilly, et qui avait échappé par miracle à la dévastation de 1848. Cette belle tête d'une morbide suavité avait touché sans doute le cœur de quelque barbare. Mais elle avait reçu maintes blessures ; une partie de la toile était roussie et il ne restait d'entier que la figure. Scheffer, en la revoyant, la refait aussitôt en entier plus belle que la première fois vingt ans auparavant, et puis il lui

[1] Cette exposition a eu lieu quelque temps après que nous écrivions ces lignes dans le *Journal des Débats*.

donne une sœur, *la Marguerite à la fontaine*. Il a répété ainsi plusieurs de ses tableaux avec cette même facilité, et jamais l'inspiration originale ne lui fit défaut.

Ary Scheffer a fait aussi de la peinture de portrait. Outre plusieurs portraits de famille ou d'amitié, il a peint plusieurs illustrations de notre temps : La Fayette, Cavaignac, Talleyrand, Béranger, Lamennais, Lamartine, Liszt, Chopin, Manin, Villemain, Mme Ristori. Quelques-uns de ces portraits sont beaux; pourtant ce genre n'était évidemment pas dans le tempérament de Scheffer. L'idéal qu'il caressait sans cesse l'empêchait de s'accommoder de la réalité et de rendre une figure humaine dans sa vérité, avec l'expression, je dirai même avec les traits qui lui étaient propres. On a reproché aux différentes figures de ses tableaux de trop ressembler à un type unique de sa fantaisie idéale. On pourrait faire le même reproche à ses portraits. Il les flattait en leur donnant un peu trop à tous la même âme : la sienne.

Nous n'ignorons pas le reproche plus général que l'on peut faire à Scheffer. Dans les compositions de sa seconde, de sa plus belle époque, son pinceau spiritualiste dédaigne un peu trop les couleurs, et, préoc-

cupé de l'âme, il néglige aussi quelquefois le dessin rigoureux et le modelé des corps. Je l'accorde, et même, si l'on veut, que sa touche est moins vigoureuse que celle de tel ou tel maître contemporain. Mais qui a eu plus de grâce et plus de sentiment? qui a mieux exprimé ce que le cœur humain a de plus tendre? qui a remué l'âme plus profondément et avec plus de chasteté que ce poëte qui avait nom Ary Scheffer?

Scheffer avait lui-même dans le caractère ce je ne sais quoi d'attirant qui faisait tant aimer ses œuvres. Il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une attraction sympathique. Nature tendre et dévouée, il inspirait facilement à son tour de tendres dévouements, que sa mort vient de changer en d'inconsolables douleurs. Il était d'une générosité sans limites, et les jeunes artistes aux prises avec les difficultés de la vie ne trouvaient pas seulement chez lui des encouragements et des conseils. D'une indépendance ombrageuse jusqu'à la sauvagerie, fidèle à ses principes et à ses affections, haïssant les platitudes comme des crimes, il vivait depuis 1848 dans la retraite la plus complète, retraite laborieuse, visitée seulement par quelques amis. L'un des derniers et des plus chers qu'il aimait à cause de ses infortunes autant que de son caractère était Manin,

l'ancien président de la république de Venise. Il ne cessa de consoler l'exil de ce noble citoyen par les attentions les plus délicates. Voici à quelle occasion leur liaison prit le caractère d'une tendre amitié. Scheffer apprend un jour que la fille de Manin, son voisin, mais pour lequel il n'avait encore qu'une affectueuse estime, vient de mourir. Il se lève avant l'aube, va s'asseoir au chevet de la jeune fille morte, et le matin, après l'inhumation, quand on a enlevé son seul bien à ce père au désespoir, il retrouve une image de sa fille adorée dans une esquisse laissée par Scheffer, un chef-d'œuvre de son pinceau, à coup sûr le chef-d'œuvre de son cœur. Il y a un an, Manin suivit sa fille au tombean. Sa perte porta à Scheffer un coup cruel. Atteint déjà des premiers symptômes de la maladie du cœur qui devait l'emporter lui-même, il se traîna au cimetière où il avait fait préparer une place provisoire au pauvre exilé dans le caveau de sa propre famille. Le caveau se trouva trop étroit pour le cercueil. Il fallut élargir l'ouverture. Entré le premier, Scheffer présida au travail des fossoyeurs. Il resta ainsi une demi-heure sans reparaître. Les amis qui attendaient au dehors eurent alors comme un funèbre pressentiment. Il semblait que ce funèbre

caveau voulût aussi le garder. Hélas! un an à peine s'est écoulé, et il dort maintenant pour toujours!

Tous ceux qui l'ont connu le pleurent et avec d'amers regrets, ce grand cœur, ce grand artiste! Heureux pourtant ceux qui ont pu le connaître, ceux qui ont pressé sa main loyale, cette main toujours ouverte pour les belles œuvres et les bonnes actions. Car il était du petit nombre des hommes qui font aimer et respecter la vie, qui font croire au bien, et qui forcent à estimer la nature humaine, quand partout de tristes exemples suggèrent de la mépriser. L'art contemporain perd en lui un de ses maîtres les plus glorieux, celui qui s'est fait de la beauté du sentiment une originalité. Il laisse un vide immense, difficile à combler; mais il laisse aussi en mourant un nom et des œuvres qui ne périront pas.

IV

DANIEL MANIN

L'automne arrive, et l'on dirait que la mort aussi fait ses vendanges. Ses coups se multiplient. Le mois de septembre a vu frapper les plus nobles têtes. Et en songeant aux pertes cruelles de cette année, n'est-on pas tenté de s'écrier avec le poëte :

> Le ciel de ses élus devient-il envieux?
> . . . .
> Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
> Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

A celui qui pleurait ces beaux vers sur la tombe de la Malibran et succombait lui-même dans la force de l'âge, à Musset, à Béranger, à Delaroche, à Salvandy, à Gustave Planche, voici qu'il faut ajouter le nom sans

tache de Daniel Manin, l'ancien président de la république de Venise, mort à Paris dans l'exil, hélas! et de l'exil.

Peu d'invitations avaient été faites pour assister aux funérailles, et aucun discours n'a été prononcé sur la tombe de ce proscrit respecté. Le nombre était grand pourtant de ceux qui ont suivi son pauvre et glorieux convoi, et leur attitude en disait plus que des paroles. L'émigration italienne s'était rendue tout entière à ses obsèques. Un grand nombre de Français et d'étrangers, notabilités politiques et littéraires, amis connus ou inconnus de Manin, étaient venus spontanément grossir le cortége; et ce n'était pas seulement la France et l'Italie, l'étranger et la patrie qui ont mêlé leur deuil sur la tombe de Manin. Tous les partis ont incliné leur drapeau devant son cercueil.

On s'était donné rendez-vous des camps les plus divers, des frontières même les plus opposées de la politique et de l'opinion. Les idées ne se réconcilient pas sans doute, mais tous les cœurs battent à l'unisson sur la tombe d'un homme de bien.

C'est ce qu'était Manin dans toute la force du terme. C'est ce qu'il fut dans la lutte et dans le triom-

phe comme dans l'infortune et dans l'exil. Et c'est pour cela que nous n'éprouvons aucune peine à lui rendre hommage ici [1], dans ce camp qui n'était pas tout à fait le sien. Il nous plaît même, au milieu de ces figures malsaines de révolutionnaires que les orages des dernières années ont mis parfois en si sombre lumière, de trouver un homme digne de leur être opposé comme exemple et comme contraste : patriote ardent, mais honnête et sensé, défendant avec passion des idées modérées, homme pratique, ami de la légalité, ennemi de la violence, qui ne prit pas le mot d'ordre de Mazzini ni des sociétés secrètes, n'en ayant qu'un seul, l'affranchissement de son pays, et sacrifiant, au besoin, à ce but supérieur, son intérêt, son ambition et jusqu'au triomphe de ses convictions particulières; tel fut Manin. Il avait conspiré à ciel ouvert pour la plus noble des causes, celle de l'indépendance nationale; il avait affranchi Venise, il l'avait gouvernée avec sagesse et défendue avec courage. Il la défendait encore, et avec elle la patrfe italienne tout entière, du sein de l'exil par d'utiles conseils; il l'honorait par cet exil même si modeste, si pauvre et si

[1] Au *Journal des Débats*.

dignement porté au milieu des épreuves les plus cruelles, quand la mort est venue le frapper.

Daniel Manin était né à Venise en 1804. Son père, Louis Manin, avocat distingué et connu par ses idées républicaines fut son premier précepteur. Les facultés de Daniel étaient des plus remarquables: à dix-sept ans, le fait est rare, il était reçu docteur en droit à l'Université de Padoue. Il dut attendre sept années jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, avant de pouvoir exercer la profession d'avocat. Il employa, dit-on, ce temps à une traduction du droit romain. Mais d'autres pensées, d'autres rêves occupaient déjà l'ardeur de ses vingt ans. Le sentiment du droit avait devancé chez le précoce jurisconsulte l'étude des lois. La haine bien naturelle de la domination étrangère et l'amour de la liberté brûlaient son cœur. Il était encore obscur et ignoré lorsqu'il conçut avec quelques amis le projet de rendre la liberté à Venise, caressant l'espoir que cet affranchissement de la Vénétie deviendrait le signal de l'émancipation de la Lombardie et de l'Italie tout entière. Manin, nous l'avons dit, répugnait par nature à la violence, aux menées souterraines, aux folles et sanglantes aventures. Il n'avait pas de goût pour Mazzini, et ne s'enrôla pas dans la *Jeune Italie*. Mais en face même des maîtres de son pays, il

créa ce qu'on peut appeler, ce qu'il a appelé lui-même l'agitation légale. Orateur et écrivain tout ensemble, il ne négligeait aucune occasion de remuer l'esprit public et de réveiller le sentiment national. Il était familier à toutes les questions, qu'il s'agît de littérature, d'industrie ou d'économie politique, et toutes les questions devenaient entre ses mains des armes qu'il maniait avec une merveilleuse dextérité. Son habileté consistait à toucher, sans donner de prise et en restant scrupuleusement sur le terrain étroit de la légalité.

M. Guizot reprochait un jour à la presse de notre pays de ne pas se servir assez de la liberté qui lui est laissée. Cet art ou ce courage, personne ne l'eut à un plus haut degré que Manin. « On pourrait, a dit un de ses biographes, M. Castille, nommer M. Manin le Latude de la politique. Donnez lui un clou, il renversera la Bastille. Laissez-lui seulement la place de poser un pied sur le terrain légal, et il finira par devenir maître de la situation. »

Aux approches de 1848, la pensée dominante de Manin se manifesta, dans une occasion importante, avec autant d'adresse que de succès. Il s'agissait de la construction d'un chemin de fer de Milan à Venise. D'une question industrielle Manin fit une question

politique : à une Société autrichienne, il opposa une Société italienne, organisa une souscription qui fut promptement couverte, et l'emporta. Aux premiers jours de janvier 1848, l'agitation était devenue des plus graves dans toute l'étendue de la Péninsule. Venise faisait mine de se soulever. Le directeur général de la police appela Manin et le pria d'employer l'autorité de sa parole, qui était souveraine, à calmer l'irritation populaire, de plus en plus menaçante. Manin y consentit moyennant quelques concessions qui, accordées d'abord, furent ensuite retirées. Toute conciliation devenait dès lors impossible, et le médiateur plus que jamais suspect.

Le 18 janvier 1848, Manin et son ami le poëte Tommaseo étaient arrêtés comme accusés du crime de haute trahison et conduits au *carcere duro*. Cette captivité fut courte. La révolution éclatait en même temps à Paris, à Vienne, à Naples, en Toscane et en Sardaigne. La prison de Manin s'ouvrit aux coups de la révolution de Venise.

Elle eut lieu sans effusion de sang. La garnison autrichienne fut surprise et dut évacuer ; Venise proclama son indépendance, et aux cris de *vive Saint-Marc!* Daniel Manin, le principal auteur des événements qui venaient de s'accomplir, fut installé président de la

nouvelle république. Voici quelle fut sa première proclamation :

« Vénitiens !

« Je sais que vous m'aimez, et au nom de cet amour, je vous demande que, dans la manifestation légitime de votre joie, vous vous comportiez avec la dignité qui convient à des hommes qui méritent d'être libres.

« Votre ami, MANIN. »

L'avocat d'hier, devenu tout à coup l'arbitre de l'antique épouse de l'Adriatique, n'avait pas besoin, pour parler ce langage, d'élever ses sentiments à la hauteur de sa fortune. Mais le miracle, c'est qu'il fit partager ses sentiments à toute une population dans l'ivresse de la délivrance et de la victoire. Pendant deux ans, les deux ans qu'elle a duré, la république de Venise, il faut lui rendre cette justice, mérita l'estime et l'admiration de l'Europe. Manin pourvut à toutes les nécessités de son gouvernement improvisé avec une énergie infatigable et l'intelligence d'un véritable homme d'État. En s'organisant au dedans, il fallait se défendre à l'extérieur. M. Anatole de Laforge, dans son *Histoire de la République de Venise*, a éloquemment et avec détail raconté les

péripéties de cette révolution nationale, de ce gouvernement honnête et libre dont les jours pourtant étaient comptés et qui devait de nouveau, après une lutte héroïque mais trop inégale, s'effacer devant l'étranger.

Le 27 août de l'année 1849, le jour même de la capitulation de Venise, Manin prit l'âpre chemin de l'exil. Tandis qu'il s'apprêtait à partir, il entendit des hommes du peuple qui disaient en passant devant les fenêtres de sa maison : « C'est ici que demeure notre père. Il a bien souffert pour nous. Que Dieu le bénisse ! » Hélas ! cette bénédiction, Dieu la lui devait encore quand il est mort. Les épreuves les plus douloureuses lui étaient réservées. Au seuil de l'exil, il perdit sa femme. Il l'avait épousée toute jeune, à l'âge où l'on marie non sa fortune, mais son cœur. Fière de sa gloire, compagne de ses idées autant que de sa vie, au seuil de l'exil elle tombait derrière lui... Ne fallait-il pas, comme les vieux doges, laisser un anneau chéri dans les lagunes de Venise? Il avait encore un fils et une fille adorée. Celle-ci, pauvre fleur transplantée loin du sol natal, « par la pluie et le vent moissonnée, » s'est desséchée sur la terre étrangère. Elle s'éteignit il y a trois ans entre ses bras en murmurant le nom de Venise. Cette perte fut le coup de grâce pour Manin. Il est

mort d'un anévrisme au cœur. Son cœur s'était brisé ce jour-là.

Pourtant, au milieu de si amères épreuves, une pensée soutenait son courage et l'anima jusqu'au dernier moment. Il croyait pouvoir être utile encore à Venise et à l'Italie. Il cherchait à servir son pays par ses conseils, ne pouvant plus le servir autrement. Il envoyait de temps en temps aux journaux français ou italiens des déclarations substantielles et sincères où l'on ne pouvait, même en les contestant, méconnaître un grand sens politique et pratique. Dans son observatoire de Paris, de cet humble appartement de la rue Blanche où il donnait des leçons d'italien pour vivre, l'œil fixé sur les événements, il ne négligeait aucune occasion d'émouvoir l'opinion publique en faveur de l'Italie. La conclusion de la paix après la guerre de Crimée et les conférences du traité de Paris, où toutes les questions européennes furent posées et la question italienne si éloquemment traitée par M. de Cavour, lui en fournirent une excellente et inespérée. Dès le 22 mars 1854, une phrase malencontreuse de lord John Russell à la Chambre des communes d'Angleterre l'avait décidé à prendre la plume. Dans une lettre publiée dans les journaux, Manin protesta avec une sin-

gulière énergie contre une doctrine qui impliquait de la part de l'Italie la reconnaissance de la domination étrangère. Nous ne demandons pas, disait-il, que l'Autriche soit plus libérale, ce qui lui serait impossible, quand même elle en aurait le désir, nous demandons qu'elle « s'en aille. » Il exposait ensuite que les patriotes italiens, quoique divisés en républicains et en monarchistes unitaires et fédéralistes, étaient tous d'accord sur la question d'indépendance et d'union.

Nous n'avons pas l'intention de débattre ici la question italienne, ni d'examiner le mérite des idées politiques au moyen desquelles Manin cherchait en dernier lieu à constituer un grand parti national qui ralliât toutes les forces vives de l'Italie. Le roi libéral du Piémont est-il destiné à réaliser l'unité de l'Italie, ce rêve qui a enflammé et trompé tant de grands cœurs? En appelant comme il le faisait le roi Emmanuel à tirer l'épée en faveur de l'indépendance italienne, Manin lui promettait peut-être un peu légèrement l'accord de toutes les volontés et la couronne d'Italie pour prix du triomphe. Mais, encore une fois, nous ne voulons pas discuter. Ce que nous tenons à faire remarquer, c'est que le dictateur de Venise, en se rapprochant ainsi du parti constitutionnel italien, était obligé de réserver dans son for

intérieur ses convictions républicaines, et sans hésitation, sans retour personnel, au risque de perdre sa popularité, il les sacrifiait à la cause sacrée qui lui tenait le plus à cœur, je veux dire l'indépendance de son pays. Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de révolutionnaires semblables à Manin, ni chimériques, ni personnels et tout à la patrie! C'est parce qu'il était tel qu'il mérite d'être honoré.

Aux vertus civiques de Manin, si dignes d'admiration, il faut ajouter les qualités de la vie privée qui le faisaient aimer. Il était affectueux et bon, simple et modeste. L'ardeur de ses opinions ne l'empêchait pas de souffrir et même d'aimer la contradiction. Sa discussion se composait en général de déductions logiques et serrées, où l'homme de loi se laissait voir souvent autant que l'homme d'État; mais toujours elle s'éclairait à cette lumière de justice qui était la passion de son âme, et qui, tout enfant, dit-on, un jour qu'il réclamait en faveur d'un camarade injustement puni, comme on lui enjoignait de se mêler de ce qui le regardait, lui faisait répondre, ainsi qu'un héros de Plutarque: « Toute injustice me regarde! »

Les plus illustres amitiés honoraient en France l'exil de Manin. Il voyait familièrement Lamennais, Béran-

ger, M. Thiers. Quand sa fille mourut, à l'aube de ce jour sombre, quelqu'un frappa à sa porte. C'était le peintre Ary Scheffer, qui demeurait dans le voisinage et connaissait alors fort peu Manin. Il ne parla pas. Il s'assit au chevet d'agonie et peignit pour le pauvre père le portrait de la morte. Puis il lui offrit pour cette chère relique l'hospitalité d'un caveau de famille, en attendant le jour où elle pourrait être ramenée dans sa patrie. Aujourd'hui Manin y dort à côté de sa fille, et c'est son fils unique qui hérite de ces deux tombeaux.

Elle dort aussi, elle dort encore malgré d'inutiles secousses, la Juliette italienne, malheureux objet de tant de regrets et toujours de tant d'espérances! Mais si un jour elle se réveille dans sa tombe, elle devra un souvenir à jamais reconnaissant à ce héros, homme de bien, qui s'appelait Manin, comme à un véritable libérateur. Car, ainsi que nous le disait un homme d'un grand esprit, à côté de qui nous suivions le convoi de l'exilé : Il a montré que l'Italie était digne de la liberté : c'est plus que s'il la lui avait donnée.

1857.

V

BRIZEUX

Une douce voix de poëte vient de s'éteindre. M. Brizeux a succombé le 3 mai, à Montpellier, emporté dans la virilité de l'âge et du talent par une de ces terribles affections de la poitrine auxquelles doivent prédisposer quelquefois les souffrances de la poésie, luttes secrètes contre l'idéal au milieu des tristesses de la vie réelle et qui consument poitrine et cœur, et le corps et l'âme chez ceux que la Muse a touchés. M. Brizeux était allé demander à l'air bienfaisant du Midi de ranimer une santé lourdement atteinte depuis longtemps, mais rien ne faisait prévoir un si rapide dénoûment. Sa mort a été un coup aussi douloureux qu'inattendu pour ses amis et pour tous ceux qui, sans connaître l'auteur, étaient seulement les amis de *Marie* et des *Bretons*, et d'autres recueils

pleins d'une sensibilité exquise et de la grâce la plus savante.

Triste concordance! Brizeux meurt presque jour pour jour, à un an de distance d'Alfred de Musset. Quel contraste d'ailleurs entre ces deux poëtes, frères par l'âge seulement, et réunis aujourd'hui par la mort et dans nos regrets! L'un avec plus d'éclat, une imagination plus riche, une inspiration plus entraînante, mais troublé, mais fièvreux, était le poëte enflammé, souvent impur de la jeunesse et de la folie, de la passion et de ses orages, du scepticisme rongeur uni aux aspirations inquiètes de notre âge; il remuait le limon et tout ce qui agite et dévore l'âme humaine. L'autre, chaste et timide « et même un peu farouche » cantonné dans son Arcadie bretonne, chante d'une voix tranquille les immuables sérénités de la nature, les amours innocentes, la foi naïve et le calme rustique. Il a invoqué l'Esprit agreste et pacifique de la lande.

Versez en moi la paix pour que je la répande!

C'est le poëte du foyer, on peut le laisser sur la table de famille. Il n'a pas un grand souffle, mais son

souffle est pur. D'ailleurs la flûte sur laquelle il soupire est à lui comme à Musset son « verre. » Il y a une originalité véritable dans sa poésie sobre et discrète, idéale et point nuageuse, belle avec simplicité, tendre sans mollesse et sans énervante langueur et qui répand un parfum doux, mais pénétrant, comme une saine odeur de genêts et de bruyères, de ces bruyères de la lande bretonne au milieu desquelles elle est née. Les vrais poëtes, ceux qui ont le je ne sais quoi qu'on ne peut dire et que l'on sent seulement, *quod sentio tantum*, ces poëtes à empreinte personnelle sont rares. A ce titre, M. Brizeux méritait plus d'honneur qu'on ne lui en a fait. Sa réputation n'égalait pas, à beaucoup près, son talent. En vain il avait composé aussi des vers dans l'idiome populaire de la Bretagne, comme si ce n'était pas assez, dit spirituellement M. Théophile Gautier, de faire de beaux vers en français pour être inconnu. Inconnu, certes, il ne l'était point; mais avait-il ce qu'on appelle la popularité? Je ne le crois pas, et pour un peu je dirais : J'espère bien que non. Il avait raison l'artiste noblement passionné [1] qui écrivait ici l'autre jour : « Quand on voit tant de vilenies

[1] M. Berlioz, au *Journal des Débats*.

attirer la foule, on doit désirer que les belles œuvres ne leur ressemblent pas, même sous ce rapport. Les choses fines et délicates sont pour les fins et les délicats; on peut amener la foule à faire semblant de les aimer, mais au fond elle les déteste. » Ce n'est pas une boutade, cela est aussi vrai que bien dit.

On aurait pu désirer cependant que les œuvres de Brizeux eussent suffi à le faire vivre, et l'on n'apprendra pas sans regret que cet homme de talent est mort dans une médiocrité voisine du dénûment. Il avait, il est vrai, fait pour ainsi dire vœu de pauvreté, n'ayant jamais voulu s'astreindre à des travaux qui eussent pu être lucratifs, mais au milieu desquels il lui eût semblé abaisser la dignité de la muse et l'idéal qu'il portait en lui. Il répugnait même à la prose, et un critique a fait remarquer justement l'allure malaisée, pressée et en quelque sorte furtive des courtes préfaces qu'il a glissées en tête de ses poëmes. Pendant un séjour en Italie, il écrivit en prose l'une des meilleures traductions de Dante.

Pour échapper aux tristes préoccupations de la vie matérielle, M. Brizeux, qui n'avait d'autre ressource qu'une modique pension du ministère de l'instruction publique, demeurait la plupart du temps caché au

fond de sa Bretagne, dans une cabane de paysan. Là, dans ce nid de chaume, en face de la nature et des mœurs qu'il voulait peindre, il pouvait être pauvre et poëte tout à son aise. Belle pauvreté! digne et rare exemple en tout temps, plus rare en celui-ci, où l'art n'inspire guère de tels renoncements, quand son temple est envahi par les vendeurs, quand le talent lui-même s'associe, collabore, fait des affaires, et que tout à l'heure, dit-on, nous allons voir la littérature vendre elle même ses produits et entreprendre le cabotage.

A. Brizeux était né à Scaër, dans la vallée du Scorf, sur les bords de l'Ellé, qu'il a fait vivre dans son délicieux poëme de *Marie.* Élevé d'abord au village par un prêtre de sa famille, il recommença et termina son éducation au collége. Il goûta de bonne heure les maîtres de l'antiquité grecque et latine, et se prit surtout pour Virgile d'une amitié tendre et enthousiaste qui dura toujours; et vraiment il semble que Virgile lui en ait payé en grâce quelque chose. Le poëte avait vingt ans quand il vint à Paris où il fit la connaissance des principaux chefs de l'école romantique. C'est dans le salon de l'un d'eux qu'il lut ses premiers vers. *Éloa* fut la marraine de *Marie.* Ce poëme, qui a déjà

plus de vingt-cinq ans de date, et venu à la suite de la belle éclosion romantique [1], ne se rattachait pourtant à aucun système d'école; il arrivait sans préméditation à l'originalité comme toute œuvre qui procède naïvement du cœur et d'une contemplation directe de la nature. A son apparition, il fut moins remarqué, à cause du bruit et des turbulences d'alentour; mais il fit son chemin sans fracas et s'insinua tout doucement dans les cœurs. C'est encore aujourd'hui le chef-d'œuvre de l'auteur. Il a rencontré depuis des inspirations plus mâles et plus fortes peut-être; il n'a rien trouvé de plus gracieux, de plus pur, de plus naturel.

Ce livre de *Marie* est un recueil de pièces détachées, élégies ou idylles, sans autre lien entre elles que le souvenir d'un amour d'enfance qui revient de distance en distance jeter sa note mélodieuse et tendre au milieu des autres rêveries du poëte. La dame de ses pensées est une humble divinité en coiffe de chanvre, en corset rouge et en jupon rayé, une petite paysanne qu'il avait connue au village. Elle avait douze ans, il en avait quinze. Mais de quelles exquises et chastes cou-

[1] Il parut d'abord sans nom d'auteur. Il a eu depuis deux ou trois éditions.

leurs il la dépeint, cette brune et naïve enfant de la lande, « cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir », à l'église ou sur les bancs de l'école, ou courant avec lui pieds nus, les cheveux au vent, dans les champs, sur les bords de la mer! Quelles gracieuses ressouvenances lui fournissent les principaux épisodes de cet amour ingénu né au matin de la vie! Connaissez-vous rien de plus frais que l'idylle du pont Kerlo?

Un jour que nous étions assis au pont Kerlo,
Laissant pendre en riant nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien à son passage
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage.
. . . .
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants;
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant dans les joncs du bec des hirondelles.
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
—Elle n'a que sa vie : oh! pourquoi la tuer?
Dit-elle; et dans les airs, sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
S'éleva dans les airs joyeuse et louant Dieu!

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! Dans ma quinzième année,
Enfant j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur, mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

Quelle suavité dans l'accent! De tels vers aussi gardent leur fraîcheur après bien des années, et refleurissent longtemps dans la mémoire.

Cependant le poëte a quitté les champs pour la ville, la petite paysanne s'est faite grande et s'est mariée, et l'amoureux souvenir se voile de mélancolie; mais il ne s'affaiblit pas dans le cœur du poëte, et il cherche tout ce qui peut le nourrir. Tantôt c'est un paysagiste de ses amis qu'il remercie pour lui avoir rapporté une image de la terre de Marie, tantôt c'est un conscrit qui vient de Bretagne et auquel il recommande de passer au *moustoir* dans la maison de Marie, de regarder si l'aisance y règne, si la jeune paysanne est heureuse dans son ménage, en un mot de tout voir pour tout lui redire :

Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme.
Est-elle belle encor comme au fond de mon âme?

Et ses petits enfants, tu les caresseras;
Et s'ils ont de ses traits tu les embrasseras.
—Oh! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, prends-la pour moi; déjà sèche, qu'importe!

Un jour il veut la revoir. Il la retrouve au milieu d'une fête de village avec ses deux sœurs, qui s'épanouissent à ses côtés comme les deux boutons d'une rose. La rencontre est charmante. Marie, souriante et pleurante, a peine à le reconnaître, et l'interroge avec une émotion contenue. L'entretien est court. En la quittant, il achète pour les enfants des velours, des rubans, des croix,

Et pour toutes les trois une bague de cuivre
Qui, bénite à Saint-Pol, de tout mal vous délivre.
Et moi-même à leur cou je suspendis les croix,
Et tremblant je passai les bagues à leurs doigts.
Les deux petites sœurs riaient : la jeune femme
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme
Accepta mon présent : ce modeste trésor
Aux yeux de son mari elle le porte encor.
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère;
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

Cette chaste histoire de Marie ne remplit pas, comme nous le disions, tout le volume qui porte son nom. D'autres poésies, qui ne s'y rattachent qu'indirecte-

ment, mais empruntées aussi pour la plupart, à des souvenirs d'enfance et ayant presque toujours la Bretagne pour cadre, sont écrites dans le même ton de douceur et de saine mélancolie. L'idylle qui raconte le convoi d'une villageoise est d'un sentiment exquis et certainement l'un des morceaux les plus achevés de la poésie contemporaine. Bien qu'il soit aussi l'un des plus connus de l'auteur, on ne peut en parler sans le citer tout entier. D'ailleurs n'est-ce pas un hommage à rendre à la mémoire du poëte qui vient d'expirer que d'effeuiller sur sa tombe ses plus beaux vers?

Quand Louise mourut dans sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortége nombreux ne suivit pas son deuil.
Un seul prêtre, en priant, suivait le cercueil;
Puis venait un enfant, qui d'espace en espace
Aux saintes oraisons répondait à voix basse;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de bois, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi.—Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,

Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe Avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs.
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

En citant ces vers, je me rappelle une toile qui fit du bruit dans le temps, à l'une de nos dernières Expositions. On l'appelait, je crois, *l'Enterrement d'Ornans*. Cela était laid, mais cela avait la prétention d'être vrai. J'ai tort peut-être; mais j'avoue ma préférence pour le *Convoi de Louise*. Je le dirai même, et non pas aux *réalistes* (je ne leur parle pas), mais à ceux qui affectionnent indistinctement toutes les manifestations du talent, le réel de l'idéal, pour qui le beau n'a rien d'absolu, mais n'est qu'une force relative, et qui prisent, en goûtant Racine, le style de Stendhal et de Balzac: entre cette toile et cette idylle il faut choisir, il est impossible d'aimer les deux.

Le second recueil poétique de M. Brizeux, *la Fleur d'or*, auquel il avait donné d'abord ce titre obscur: *les Ternaires*, marque, non pas un progrès, mais un changement dans sa manière. Il s'adresse à la réflexion

plus qu'au sentiment. Ce sont les impressions recueillies pendant un voyage en Italie dans la contemplation de la nature méridionale et des chefs-d'œuvre de l'art. Mais le poëte n'a pu s'empêcher d'emporter avec lui les souvenirs de la patrie, et à la fleur jaune de l'oranger, comme à la fleur idéale de l'art qu'il est allé chercher, il mêle sans cesse avec amour la fleur d'or du landier breton. Qu'il découvre par hasard une basilique romaine consacrée à quelque saint de la Bretagne, il s'attendrit et songe à l'humble chapelle consacrée au saint, là-bas, dans son pays natal, au bord de la mer. Que vienne à passer un pauvre pâtre italien jouant de la *piva*, il ferme ses yeux au soleil rouge qui se reflète dans le Tibre, et croit entendre sonner le corn-boud rustique « dans les brouillards d'Arvor. » Est-il au détroit de Messine où le peuple vient voir se réfléchir miraculeusement sous la baguette de la fée Morgane les beaux rivages de la Sicile, lui, par un miracle plus étrange de la fée Imagination, il découvre dans les flots les paysages de l'Armorique, la tour de Léon et les pics de Cornouailles ! Il est lui-même ce voyageur qu'il représente assis sur un tertre auprès d'une source dont l'eau se divisait en sortant du sol, courant, une branche à l'est, l'autre à l'ouest. Dans ce double courant, le

voyageur trouvait l'image de ses jours, mais son cœur suivait les flots qui allaient vers la patrie, et il se plaisait, détournant de sa main le flux opposé, à le forcer de prendre la pente préférée. Ces réminiscences du pays absent sont ce qu'il y a de plus charmant dans *la Fleur d'or*. Elles prêtent, par les contrastes qu'elles amènent, une physionomie toute particulière à des poésies d'une grâce voilée, d'une veine un peu courte peut-être, d'un ton un peu gris, souvent froides dans leur idéalité et comme recouvertes d'une brume septentrionale.

Brizeux aimait son pays avec la tendresse d'un fils et l'amour jaloux d'un artiste. Il est certain que la Bretagne a conservé plus que toute autre province française le cachet des races primitives, et qu'elle parle mieux que la plupart à l'imagination. Ses pâtres et ses laboureurs avec leurs longs cheveux, leurs braies à longs plis, et « dont les os sont plus durs que les rocs de l'Ellé, » s'expriment dans un antique et harmonieux dialecte. Ils sont fiers et croyants. Ils ont le respect des coutumes et la foi humble et naïve. Le poëte voyait avec amertume ce qu'il appelait l'esprit nouveau s'introduire sur cette vieille terre, son granit et ses chênes se vendre, la vapeur se mêler à la fumée de ses chaumières, les chemins de fer pousser leurs rails à travers

ses *dolmen* et ses *men-hir*, en attendant, disait-il, qu'on en fît des carrières; et le baigneur parisien profaner ses grèves en y apportant les modes de la saison et son ennui de toute l'année. Il s'écrie quelque part, changeant sa flûte en clairon de guerre :

L'esprit nouveau s'abat et court dans la Cornouaille!
Aux fils des anciens Francs la Bretagne est ouverte.
Bardes et chevaliers, saints des vieux temps, alerte!
Arches des ponts, croulez! Poussez, bois défenseurs,
Et fermez tout chemin à ces envahisseurs!

Comme les soldats barbares qui poursuivaient saint Corneli, patron des bœufs, peu s'en faut qu'il n'eût voulu voir changer en pierres les envahisseurs civilisés.

L'ambition de Brizeux, ne pouvant sauver le pays qu'il aimait, était de l'embaumer tout entier dans un beau poëme. Ce rêve, caressé depuis longtemps, il l'a réalisé, autant qu'il était en lui, dans l'épopée rustique des *Bretons*. Il y a évoqué avec une grande vivacité poétique les paysages, les mœurs, les costumes, les travaux, les jeux, les souvenirs et les légendes de l'Armorique. Ces tableaux sont reliés entre eux par une simple histoire paysannesque, qui a le défaut de se perdre

un peu au milieu du reste. Le poëme dans son ensemble manque d'intérêt, il n'échappe pas à la monotonie, et sous ce rapport il n'a pas résolu la difficulté épique qui semble insurmontable à l'âge moderne et au génie français. Mais de grandes beautés de détail recommandent beaucoup des chants de cette vaste composition d'une inspiration plus abondante et d'un souffle plus large que les précédentes de l'auteur. Après tout, les poëmes ne sont pas faits peut-être pour se lire de suite, et l'on goûte mieux Homère lui-même à le prendre par chants isolés comme les rapsodes les chantaient.

Dans *Primel et Nola*, l'auteur revient à la pure idylle, sa vraie muse. C'est la simple histoire d'un brave journalier qui veut gagner ses habits de noce avant d'épouser celle qu'il aime et qui est plus riche que lui. D'autres poésies, chansons, paysages, courtes esquisses prises sur nature, en pleine campagne, encadrent l'histoire principale. L'auteur a retrouvé là encore, quoique d'une manière inégale, la grâce rustique, la fraîcheur et la simplicité naïve qui faisaient le charme de *Marie*. Il y aurait beaucoup de fragments à en détacher, et que j'aimerais à citer; mais cela m'entraînerait trop loin, et je dois me borner.

La séve est plus languissante dans les *Histoires poéti-*

ques. Et même, s'il faut faire la part du feu, je lui abandonne complétement la *Poétique nouvelle*, qui termine le dernier recueil de Brizeux. L'auteur, dans cette poétique obscure, a la prétention malheureuse, selon nous, d'enseigner le fond même de la poésie. Mais en vain il transporte son confiant disciple sur le triple terrain où, suivant lui, on voit la poésie naître : la Nature, la Cité, le Temple. Si le disciple n'a pas le don intérieur qui fait le poëte, s'il n'a pas été initié en naissant, il n'a rien appris. Boileau l'avait bien compris; aussi il ne se piquait pas d'enseigner le fond même de la poésie, mais seulement, à l'imitation d'Horace, les formes extérieures et les règles les moins variables de l'*art poétique*.

Il faut rendre hommage pourtant à l'exécution de quelques-unes des *Histoires poétiques*, et surtout au sentiment qui les a toutes inspirées. Ce sont des exemples de piété, de dévouement, d'héroïsme. Artiste religieux et tendre, l'auteur n'a rien trouvé de plus poétique que le bien.

Exagérant ou plutôt rétrécissant cette tendance idéale de Brizeux, un critique l'a sacré « poëte religieux et catholique. » Religieux, certes Brizeux l'était dans son âme et dans son talent. Catholique, je

ne voudrais pas l'affirmer. Ses amis l'ont entendu un jour damner un prêtre qui avait osé damner Virgile ; et à l'aide de citations recueillies çà et là dans ses vers empreints d'un christianisme en quelque sorte platonique, je pourrais montrer qu'il n'est pas sûr de se confier à son orthodoxie, et que, libre malgré lui, il enviait seulement et aimait chez les autres, sans y dormir toujours lui-même, le doux oreiller de la foi. Je me bornerai à une variante curieuse qu'on trouve en comparant les deux éditions du poème de *Marie*. Un hymne adressé à Jésus finissait par ce vers .

Homme ou Dieu, l'univers est pour jamais à toi.

Dans la deuxième édition, cette apostrophe, « homme ou Dieu, » est supprimée, et à la place on lit :

O Jésus, l'univers, etc.

Dans un autre endroit du même morceau, le Dieu des chréliens était appelé sans façon « philosophe essénien », mots qui disparurent également dans l'édition suivante. Les doutes philosophiques du poëte s'étaient-ils dissipés dans une foi absolue, alors qu'il fit ces changements? Je crois plutôt qu'il obéit à un senti-

ment d'artiste analogue à cette préoccupation qui lui avait fait rétablir dans leur orthographe celtique les noms bretons dont il s'était servi. La seconde manière allait mieux avec l'esprit du livre. Une idylle d'amour en Bretagne excluait toute nuance voltairienne.

Quoi qu'il en soit, cette variante, signalée en passant, peut servir à montrer avec quel soin curieux, avec quelle inquiétude de son art, Brizeux revoyait ses ouvrages. Souvent même, à force d'y revenir, polissant et repolissant sans cesse, il y fit quelques malheureux changements.

Tel était ce poëte que nous venons de perdre, et dont j'ai essayé ici de rappeler les titres sans les amoindrir et sans les exagérer. On l'a dit avec raison : il y a dans notre siècle des imaginations plus variées ; il n'en est pas de plus pure. On peut reprendre chez lui bien des imperfections. Il n'a pas le grand souffle ; concentré parfois jusqu'à l'étouffement, il n'a pas la libre allure d'une poésie abondante et facile ; beaucoup de vers âpres sont péniblement attelés deux à deux au joug de la rime, et sa Muse traîne à ses pieds nus un peu de gravier, comme une poussière du granit breton ; mais tous ces défauts se fondent dans un bel air de distinction native et de grâce originale.

L'Académie avait reconnu ces mérites. Elle avait à plusieurs reprises honoré Brizeux de ses couronnes, et n'aurait pas tardé à lui ouvrir ses portes. C'était la seule ambition, ambition légitime et avouée, de l'auteur. Ce n'est pas l'Académie, c'est la mort qui l'a trompée.

> A vous, bardes sacrés, ô chanteurs radieux,
> Un nid voisin de l'aigle, un tombeau près des cieux!
> A vous les hauts sommets, à moi l'humble vallée;
> Et comme fut ma vie, une tombe voilée,
> Tel est mon dernier vœu. Tout près du pont Kerlo,
> Dans un bois qui pour maître avait le vieil Élo,
> Couché parmi les bois, au murmure des sources,
> Je reposerais bien, je crois, après mes courses!

Ce dernier vœu du poëte sera du moins réalisé. Il reposera dans sa vallée natale, sur les bords de l'Ellé, dans ce pays qu'il aimait comme un fils des vieux bardes, et qu'en le chantant, il faisait aimer. Son corps y a été transporté par les soins du gouvernement, et la piété de quelques amis des lettres se prépare à lui élever un mausolée. Qu'on y grave cette inscription empruntée à ses vers, où cet homme, en qui s'unissaient un grand talent et un beau caractère, expri-

mait si bien l'accord secret de l'art et de la vertu :

Celui qui mit au monde une œuvre harmonieuse
Peut se dire : J'ai fait une œuvre vertueuse !

Et qu'on y sculpte une lyre ornée de bruyères.

1858.

VI

LE COMTE GASTON DE RAOUSSET-BOULBON [1]

Vers le milieu de l'année 1854, l'attention publique, si gravement absorbée du côté de l'Orient, fut détournée un instant au bruit que faisait à lui tout seul dans un autre hémisphère un brillant et aventureux jeune homme. Il était parti comme tant d'autres, attiré par le mirage de l'or californien : comme tant d'autres, sur ces terres promises des *placers*, plus fécondes encore en déceptions qu'en richesses, il avait vu ses illusions s'évanouir ; mais, chose rare pour un chercheur d'or! en manquant la fortune, il avait rencontré la gloire. Malheureusement la nouvelle de sa défaite définitive et de sa mort suivit de près en France le bruit

[1] *Le comte Gaston de Raousset-Boulbon, sa vie et ses aventures,* d'après ses papiers et sa correspondance, par Henri de La Madelène.

de ses brillantes aventures. Ce dénoûment éteignit sur-le-champ l'enthousiasme et même la curiosité qu'avait excitée le hardi Français. On le plaignit et on l'oublia. Aujourd'hui, à un engouement passager a succédé le silence le plus complet, et bien peu de personnes se souviennent encore, sans qu'on les aide, du comte Gaston de Raousset-Boulbon.

La correspondance du comte, rassemblée par une main amie et encadrée habilement dans l'histoire circonstanciée de sa vie, est faite pour réveiller son souvenir autant que pour l'honorer. Elle éclaire du jour le plus brillant sa figure vaillante et chevaleresque. Sans doute elle ne relèvera pas le comte dans l'opinion de la majorité du monde, qui mesure les hommes et leurs entreprises au succès qui les couronne. L'aventurier heureux est un héros, le héros qui échoue et qui succombe n'est qu'un aventurier. C'est, hélas ! la moralité de cette mondaine rumeur, *il mondano romore*, qu'on appelle la gloire. Pour beaucoup de monde, le comte de Raousset-Boulbon fait prisonnier, condamné comme conspirateur et fusillé par les autorités mexicaines, ayant eu en un mot le tort impardonnable de mourir avant l'accomplissement de ses desseins, est légitimement déchu de l'admiration qu'il avait su d'abord inspirer. Quelques-

uns même diront qu'il a mérité son malheureux sort; mais quelques autres aussi, nous l'espérons, après la lecture de la correspondance et des documents recueillis sur le comte dans l'émouvante monographie de M. Henri de La Madelène, considèreront et la justice de sa cause et la grandeur de l'entreprise qu'il avait commencé d'accomplir avec les plus faibles moyens; ils mesureront l'homme à son courage, à sa haute intelligence, à sa loyauté, à son énergique et patriotique ardeur, à son cœur en un mot et non à sa fortune, et trouveront que son ombre est grande dans sa tombe, si tragiquement et si prématurément ouverte.

« Si la France, ne craint pas de dire M. de La Madelène, avait secondé M. de Raousset-Boulbon, elle serait aujourd'hui maîtresse d'une colonie magnifique, comme elle serait maîtresse de l'Indoustan si elle n'avait pas abandonné Dupleix. C'est en suivant les plans de Dupleix que lord Clive et Warren Hastings ont soumis cent millions d'hommes à l'Angleterre; demain, en suivant les plans de Raousset, les États-Unis vont fonder en Sonora une puissante république. » Et il ajoute: « On a dit de M. de Raousset: C'est un Cortès avorté. » Il eût été plus juste de dire : « C'est un Cortès tué au début. » Si la France devait et pouvait s'associer à

l'entreprise du comte de Raousset, c'est une question que nous n'oserions examiner. Mais la nature de cette entreprise du comte, les lieux qui en furent le théâtre, les qualités supérieures qu'il y déploya, l'isolement même où il fut laissé, font venir naturellement aux lèvres ce nom de Cortès, le plus illustre parmi tous les hasardeux coureurs d'aventures, conquérants par occasion et braconniers d'empires.

On sait comment s'engagea l'entreprise où périt le comte de Boulbon. Une Compagnie française s'était formée en Californie pour exploiter les mines vierges de la Sonora. On avait obtenu l'autorisation du gouvernement mexicain. M. de Raousset, principal intéressé dans la Compagnie, avait été chargé de prendre possession des terrains et, avec une poignée d'hommes déterminés, de protéger l'exploitation contre les incursions des Indiens Apaches, la terreur du pays. Mais au moment où il mettait le pied en Sonora, il trouva devant lui la résistance inattendue du gouvernement mexicain. Une nouvelle Compagnie avait été autorisée, au mépris de la première autorisation accordée à la Compagnie française. Le comte, ayant épuisé toutes les représentations, résolut de revendiquer par les armes ce qu'on lui refusait contre la foi des traités.

Avec *deux cent cinquante* hommes, il entreprit hardiment de s'établir de force en Sonora, battit plusieurs fois les troupes du gouvernement, et embrassait déjà le Mexique tout entier dans ses rêves de conquête, quand, après des succès éclatants, la fortune l'abandonna. Il fut fait prisonnier à la suite d'un engagement malheureux et fusillé à Guaymas, le 12 du mois d'août 1854.

De la vie tout entière du comte de Boulbon, il serait malaisé sans doute, en restant dans la vérité, de faire un roman de pure chevalerie. On le voit, le point de départ de ces hauts faits c'est une Compagnie industrielle, une affaire d'exploitation de mines. Le comte n'est un héros qu'autant que notre civilisation d'actionnaires le permet, et, dans la généreuse excentricité de sa physionomie, il a dû conserver la marque de son époque. C'est un Tancrède qui a passé par la Bourse, et l'on peut voir une pièce d'or au milieu des nobles armoiries de son écusson. Sa figure n'en reste pas moins expressive, son individualité moins accusée; elle semble plutôt, par cela même, plus originale; mais, pour cette raison aussi, on est quelque peu embar-

rassé de le peindre. Le comte de Raousset n'a pas le prestige du lointain; il est mort hier, c'est un preux qu'on a rencontré la veille sur le boulevard, avec qui tel ou tel a soupé joyeusement. Il n'a pas d'illustration officielle; il s'est fait lui-même maréchal d'armée. Comment parler de lui à son aise, et le faire poser en pied comme un personnage régulier et consacré? Peut-on s'étendre tout au long, ainsi que M. de la Madelène l'a fait, sur les détails de son caractère et de sa vie? Pourquoi non cependant? Le comte de Boulbon, avec sa grande mine, son noble cœur, ses exploits aventureux, sa mort vaillante, jette un si généreux et si rafraîchissant courant d'air au milieu de la prose qui nous étouffe! Dans un temps où l'on prend Sancho Pança pour idéal et où l'on aime à rire de la grandeur d'âme de Don Quichotte, il offre un contraste si séduisant! Qui se plaindrait de nous voir raconter quelle fut sa vie et le faire connaître par lui-même, c'est-à-dire par les passages les plus saillants de sa correspondance? Une seule personne aurait ce droit : c'est M. Henri de la Madelène, si nous ne disions pas qu'il nous a tout fourni et que nous n'allons faire qu'abréger l'intéressant et chaleureux volume qu'il a consacré à la mémoire de son ami.

Le comte Gaston-Raoul de Raousset-Boulbon était né à Avignon, le 2 décembre 1817, d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la Provence. Il était de taille moyenne, mais élégante et souple; sa figure était belle et des plus expressives. Le comte était encore au berceau lorsqu'il perdit sa mère. Dès son plus jeune âge, il montrait une humeur impétueuse, passionnée, quelque peu altière, et l'énergie de sa volonté enfantine pouvait faire pressentir ce que serait celle de l'homme. Après huit années passées au collége des jésuites de Fribourg, son père le manda au château de Boulbon, près Tarascon. C'était un de ces vieux émigrés de l'ancien régime, dont le Théâtre-Français nous a représenté un si bon type dans ce marquis de la Seiglière de la charmante pièce de M. Jules Sandeau, qui croyait, comme le marquis, avoir effacé de fait la révolution en l'effaçant de sa mémoire, mais qui allait plus loin que lui et traitait Louis XVIII de jacobin; comme le marquis, un modèle de droiture et de loyauté, mais plus roide, plus sévère, plus glacé, avec plus de morgue et d'entêtement aristocratique. M. de Raousset rendit avec une fidélité scrupuleuse ses comptes de tutelle à son jeune fils et le mit immédiatement en possession de la fortune con-

sidérable qui lui venait de sa mère. Le jeune homme, trop tôt émancipé, vint dissiper cette fortune au milieu du tourbillon parisien, dans les prodigalités et les plaisirs. Mais l'amertume dont parle le poëte, et qui se fait sentir dans les folies de la volupté, devait monter plus facilement dans un cœur accessible à de plus nobles désirs. « Nous sommes des malheureux, nous perdons notre jeunesse, disait le comte à quelqu'un qui le trouvait rêveur après un joyeux souper. Ah! je voudrais faire quelque chose de grand! » Faire quelque chose de grand! noble souci et qui doit dévorer inutilement plus d'un cœur dans un temps qui ne prête guère, en matière de grandes choses, qu'aux grandes spéculations et aux grands bénéfices. Ainsi se faisait jour la belle nature du comte au milieu du train vulgaire des plaisirs. Ce qu'il rêvait de grand, lui, ce n'était pas une grande fortune, car il jetait la sienne aux quatre vents avec une magnifique insouciance.

Il se livra à cette époque à quelques travaux littéraires. Depuis sa mort, *la Presse* a publié de lui un roman d'une composition assez faible, mais d'un style très-franc, très-distingué, très-expressif. L'auteur semble s'y être peint lui-même dans le personnage principal. On y voit surtout les sentiments et les aspi-

rations politiques qu'il unissait dans son âme, un respect profond pour le passé, un élan convaincu vers l'avenir. Le comte a laissé encore dans ses papiers deux drames qui seront peut-être un jour représentés, et qui auront de la peine à égaler l'intérêt dramatique de son existence. Il faisait çà et là des vers; il faisait de tout; il était des mieux doués, adroit à tous les exercices du corps, chantant et dessinant avec goût, causeur spirituel, parfois d'une éloquence entraînante. Les vers qu'il a laissés ne manquent ni de sensibilité ni d'éclat. Quelques-uns qu'on a retrouvés dans ses papiers sont empreints d'une mélancolie prophétique. On ne lit pas sans émotion cet horoscope qu'il se fait tirer par une sibylle espagnole :

Tes jours seront mauvais sur la terre lointaine!
. . . .
Reverras-tu jamais ton antique berceau,
Et ton vieil écusson gravé sur le créneau?
Souvent les souvenirs, sur ta bouche attendrie,
Mêleront les sanglots au nom de la patrie.
Mais la reverras-tu? Loin de là, par les flots,
Qui sait, qui pourra dire où dormiront tes os?

Un soir de folie, il improvisait ce refrain à une chanson de table :

Mon cœur en désespéré
Court la pretantaine.
Qui peut savoir si j'irai
Jusqu'à la trentaine?
Mais que l'avenir soit gai,
Ou... qu'on me *fusille*,
Baise-moi, Camille, ô gai!
Baise-moi, Camille!

Il cherchait une rime à Camille : sa destinée s'est présentée!

En 1845, M. de Raousset rassembla les débris de sa fortune augmentée alors de l'héritage paternel, et partit pour l'Algérie, où son activité espérait trouver un sérieux aliment. Il tenta sur une grande échelle des travaux de colonisation, sans préjudice de chasses excentriques aux hôtes les plus redoutés des forêts africaines, et d'une part brillante qu'il prit à différentes expéditions contre les tribus révoltées. Cette participation ne l'empêcha pas de se mettre en lutte contre l'administration militaire; il signala son opposition par une brochure où il réclamait avec énergie les droits de la population civile. Cette brochure, le premier écrit politique du comte, fut remarquée et lui valut l'estime de celui-là même qui pouvait se croire attaqué, de l'illustre maréchal Bugeaud.

A la retraite du maréchal, auquel vint succéder le duc d'Aumale, le jeune colon, honoré de l'amitié particulière du prince, était désigné le premier pour une concession exceptionnelle, quand la révolution de Février éclata. Elle brisait ses plans et le ruinait. Mais c'était l'imprévu, un horizon nouveau. La révolution souriait aux jeunes gens : leur passé ne les liait point. Elle flattait le comte, comme tant d'autres, dans ses rêves d'ambition, mais sans doute aussi dans ses illusions généreuses, et, tout gentilhomme qu'il était, il salua avec joie une république dont le parrain était Lamartine. L'ivresse fut de courte durée. Le comte était allé fonder dans son département un journal, *la Liberté*, où il essayait de former un parti nouveau au milieu des prétentions contraires, défendant la République, mais attaquant avec énergie les révolutionnaires qui déjà gâtaient tout. Ce rôle intermédiaire n'était pas de ceux qui poussaient un homme à cette époque. Il se présenta aux élections générales et échoua. En même temps que les mécomptes lui arrivaient, la révolution avortait. « Dégoûté du *gâchis* », comme il disait, le comte revint à Paris en 1850. C'était le moment où les sociétés californiennes, remplissant les journaux de leurs fabuleuses réclames, enfiévraient

toutes les têtes. Sans ressources, presque réduit à l'indigence, le comte prit bientôt son parti. Il s'équipa comme il put, à la légère, en faisant appel à quelques amis, et s'élança à la conquête de la toison d'or. Il s'embarqua à bord d'un vaisseau *Argo* quelconque, dans un hamac de troisième classe, et le 22 août 1850 il débarquait à San-Francisco.

Le comte de Raousset s'était embarqué avec un léger bagage, et les espérances qu'il emportait étaient son meilleur lest; encore ne lui remplissaient-elles pas le cœur sans mélange. M. de la Madelène cite une longue lettre écrite à bord, où il fait à un ami la relation pittoresque de son voyage. Le ton général en est assez triste. Il ne se fait guère d'illusions.

« A Saint-Thomas, écrit-il, beau port d'où le douanier est banni, j'ai acheté des filets, précaution que j'ai prise dans le cas où je serais obligé de gagner ma vie à San-Francisco. Je me ferai pêcheur. — Pêcheur! c'est très-joli à rêver à l'ombre et au frais en prenant le thé..... Mais, allons! du courage, et en avant! On en revient. Que de philosophie je fais maintenant à l'aspect de ces filets! Philosophie, raison, morale, vous venez bien tard! »

Les débuts de M. de Raousset à San-Francisco don-

nèrent raison à ses mauvais pressentiments. Il fut réduit les premiers jours à demander son pain à son fusil de chasse et à se servir des filets achetés en route. Il vécut ainsi quelque temps d'expédients, un jour endossant bravement la chemise du *leiter-man* et déchargeant les navires de la rade, une autre fois s'embarquant sur le Pacifique avec deux ou trois associés, et chassant devant lui de savane en savane, à travers mille périls et des fatigues inouïes, un troupeau de vaches mexicaines sur lesquelles il avait de la peine à gagner quelques piastres; et toujours courant après l'imprévu, homme d'imagination avant tout, se plaisant à demander la fortune à la fantaisie aventureuse, aux tentatives excentriques. Cette dernière spéculation, peu lucrative, mais féconde en hasards pittoresques comme les aimait le comte, lui suggéra l'idée d'une entreprise plus sérieuse, et d'autant plus digne de lui sourire qu'elle prenait dans sa pensée un caractère patriotique et n'avait pas pour but seulement la satisfaction de son intérêt privé.

En traversant ces belles contrées du Mexique, si favorisées de la nature et que tant d'éléments de prospérité n'empêchent pas de se dissoudre sous l'abâtardissement de la race et dans la main changeante des dictateurs

militairés, M. de Raousset s'était dit que tôt ou tard ce beau pays disparaîtrait comme le Texas, absorbé par l'Union américaine. Le Mexique, malgré son antipathie pour le *Yankee*, ne lui semblait pas en état de lutter contre cette absorption. D'un autre côté, la population française végétait comme elle végète encore, disséminée, sans lien, sans action, et en somme assez misérable en Californie. Attirer, grouper et centraliser cette population sur quelque point du Mexique, y fonder une colonie laborieuse, utile au pays même, et qui pourrait devenir, le cas échéant, une barrière française contre l'invasion des États-Unis, devint le rêve du comte de Boulbon. Il songea à ouvrir la Sonore à l'émigration française. Cette province, longtemps la plus fertile et la plus florissante du Mexique, était réduite alors à la plus profonde misère, dépourvue d'organisation, sans protection contre les dévastations des Indiens indigènes.

Les mines d'Arizona, reconnues pour les plus riches du pays, étaient abandonnées depuis longtemps à cause de ce voisinage redouté. Le plan du comte était d'en obtenir la concession du gouvernement mexicain, d'en chasser les Indiens au grand profit des Sonoriens, et aussi au profit des Français qu'il appellerait à lui de la

Californie. Il s'entendit avec une maison de banque considérable de Mexico. Une concession régulière fut faite par le général Arista, président de la république mexicaine, et la Société Restauradora fut fondée. M. de Raousset avait pour sa part concession de la moitié des terrains découverts ou à découvrir. Il devait, aux termes de l'acte de la société, débarquer à Guaymas le plus tôt possible à la tête d'une compagnie française organisée militairement et équipée en guerre pour protéger l'exploitation contre les terribles Apaches. Le personnel de M. de Raousset fut bientôt choisi. Il réunit deux cent soixante-dix hommes, anciens soldats ou marins pour la plupart, beaucoup d'enfants prodigues comme lui échoués sur la terre californienne après avoir éprouvé plus ou moins les bourrasques de la vie, tous braves, déterminés, pleins de confiance dans leur jeune chef. Mais voici qu'à peine débarqué à Guaymas, et malgré le titre légal de propriété qu'il portait, le comte reçoit l'ordre de s'arrêter.

Le général Blanco, commandant la province, lui fait savoir qu'il n'est pas fixé sur ses intentions. M. de Raousset s'étonne, il proteste, il invoque la garantie du consul de France à Mexico; le général persiste, M. de Raousset apprend en même temps qu'une société rivale

de la Restauradora s'est formée à Mexico et en Sonora pour lui disputer les mines d'Arizona, et comprend que des intérêts sont ligués contre son droit. Le général annule ses passe-ports et le retient un mois à Guaymas, où la petite troupe française se décourage par l'incertitude et l'inaction.

On essaye par la calomnie de fomenter la révolte dans ses rangs; le comte en étouffe les premiers ferments à force d'énergie et d'ascendant moral. On multiplie devant lui les difficultés et les obstacles. Il épuise les remontrances, les protestations, les preuves de soumission. Enfin, malgré toutes les manœuvres employées pour arrêter et retarder sa marche, la petite troupe française avait quitté Guaymas, passé Hermosillo, traversé le Saric et n'était plus qu'à quelques lieues du but, sur la lisière même de sa propriété, lorsque l'interdiction formelle de passer outre fut intimée à M. de Raousset par un aide de camp du général. Il exigeait que les Français consentissent à renoncer à leur nationalité ou qu'ils eussent à se rembarquer, menaçant, s'ils résistaient, de leur faire subir sans retard le sort réservé aux pirates. Le comte eût peut-être dû en appeler à la justice du pays; mais, à tort ou à raison, il comptait peu sur elle. Sa patience était à bout. La der-

nière condition du général semblait ne laisser de choix qu'entre la honte et la révolte.

« Pour qui donc, écrit-il à l'envoyé du général, pour quelle espèce de gens sans cœur, sans souvenirs, sans aucuns sentiments de la patrie, M. le général Blanco prend-il mes compagnons? Pour qui donc les prenez-vous vous-même, quand vous me transmettez de telles propositions? Sachez bien ceci, et que tous le sachent comme vous : ni la force, ni l'intimidation, ni l'intérêt ne me feront oublier ce que je me dois à moi-même. Ma fortune et ma vie ne sont rien pour moi, absolument rien, là où mon honneur est en question. Or M. le commandant général de Sonore a mis en question mon honneur. Eût-il cent fois plus de forces qu'il n'en possède, ces forces fussent-elles cent fois plus redoutables qu'elles ne le sont, il ne me ferait pas reculer d'un pas là où je ne puis reculer sans abdiquer lâchement mon droit et sans m'avilir. »

C'était la guerre que le comte déclarait avec deux cent cinquante hommes pour armée. Mais il comptait sur les sympathies du pays, qui en général considérait comme un bienfait l'émigration française en Sonora. L'insurrection fermentait sourdement dans cette malheureuse province. M. de Raousset pensait qu'un

parti se lèverait pour lui le lendemain de la victoire; mais il fallait courir seul les premières chances de la guerre. Il l'osa; et, résolu à prendre l'offensive, il quitta le Saric et rétrograda avec ses compagnons vers Hermosillo. Après sept jours de marches forcées, il était à deux lieues de la ville. Le général Blanco y était arrivé avant lui, mais de quelques heures seulement, et n'avait pas eu le temps de s'y fortifier, grâce aux précautions prises par M. de Raousset pour lui cacher sa marche. Les avantages du général étaient immenses pourtant : il avait sous sa main des forces dix fois plus considérables que celles du comte, et sa position était excellente. Le comte n'avait pour lui que l'exaltation et l'entraînement qu'il avait su communiquer à ses compagnons. Des parlementaires envoyés par le préfet d'Hermosillo essayèrent quelques représentations suprêmes. M. de Raousset tira froidement sa montre. Il était huit heures. « Répondez à M. de Navarro, dit-il, que j'entrerai dans deux heures à Hermosillo, et qu'à onze heures précises je serai maître de la ville, si la ville est défendue. »

La réponse était superbe, mais le plus curieux, c'est qu'elle n'avait rien annoncé de trop. A dix heures, le comte et ses compagnons étaient à une portée

de canon d'Hermosillo, et après un combat d'une heure, forçant les murailles, culbutant tout devant eux, malgré l'artillerie mexicaine chargée à mitraille qui balayait les rues, à travers la fusillade des fenêtres, des terrasses et des caves, ils emportaient la ville. Soldats et gardes nationaux du général Blanco s'enfuyaient à travers champs, jetant leurs armes et leurs uniformes, laissant aux mains des Français un matériel considérable et de nombreux prisonniers.

Cette merveilleuse victoire d'Hermosillo, qui fit un grand bruit, fut stérile cependant. Le concours des *pueblos*, qui était dans les prévisions du comte, lui fit défaut; la révolution nationale attendue n'éclata point. Il allait continuer d'agir par lui-même, mais une maladie terrible, fléau de ces climats, la dyssenterie, l'interrompit dans ses desseins, et mit sa vie en danger. Pendant ce temps, la compagnie française traitait directement avec le général Blanco, et moyennant 40,000 piastres consentait à évacuer la Sonora. M. de Raousset revint à San-Francisco. Son arrivée fut un triomphe. On s'empressait avec enthousiasme autour de lui, c'était à qui le fêterait. Il fut, dit M. de La Madelène, *le lion* du moment. Un autre que M. de Raousset se fût peut-être, comme on dit vulgairement,

endormi sur ses lauriers. Mais le but du comte n'était pas atteint; il avait vu prendre un corps et se dessiner devant lui « ce quelque chose de grand », l'aspiration et le tourment de sa jeunesse; il fallait à tout prix y atteindre, et à peine guéri il n'eut plus qu'une idée fixe, retourner en Sonore.

« Non, écrit-il, je n'ai pas abandonné l'espérance de triompher dans cette lutte avec la chance contraire où je me suis vu engagé depuis le berceau: Sisyphe roulant son rocher éternellement, Jacob luttant toute une nuit contre un fantôme, c'est une image de la vie de certains hommes. N'est-ce pas un peu la mienne? Non, je n'ai pas renoncé!

« Lorsque je me suis vu abandonné par des gens qui, incapables de se conduire eux-mêmes pendant ma terrible maladie, se sont soumis, vainqueurs, à un général vaincu; lorsque je me suis vu mourant, et ceci a duré six semaines, je n'ai eu qu'une pensée: ressaisir la santé, la force, la volonté, l'intelligence et retourner en Sonore. Retourner en Sonore, c'est l'unique pensée de ma vie. »

En se fondant sur l'état des esprits, au milieu de l'anarchie qui descendait alors du gouvernement dans les provinces du Mexique, M. de Raousset, malgré ses

premiers mécomptes, se flattait plus que jamais que sa réapparition sur le théâtre de ses premiers exploits, avec un millier de soldats seulement, serait le signal d'une révolution au milieu de laquelle il proclamerait l'indépendance de la Sonora, et y appellerait l'émigration française et européenne comme dans une nouvelle Californie. Mais comment retourner en Sonora? Les hommes étaient déjà prêts; mais l'argent pour les organiser et les équiper manquait. M. de Raousset se débattait contre ces difficultés avec une ardeur fiévreuse. Une lettre écrite dans un moment de découragement montre à nu cette âme que le besoin d'action dévore, que le rêve de son ambition obsède.

« ... Je me suis laissé aller résolûment dans cette fournaise où j'essaye de fondre ma colonne Vendôme!... Reverrai-je Antonia (un souvenir romanesque de la Sonore)? Finirai-je par terrasser le fantôme de Jacob?

« Quand il me passe par la pensée que tous mes efforts seront peut-être vains, que je serai encore sans résultats pendant des mois entiers à la poursuite de mon rêve, que je passerai des nuits d'insomnie à me labourer le cerveau avec cette pensée unique, alors il me prend une sorte de rage aveugle contre tout et contre

moi-même! Il y a ici tant et de si beaux éléments, une si forte espèce d'hommes à jeter à travers l'agonie du Mexique! Et pour faire ces grandes choses, pour nettoyer du gouvernement qui pèse sur elle une terre miraculeusement riche, pour la livrer à l'industrie féconde de la civilisation, il suffirait d'un peu d'or, et cet or, je ne l'aurai pas!... Il faut pourtant que je familiarise ma pensée avec ce dernier avortement d'un espoir qui fait ma vie, sinon je serai réduit à prendre une arme quelconque et à me débarrasser d'une existence désormais sans but.

« Mon ami, quand on roule d'abîme en abîme à travers les cataractes de la vie, il y a des heures où ceux qui se plaisent le mieux au milieu de ces tourmentes éprouvent une soif ardente de repos, et le repos est impossible. On sent qu'il serait une joie profonde, et l'irrésistible nécessité du mouvement vous emporte malgré vous vers des secousses nouvelles. Quel que soit le milieu où nous vivons, nous obéissons tous à une puissance fatale, génie du ciel ou de l'enfer, qui est en nous, qui nous domine en se jouant, qui nous fait vivre ou qui nous tue!..

« ... Quelle éducation nous recevons en France! Je voudrais bien savoir à quoi nous ont servi nos dix ans

de collége ! Si j'avais vingt ans et que la Sonora vint à me manquer, comme je le redoute, j'apprendrais les dix ou douze langues qu'on parle dans les îles de la Sonde et j'irais chercher les aventures dans les mers de l'Inde. Il y a beaucoup à faire dans cette patrie du typhus et des diamants ! »

Sur ces entrefaites, le général Santa-Anna était revenu triomphant de l'exil et installait à Mexico sa nouvelle dictature.

M. de Raousset reçoit de la part du ministre de France l'invitation pressante de se rendre à Mexico. Il part, est accueilli à merveille par le dictateur qui fait mine de vouloir réparer les injustices de l'administration qu'il remplaçait, mais tout se borne à de belles paroles, le général finit par offrir au vainqneur d'Hermosillo un régiment dans l'armée mexicaine. M. de Raousset s'irrite, se mêle à une conspiration de généraux mécontents, et averti à temps que le complot est découvert, il échappe par la fuite à la vengeance du dictateur et revient à San-Francisco.

Là il reprend ses projets avec plus d'ardeur que jamais, il parvient à intéresser des capitalistes sérieux à son entreprise; les enrôlements recommencent; mais au moment où M. de Raousset va partir, on

apprend qu'il est mis officiellement hors la loi mexicaine. Les banquiers ne veulent plus soutenir de leur crédit un homme mis hors la loi : les traités conclus sont annulés. Nouvelle déception !

Dans le but de paralyser l'action du comte, le gouvernement mexicain eut alors l'idée d'engager lui-même deux ou trois mille Français comme colons militaires en Sonore. Au lieu de s'en affliger, M. de Raousset se réjouit de l'occasion qui lui était offerte de se venger; il résolut de faire partir son monde aux frais du gouvernement mexicain lui-même, se proposant bien de les rejoindre le plus tôt qu'il pourrait. Mais au dernier moment les autorités américaines s'opposèrent au départ. Trois cents hommes seulement avaient eu le temps d'arriver à Guaymas. Le gouvernement mexicain renonça à ses projets de colonisation militaire et française.

« Tout me crève dans la main, écrit M. de Raousset à M. de L..., mais je ne renonce pas; non, je n'y renoncerai pas. La vie n'est rien. J'y laisserai ma tête s'il le faut, mais je jouerai la partie jusqu'au bout. »

Malgré l'exiguïté de ses ressources, il était décidé à rejoindre le petit nombre de Français qui l'attendaient à Guaymas et à tenter de nouveau la fortune. Il courait

au-devant du destin. Déjouant la surveillance dont il était l'objet, il réussit à s'embarquer avec quelques amis. Après trente-cinq jours d'une traversée pleine de périls et signalée par un naufrage, il débarque à Guaymas. La nouvelle de son arrivée produisit une sénsation profonde. Aussitôt les intérêts ligués contre la colonisation française s'alarment; la population mexicaine est ameutée contre le bataillon français caserné dans la ville. Quelques soldats français sont poignardés dans les rues. Quelques jours après, un engagement général entre Mexicains et Français ensanglantait les rues de Guaymas. Accablés sous le nombre, les Français durent mettre bas les armes; le comte de Raousset, l'âme du soulèvement, et qui avait combattu le dernier, fut fait prisonnier, traduit en conseil de guerre, et condamné comme conspirateur et révolté, à être passé par les armes.

Deux incidents touchants de son procès méritent d'être rapportés. Le comte avait accepté pour défenseur un capitaine mexicain qui avait été son prisonnier à Hermosillo. Quand il eut fini : « Merci, lui dit le comte avec émotion en lui serrant énergiquement la main, vous m'avez défendu comme je désirais l'être. Je suis trop pauvre pour reconnaître convenablement

ce que je vous dois. Acceptez ceci et gardez-le en mémoire de moi. » Et détachant sa bague chevalière à ses armes, il la passa au doigt du capitaine. M. Martineau, Espagnol, interprète officiel du gouvernement, se refusa à lire l'arrêt au condamné, alléguant que son estime pour le comte était trop grande pour le faire, et que les juges eux-mêmes se repentiraient de leur sentence. Il fut destitué séance tenante.

Le comte avait perdu la partie où il jouait sa tête. Il vit venir la mort avec calme. On peut en juger par cette lettre qu'il écrivait à son frère deux jours avant son exécution. Nous ne résistons pas au plaisir d'en citer la plus grande partie :

« Mon cher frère, quand tu recevras cette lettre je ne serai plus de ce monde. . . . .

. . . .

« Lorsque les Français sont entrés dans la maison du consul, tout était fini ; je les voyais clairement perdus. J'avais fait mon devoir et j'avais le droit de penser à ma sauvegarde. Plusieurs m'ont conseillé de fuir, je le pouvais ; il m'était facile de réunir une douzaine de matelots, de m'emparer d'un navire et de gagner la

mer. J'étais venu pour partager le sort des Français et j'ai voulu le partager jusqu'au bout; j'ai fait de propos délibéré le sacrifice de ma vie : je ne me suis pas rendu, j'ai été fait prisonnier. Hier 9 août, j'ai été jugé par un conseil de guerre et condamné à mort; je serai fusillé demain ou après-demain. Le général Yanez a bien voulu m'accorder l'autorisation de t'écrire et me faire donner l'assurance que sans avoir à subir aucune humiliation, je serai fusillé debout et les yeux non bandés, les mains libres.

« Lorsque je me suis laissé faire prisonnier, je savais que je faisais le sacrifice de ma vie. Depuis sept jours que je suis au secret et en prison, j'ai eu tout le temps de voir venir la mort et de penser à ce qu'elle est, quand on la reçoit à trente-six ans, de sang-froid, avec certitude, dans la plénitude de la vie et de la force. Ne crois pas qu'il y ait pour moi une souffrance dans cette situation; ne t'affecte pas à la pensée qu'il faut considérer ceci comme une lente et douloureuse agonie; non, mon frère, tu te tromperais; je meurs avec un grand calme. Il y a dans ma vie une somme de bien et de mal; je considère le supplice comme une expiation du mal; le peu de bien que j'ai fait et surtout que j'ai voulu faire me donne le calme de la con-

science. Si je suis ici, c'est pour avoir tenu mes engagements, c'est ma fidélité à ma parole qui creuse ma. tombe. J'ai voulu faire du bien aux hommes qui m'ont donné leur confiance; j'ai sincèrement aimé le pays dans lequel je vais mourir. A part tous mes emportements de passion et de colère naturels à mon organisation, j'ai voulu sincèrement le bien de ce pays, et il ne pouvait que gagner à la réalisation de mes idées. Si la légation de France m'avait appuyé le moins du monde quand je suis allé à Mexico, j'ai la conviction qu'il en serait résulté de grands avantages pour le Mexique et pour les malheureux Français qui luttent en Californie contre un avenir sans issue. Il a dépendu de moi de faire beaucoup de mal si j'avais voulu flatter et exalter des passions mauvaises. Je puis dire que je n'ai fait appel qu'à de généreux sentiments: ma conscience est donc en repos. J'ai dans l'immortalité de l'âme une foi profonde; je crois fermement que la mort de l'homme est sa liberté; je crois fermement à la mansuétude infinie du Créateur envers sa créature. Lorsque je demeure quelque temps à suivre cet ordre d'idées, j'arrive à une exaltation qui me fait considérer la mort comme l'heure la plus fortunée de ma vie. Tu le vois, mon frère, je meurs tranquille, et tu ne dois

avoir aucune inquiétude sur la manière dont se seront passés mes derniers instants. »

Suivent de tendres recommandations pour ceux qu'il a aimés, des conseils à son frère pour l'éducation de ses enfants :

« ..... Qu'ils apprennent beaucoup, et qu'ils apprennent surtout des choses pratiques. Le duc d'Aumale me disait : « Je ferai certainement apprendre à mon fils un « état pratique et manuel pour qu'il puisse gagner sa « vie. » Médite cette parole, mon cher frère, et n'oublie pas que celui qui parle ainsi est fils de roi..........

. . . .

« J'ai laissé à San-Francisco des papiers qui te seront envoyés et probablement apportés par une personne sûre. Tu retrancheras de ces papiers et tu brûleras tout ce qui te paraîtra peu convenable, ainsi que certains écrits tout à fait intimes. Après avoir émondé ces manuscrits, tu les garderas pour qu'ils servent de pièces justificatives dans le cas où ma mémoire étant attaquée, tu aurais à la défendre. Lorsque ton fils aura vingt ans, tu pourras les lui communiquer. Puisque tu veux en faire un homme, tu lui diras d'étudier un

peu ce qu'était l'oncle Gaston. . . . .

« Il est temps de terminer cette lettre déjà longue. Lorsque tu réfléchiras à ma vie, pense qu'il est des natures exceptionnelles que leurs qualités et leurs défauts emportent à travers des voies étranges. Il ne faut les juger qu'avec une grande modération. Adieu, mon bon frère, continue la vie comme tu l'as fait jusqu'à ce jour; tu seras dans le vrai. Continue à te consacrer aux tiens; faites-moi revivre au milieu de vous par la pensée, et croyez bien que le plus vif regret que j'éprouve est de n'avoir pas, avant de mourir, quelques heures à passer avec ma famille.

« Adieu encore pour la dernière fois, et au revoir dans un monde meilleur.

« GASTON. »

Trois jours après, la triste prophétie de la chanson s'accomplissait; M. de Raousset était fusillé. Une multitude innombrable de spectateurs accourus de tous les points de la province se pressait sur la place de l'exécution. L'intérêt qu'avait inspiré le comte, la pitié qu'excitaient son infortune éclatèrent au moment suprême d'une manière inattendue. Des cris et des sanglots s'élevèrent du sein de la foule. Au milieu de

l'émotion universelle un seul homme faisait bonne contenance et souriait : c'était le comte. Il reçut la mort avec un admirable courage, et comme il l'avait demandée, debout, les yeux découverts, les mains libres. Il était à peine âgé de trente-six ans.

En achevant cet article, nous sommes pris d'un regret. Nous avons un peu desséché, en l'abrégeant, l'émouvante et dramatique monographie dont M. Henri de La Madelène est l'auteur, et dont le comte Raousset de Boulbon est le héros. Contraint, pour ne pas dépasser les limites d'un article de journal, d'être plus court que M. de La Madelène, nous avons la chance de paraître plus long. Nous n'avons pu que raconter les principaux événements de la vie si accidentée et si bigarrée du comte, nous avons dû supprimer le détail, et c'est le détail justement qui accentue une physionomie, qui fait qu'on s'intéresse à un caractère. Droiture, courage, énergie obstinée, indomptable, toutes les qualités brillantes et fortes, M. de Raousset les avait; homme d'imagination et de passion, il était capable pourtant de sang-froid; il avait le don du commandement et le coup d'œil politique uni à l'esprit d'aventure. Pour s'en convaincre, il faut le voir de plus près que nous n'avons pu le montrer aux prises avec les

mille traverses de sa destinée, et dépouiller entièrement sa correspondance recueillie par M. de La Madelène, et qui n'a été ici qu'entr'ouverte.

Nous n'avons pas la prétention de faire du comte de Raousset un héros parfait, un exemple de vertu. M. de La Madelène admire tout dans la vie du comte : il a tort. Dans la lettre que nous venons de citèr, le comte lui-même a marqué la limite où il faut s'arrêter, je ne dis pas dans la sympathie, mais dans l'admiration. « Il est, dit-il, des natures exceptionnelles que leurs qualités et leurs défauts entraînent dans des voies étranges. Il ne faut les juger qu'avec une grande modération. »

Assurément, dans les tentatives qui suivent la victoire d'Hermosillo, après que ses compagnons ont traité avec le général Blanco, M. de Raousset n'est plus clairement dans son droit. Ce n'est plus la justice qui le pousse : la passion l'aveugle. Son complot contre le général Santa-Anna n'est guère justifié. Enfin, pour le suivre avec sympathie jusqu'au bout dans ses projets, on a besoin de se dire, ce qui est la vérité, que ce n'est pas sur un filon d'or, mais sur un filon de gloire qu'il s'acharne. Ce n'est pas pour les mines d'Arizona que M. de Raousset a couru à la mort, qu'il a refusé de s'y soustraire et l'a acceptée héroïquement après le

naufrage de ses espérances. L'or, tout puissant qu'il est, ne fait pas de martyrs : on ne meurt pas par intérêt. Il y a des voyageurs qui rêvent d'envoyer pour fruit de leurs expéditions lointaines un produit rare, un animal curieux qui figure à Paris, avec le nom du donateur, au Jardin-des-Plantes ou au Musée. M. de Raousset, au prix de sa vie, rêvait d'offrir à la France un empire. Existence dévoyée et hasardeuse, âme inquiète que le besoin d'activité dévorait, que le repos fatiguait, et à qui il était plus facile de donner un but extraordinaire qu'un but raisonnable à sa vie. Rien en lui d'étroit, de mesquin, de vulgaire ; c'est par là qu'il intéresse. Sa mort lui fait une auréole. M. de La Madelène nous apprend qu'une enquête officielle est ouverte sur les derniers événements de Guaymas où périt M. de Boulbon. Quelle qu'en soit l'issue, on aura de la peine à trouver que les balles mexicaines ont bien fait de frapper ce noble cœur, et qu'elles ont eu raison de tarir, dans tout l'éclat de la force et de la jeunesse, ce beau sang chevaleresque égaré dans les veines d'un homme d'aujourd'hui.

DEUXIÈME PARTIE

I

M. S. DE SACY.

Il est beaucoup question de M. de Sacy en ce moment. Il y a longtemps que son nom, l'honneur du journalisme, signifie pour tout le monde un grand talent chez un parfait honnête homme. Mais la publication d'un recueil de ses plus beaux articles de critique et de littérature, renfermés jusqu'à présent dans la collection du *Journal des Débats,* a réveillé la sympathie publique et donné de l'à-propos à un portrait et à une biographie de l'auteur des *Variétés littéraires, morales et historiques.* Je ne crois pas, malgré la notoriété si considérable dont il jouit, et la curiosité qu'il excite naturellement, qu'on ait jamais fait cette biographie de M. de Sacy. Modeste, tranquille, patriarcalement retiré dans la vie de famille, sans

ambition de fortune ou de pouvoir, publiciste désintéressé, mêlé seulement aux affaires par les luttes actives de la presse, il s'est plu à vivre caché, suivant le précepte des anciens, ne se décelant au public que par une certaine odeur délicieuse de raison et de vertu répandue dans tout ce qu'il a écrit. Lui-même a fait sa biographie en deux mots : (Préface des *Variétés littéraires*, etc.)

« Le même travail a rempli toute ma vie : j'ai fait des articles de journaux, je n'ai pas fait autre chose. Encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des Débats*. J'y travaille depuis trente ans. En quatre mots, voilà toute mon histoire. »

Nous nous bornerons à ajouter quelques renseignements à cette histoire, qu'il est plus facile de compléter d'une manière intéressante avec des traits de talent et de caractère qu'avec des détails biographiques proprement dits.

M. de Sacy est né à Paris, le 17 octobre 1801. Il marche donc presque avec le siècle, quoique le siècle ne soit pas précisément de ses amis. Il est le fils du célèbre orientaliste Antoine Silvestre de Sacy[1]. Il est

[1] Mais il ne descend pas, comme beaucoup de person-

de bonne race, comme on voit. La piété, l'amour des lettres, la simplicité sérieuse, la pureté dans les mœurs, la dignité dans la vie sont chez lui des traditions de famille ; il les a recueillies comme un héritage. Après de fortes études sous la direction de son père, M. de Sacy commença par s'asseoir sur les bancs du barreau de Paris. Il plaida avec grand succès, et il eût pu aller à tout, si l'envie lui en eût pris, en suivant cette voie. Il se détourna pourtant brusquement de cette carrière brillamment ouverte. Je ne serais pas étonné que ce fût par une délicatesse de conscience, sans doute exagérée. Le temple de la justice est aussi, hélas ! le temple de la chicane. On ne peut aimer beaucoup l'une sans haïr un peu l'autre. Au surplus, M. de Sacy faisait déjà partie depuis plusieurs années de la rédaction du *Journal des Débats*, où il était entré fort jeune, en 1828, et sa collaboration de plus en plus active ne lui permettait pas de se livrer plus longtemps à d'autres occupations. Pendant vingt ans, de 1828 à 1848, la polémique fut le travail ordinaire de M. de Sacy : c'est le travail extraordinaire qu'il faut dire. Quelle tâche laborieuse que celle de la polémique dans

nes se le figurent, du janséniste de Port-Royal Lemaistre de Sacy, le traducteur de la Bible.

un journal, sous un gouvernement libre! Être sans cesse sur la brèche, au milieu des péripéties et des crises quotidiennes de la politique! Être prêt à chaque instant, sur toutes les questions qui peuvent surgir! En préparer la discussion, la continuer contre les députés, contre les journaux opposés; aller aux chambres, y passer une journée d'émotion ou d'ennui, toujours de fatigue; le soir en improviser à la hâte le compte rendu dans des feuilles qu'emporte le vent! le lendemain recommencer encore et toujours recommencer : tel est le métier! Mais combien ce métier est plus pénible, plus accablant pour la santé et pour les forces, quand ce n'est pas seulement avec sa main et sa plume, mais avec son cœur que l'on écrit! quand ce sont de vrais sentiments, de vraies opinions qui s'émeuvent au coup des événements et qui parlent! quand on lutte sincèrement et de toute son âme pour ce que l'on croit juste et bon! quand on a surtout l'âme délicate, qu'on pèse non-seulement avant, mais après, ce que l'on écrit, et qu'on en est encore, comme M. de Sacy, à faire en 1858 son examen de conscience, pour savoir si ce n'est pas un tort d'avoir poussé jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à une révolution, la lutte légitime contre les ordonnances de juillet 1830! Il n'y a point de prescription

pour le plus petit remords dans un cœur honnête. De tels scrupules pourtant sont assez rares. Ils impriment un singulier caractère d'élévation à la physionomie d'un écrivain. Il faut lire tout entière la préface du recueil des *Variétés* où M. de Sacy fait ces retours sur lui-même, et jette avec émotion son regard en arrière! En résumant l'histoire du *Journal des Débats* dans les trente dernières années, c'est, on le sent bien, sa propre existence, l'histoire de sa pensée et de son cœur qu'il raconte. Personne plus que lui ne peut dire de ces luttes de la presse : *quorum pars magna fui!*

Ni le goût, ni le jugement de M. de Sacy ne le portaient vers l'opposition. Il se félicite d'avoir débuté dans le journalisme sous le ministère de M. de Martignac, quand l'illustre Royer-Collard présidait la Chambre, et que défendre le gouvernement, c'était défendre la paix et la liberté qui souriaient alors à la France. « J'ai toujours, dit-il, défendu le pouvoir avec plaisir, je ne l'ai jamais attaqué sans regret et presque sans remords. Il est si peu enviable à mon gré! On doit tant de reconnaissance à ceux qui veulent bien se charger de l'horrible fardeau de gouverner les autres! » L'année 1830, pendant laquelle M. de Sacy, avec le *Journal des Débats*, se trouva de l'opposition, inquiète,

nous l'avons dit, sa conscience. Non qu'il hésite aujourd'hui plus qu'alors sur le fond du droit, mais il a une telle horreur de la force brutale qu'elle lui semble ternir même une juste cause, et il trouve lourde la responsabilité d'avoir aidé comme écrivain à la chute violente d'un trône.

Pendant les dix-sept années du gouvernement de Louis-Philippe, il put satisfaire à son goût et défendre jusqu'à la fin un règne que nous n'avons pas à juger ici, mais qui fut, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, le règne de la loi et de la liberté. « Défendre le pouvoir, écrit M. de Sacy, quand le pouvoir se soumet noblement à l'examen et à la critique de tout le monde ; le défendre avec une indépendance parfaite d'opinion et d'intérêt, c'est un rôle qu'on peut hautement avouer. » Il faut rendre cette justice au *Journal des Débats,* que tout en défendant le pouvoir, il usait lui-même de cette liberté d'examen laissée à tous. Il savait contredire les ministres du Roi. Et s'il soutenait le gouvernement avec quelque autorité, c'est parce que l'appui qu'il lui prêtait n'était pas servile.

M. de Sacy s'honore hautement du parti qu'il a choisi, mais il y a une chose dont il n'a pas parlé naturellement, c'est du talent qu'il a déployé dans

les évolutions de la politique de chaque jour. Les principaux rédacteurs politiques du *Journal des Débats* étaient avec lui, à cette époque, MM. Saint-Marc Girardin, John Lemoine, Alloury, non indignes de succéder aux Chateaubriand, aux Salvandy, aux Villemain[1]. Chacun avait son genre, son allure particulière : M. Saint-Marc Girardin l'idée claire et ingénieuse à la fois, et la vivacité spirituelle du style ; M. Alloury la solidité et le sang-froid ; M. John Lemoine l'ironie fine et l'humour ; M. de Sacy avait la largeur, l'élévation et la vigueur, les qualités que M. Guizot apportait à la tribune, et qui donnaient tant de poids à sa parole.

Dans ce temps-là, les articles politiques n'étaient pas signés. Chacun les signait seulement par le caractère particulier de son talent : c'était assez pour les faire reconnaître. La loi Tinguy, en rendant la signature obligatoire, a fait ressortir néanmoins aux yeux du public les qualités des uns et des autres et donné toute leur valeur à des noms qui s'absorbaient un peu aupa-

[1] M. de Sacy ajoute à ces noms, dans sa préface, ceux de MM. Michel Chevalier et Cuvillier-Fleury. Mais leurs articles n'ont jamais été, je crois, des articles purement politiques, et il n'est question que de ceux-là ici.

ravant dans la personnalité plus en vue et dans le nom, en quelque sorte générique au *Journal des Débats*, d'Armand Bertin.

Au lendemain même de la révolution de février, quand le *Journal des Débats* eut vu tomber le gouvernement de son choix et de ses préférences, et se réduisit en politique au rôle de spectateur, se bornant à la défense des principes sociaux, un article de M. de Sacy avait le privilége d'exciter la curiosité et la sympathie publique. La société effrayée par les menaces de l'anarchie, l'ordre et la liberté en péril, étaient défendus dans ses articles avec une énergie, une éloquence, une élévation de pensée singulières. Les honnêtes gens alarmés lui en étaient reconnaissants ; il était admiré de ceux même dont l'entraînement était ailleurs, et qui, épris de la forme républicaine, fermaient les yeux sur les dangers de l'avenir

Le naufrage du gouvernement équitable et libéral qu'il avait aimé, auquel il avait consacré sa plume depuis si longtemps, fut une grande amertume dans la vie de M. de Sacy. Sa santé en fut ébranlée et ne s'est jamais bien remise depuis cette époque. Il ne lui avait rien demandé cependant à ce gouvernement ; il ne pouvait y perdre que ce que perdrait le bien public, la

réalisation des principes auxquels il croyait, dans lesquels il a foi encore aujourd'hui. Car c'est un libéral endurci, et il croit « au droit et à la justice, comme il y croyait au temps de sa plus naïve jeunesse. »

Les événements qui suivirent l'établissement éphémère de la République firent bientôt des loisirs à la polémique des journaux. A dater de ce moment, les articles politiques de M. de Sacy devinrent plus rares. Pour échapper à l'ennui et à la tristesse du présent, il se réfugia dans la littérature comme dans un port chéri qu'il s'était ouvert depuis longtemps.

« Je ne pourrai jamais dire, écrit-il dans la préface « que nous avons déjà citée, ce que ce goût des livres « et des lettres a répandu de charme sur ma vie; « quelle force j'y ai puisée contre le découragement « et l'ennui; combien de fois une heure, une seule « heure de lecture m'a ranimé et rendu à moi-même! « Dans les premières années de la monarchie de Juil- « let, dans ces années d'émeutes qui jetaient déjà une « lueur si sombre sur l'avenir, je me rappelle encore « avec quel plaisir le soir, enfermé dans mon humble « chambre, j'ouvrais un volume des lettres de madame « de Sévigné, C'est la première fois que je les ai lues « tout entières. Peu à peu mon esprit se calmait; je

« ne sais quel sentiment de fraîcheur délicieuse s'in-
« sinuait jusqu'au fond de mon âme. J'oubliais mon
« temps, je me croyais presque le commensal et l'ami
« de la société des Rochers. Et vingt ans plus tard,
« dans les prémiers mois qui suivirent la révolution de
« 1848, à la fin de ces longues soirées pendant les-
« quelles Paris tout entier semblait transformé en un
« immense *forum*, lorsque le dernier des trois clubs
« de l'Institut avait enfin fermé sa tribune et que la
« voix elle-même des crieurs de journaux ne se faisait
« plus entendre, que j'étais heureux de me retrouver
« avec Horace ou Montaigne, et de passer une heure
« paisible avec eux! Dans des temps meilleurs, je
« n'allais pas aux Chambres sans m'armer d'un petit
« volume, ressource toujours prête contre l'ennui de
« l'attente ou contre l'ennui plus grand du bavardage
« inutile qui précède toute discussion sérieuse. »

A la place des articles de polémique courante, qui n'étaient plus de saison, M. de Sacy donna plus nombreux au *Journal des Débats* ces excellents articles de critique littéraire, fine et succulente nourriture qui a toujours fait les délices des lecteurs de ce journal. La réunion de ces articles avec quelques autres publiés antérieurement, dans les courts intervalles laissés par la politique, forme

les deux volumes de *Variétés littéraires, morales et historiques*, aujourd'hui sous les yeux du public.

Si l'on ajoute par la pensée à ces deux volumes de critique sur les sujets les plus divers de littérature, de philosophie et d'histoire, les cent autres volumes de polémique qui font peut-être le compte de ce qu'a écrit M. de Sacy au *Journal des Débats* depuis trente ans, on aura certes, préalablement à tout examen, une haute idée de ce qu'il faut de savoir, de labeur, de tempérament, pour être un vrai et grand journaliste.

Malgré la diversité des sujets, ce recueil de M. de Sacy a l'unité du plus beau livre. Cette unité, c'est le caractère, ce sont les principes de l'auteur qui la donnent. Nul n'est moins variable dans ses goûts, dans ses sentiments, dans ses opinions que M. de Sacy; nul ne met plus que lui ses sentiments, ses goûts, ses opinions dans ce qu'il écrit. Il a eu raison de dire de son livre, en le présentant au public : « Je suis là tout entier. » C'est une critique tout à part que la sienne. Ce n'est ni un érudit, à proprement parler, encore moins un professeur tenant la férule, ou un juge prononçant des arrêts du haut de son tribunal, et prétendant à l'infaillibilité. C'est un homme sans prétention, un homme qui cache l'écrivain et qui cause. Il passe à côté des

livres qui ne lui plaisent pas et ne s'occupe que de ceux qu'il aime. De ceux-là, il parle avec un abandon ingénu. Il raconte ce qu'ils lui ont fait éprouver à une première, à une seconde, à une troisième lecture. Il exalte Cicéron, Bossuet, Fénelon, Pascal, La Bruyère, il ne faut pas dire avec l'admiration d'un classique, mais avec l'affection d'un parent, avec l'émotion d'un ami qui s'est fait de ces grands écrivains une société intime et familière. Profondément nourri de leur substance, il parle d'eux presque dans leur langue. Il a le piquant dans la candeur qu'on ne trouve guère que chez Montaigne, et son style, d'un goût pur et simple, sans rien d'affecté ni d'extraordinaire, ne visant jamais à l'effet quoique plein de finesse, rappelle celui des meilleurs écrivains du siècle qu'il aime. « On est sûr, disait l'autre jour Jules Janin, en ouvrant ce livre au hasard, de tomber sur une phrase bien faite. » Cela est vrai, et c'est parce qu'on est sûr de ne jamais tomber sur une phrase, mais sur une pensée, sur un sentiment noble et délicat. En parlant des grands écrivains du siècle de Louis XIV, il écrit qu'ils n'ont été d'admirables écrivains que parce qu'ils ont voulu être quelque chose de mieux : de vrais sages et de vrais chrétiens. Il semble avoir eu une ambition analogue, et il est un remar-

quable écrivain, simplement parce qu'il a voulu être un honnête homme et un homme de bon sens.

Il y a des gens, surtout en ce temps de réalisme et de réaction de philosophie sensualiste, qui considèrent l'honnêteté et le bon sens, cette honnêteté de l'esprit, comme des phénomènes, des manières d'être de l'âme humaine intéressantes au même titre que d'autres, ni plus ni moins que leurs contraires. Il en est d'autres qui s'imaginent priser ces qualités ce qu'elles valent en leur donnant de l'estime toute sèche, sans admiration, car on n'admire pas dans les autres ce que l'on croit pouvoir admirer en soi-même, et tout le monde croit être amplement doué d'honnêteté et de bon sens. A ceux qui pensent ainsi, je propose comme sujet de méditation cette réflexion de M. de Sacy : « Ils ne savent pas ce que c'est que l'honnêteté ceux qui se contentent de ce qu'ils en ont. » Et celle-ci : « Simplicité, droiture, bon sens, mots bien vulgaires ! Oui, dans l'usage banal ; mais pour qui en pénètre le sens, y en a-t-il de plus expressifs et dont on trouve, hélas ! plus rarement l'application ? » M. de Sacy les a cette simplicité, cette droiture, ce bon sens profond, cette honnêteté délicate toujours en éveil et jamais contente d'elle-même, et ils font de lui une belle âme et un

écrivain exquis. Assurément si un livre peut relever la morale et le goût publics, c'est celui-ci, d'un accent unique de sincérité et de conviction, inspiré à chaque page par les meilleurs sentiments de l'âme, par le goût le plus pur, par le jugement le plus droit.

Rien n'est sans défaut cependant, et il y a des objections que l'on peut faire à M. de Sacy. Il est fort exclusif dans ses tendresses littéraires, et un peu trop ce qu'Horace appelait *laudator temporis acti*. Il me semble qu'il serait possible d'aimer avec passion les anciens, ceux du siècle de Périclès et d'Auguste et ceux du siècle de Louis XIV, sans fermer les yeux sur les mérites des contemporains. « Qu'on admire ce qu'on voudra, dit-il, je passe aux autres leurs goûts, pourvu qu'on me passe les miens. » Il n'aime qu'à relire : voilà son goût. Mais on peut aimer à relire et ne pas dédaigner de lire. Lamartine, de Vigny, Musset, Victor Hugo, valent bien un coup d'œil. M. de Sacy, il est vrai, parle avec enthousiasme de Chateaubriand dans un article qui remonte déjà à fort loin. Mais il fallait se priver de cet article dans son recueil ou le concilier avec l'ironie dédaigneuse qu'il fait essuyer au romantisme dans son discours à l'Académie ; car Châteaubriand est le père de l'école romantique. Je

ne veux pas insister. Au surplus, ce contraste entre les goûts d'un homme qui en littérature a arrêté sa montre à Bossuet et vit en arrière, et sa vocation de journaliste qui l'oblige en politique, non-seulement à être de son temps, mais à suivre les événements au jour le jour, forme un trait caractéristique et curieux dans la physionomie de l'écrivain qui nous occupe, et il serait dommage de l'effacer.

Je ferai aussi un reproche de détail au livre de M. de Sacy. Il faudrait choisir dans les *Variétés littéraires* entre l'article sur le cours de M. Cousin et l'article qui suit sur les *Mélanges* de M. Jouffroy. Après avoir admiré l'éclectisme dans le premier, il le réduit en poudre, en poudre très-fine, du reste, sur le dos du second. La contradiction est manifeste; elle n'a pas échappé d'ailleurs à M. de Sacy, mais l'explication qu'il en donne dans une note n'est pas suffisante. On ne comprend pas trop clairement comment l'enthousiasme de la jeunesse ayant fait place à l'expérience à la suite des orages des premières années du règne de Louis-Philippe, le critique eut ainsi, et alors seulement, les yeux dessillés sur les mérites de l'éclectisme en tant que système philosophique. Ai-je tort de penser que le fameux chapitre *Comment les dogmes finissent*

a froissé aussi les sentiments de M. de Sacy et qu'il a voulu le faire payer à l'éclectisme et à M. Jouffroy? Mais, dans ce cas, il fallait renoncer à l'article sur M. Cousin.

M. de Sacy a fourni lui-même contre ses deux volumes une objection qui tient au genre. Il y attaque en différents endroits les recueils et les mélanges d'articles, et c'est un recueil d'articles qu'il publie. Cette objection-là, personne, je crois, ne la lui empruntera pour la tourner contre lui, car son livre n'a pas les défauts qui tiennent d'ordinaire à ceux de son espèce. A peine peut-on relever, comme nous l'avons fait, dans tout le cours de ces deux volumes une ou deux contradictions. Un même esprit le gouverne d'un bout à l'autre. C'est un bel et bon livre, qui contient à la fois un écrivain et un homme, et qui restera comme l'un des monuments les plus originaux de la critique littéraire de ce temps-ci. Il renferme un chef-d'œuvre : c'est l'article sur les pensées de La Rochefoucauld. « Quand une lecture, dit La Bruyère, vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage. Il est bon et fait de main d'ouvrier. »

A côté de ses travaux de polémique et de critique lit-

téraire, M. de Sacy donne ses soins depuis plusieurs années à une petite *Bibliothèque spirituelle*, éditée à la librairie Techener. Ce sont des traités moraux, courts, mais substantiels des bons et des plus religieux écrivains du XVIIe siècle. Il essaye d'en tirer quelques-uns de l'oubli et les propose à la méditation des gens du monde qui, entre les plaisirs et les affaires, se souviennent volontiers quelquefois qu'ils ont une âme et ne sont pas fâchés de lui donner un peu de nourriture solide. Les préfaces aimables et exquises dont M. de Sacy fait précéder chaque volume sont l'appât qui manque peut-être à ces forts aliments.

« Chacun, dit-il[1], a sa dévotion d'inclination et de préférence. La mienne, que je ne donne pas pour la meilleure, est de m'édifier le plus littérairement que je le puis, et de profiter de toutes les fêtes de l'année pour relire tantôt quelques pages de Nicole, tantôt un sermon de la vieille chaire française, illustrée par les grands orateurs du XVIIe siècle. » C'est un de ces jours de fête, sans doute, que M. de Sacy a eu l'idée de sa *Bibliothèque spirituelle*. On voit par notre citation que la dévotion de M. de Sacy n'est pas une dévotion à faire

[1] *Variétés littéraires, morales et historiques*, t. Ier, p. 76.

peur. Elle est au contraire des plus charmantes. M. de Sacy est d'ailleurs plus chrétien encore que catholique, si par catholicisme on entend les nouvelles doctrines ultramontaines. Il a dit quelque part, et l'observation est des plus justes et des plus profondes, que la foi complète est aussi rare qu'une complète incrédulité. Il croit, lui, avec son cœur ; mais son esprit reste ouvert aux difficultés et aux objections, et il est persuadé qu'on peut être honnête homme sans penser comme lui. C'est surtout un fervent spiritualiste, qui croit invinciblement à Dieu et à l'âme immortelle comme au droit, à la liberté et à la justice. Mais il a lutté pour l'Université contre le clergé : ce ne sera jamais un bon chrétien aux yeux de l'*Univers*.

M. de Sacy vit dans la retraite. Il est conservateur à la bibliothèque Mazarine. Cette humble place, conforme à ses goûts, a été le terme de son ambition. On ne le voit guère dans le monde, jamais au spectacle. Ses livres, ses chers livres, ses beaux livres, voilà sa distraction unique. Un jour qu'il s'était fourvoyé au milieu d'un concert, quelqu'un s'approcha de lui et lui fit cette question : « Aimez-vous la musique ? » — « Oui, dit-il, beaucoup, — et aussi les vers, — et encore plus la prose ; une bonne page de Pascal, par exemple ! » Tout le

ramène à ce qu'il aime. Il faut l'en entendre parler. Ce n'est pas un misanthrope, malgré ses goûts paisibles. Causeur charmant, il apporte dans la conversation une bonhomie qui n'est pas exempte de malice, et quand le sujet le touche, une verdeur d'accent, une vivacité qui va facilement jusqu'à l'éloquence.

Je n'ai pas rappelé, mais on le sait, que M. de Sacy est de l'Académie. Il y fut reçu en juin 1855. Jamais élection ne fut ratifiée avec plus d'unanimité par la presse et par l'opinion publique. Le discours du nouvel élu fut aussi très-goûté ; il y associa délicatement à son élection le journalisme tout entier représenté en sa personne, et dont cette élection marquait en effet l'avénement à l'Académie; mais ce qu'on admira le plus, ce qui toucha tout le monde, ce fut la piété filiale en même temps que la modestie avec lesquelles le récipiendaire, attribuant à un souvenir le choix qui était fait de lui, voulut paraître décoré seulement de la gloire de son père.

On sait aussi, sans que nous ayons besoin de le dire, que M. de Sacy, depuis la mort d'Armand Bertin, de si regrettable mémoire, est devenu le rédacteur en chef du *Journal des Débats* sous la direction plus générale de M. Édouard Bertin, frère du premier. Je ne sais si

celui qui signe ces lignes aurait bonne grâce à rendre à cette feuille considérable le témoignage qu'elle n'a pas déchu entre leurs mains ; mais on lui permettra bien de dire que tous les rédacteurs du *Journal des Débats*, les anciens et les nouveaux, les plus jeunes et les plus vieux, chérissent leur rédacteur en chef du fond du cœur, que son joug leur est des plus doux, et qu'ils respectent en lui l'autorité du caractère autant que les droits du talent.

II

JULES JANIN.

Dans toute galerie ouverte aux célébrités contemporaines, une place de choix, un rang éminent ne sauraient être refusés sans injustice au brillant et original écrivain qui a signé tant de pages ingénieuses, vives et charmantes des initiales de J. J., ou de son nom devenu populaire de Jules Janin. Quelquefois contesté, il restera, quoi qu'on fasse, l'une des physionomies les plus intéressantes de la France littéraire au XIXe siècle. A son avénement, il rajeunit la critique en y portant une verve jusqu'alors inconnue, à la fois spirituelle et poétique, et les grâces d'un style imprévu et trouvé. Et depuis ce temps il a caché la férule sous tant de fleurs, il l'a portée d'une main si légère et si infatigable, et il a festonné de si agréables propos la matière dramatique, la comédie et le drame, la tragédie

et le vaudeville, qu'il peut aujourd'hui revendiquer comme un titre sérieux et disputer à ses cadets et à ses plus dignes émules le nom de *prince des critiques*, que ses ennemis lui jetaient un jour comme un sarcasme.

Assurément si l'on se représente le critique grave comme un préteur romain, ou comme un recteur suivi des quatre facultés, docte, rogue, empesé, rectiligne, le sourcil froncé, le front plissé, les lèvres pincées; si l'on aime qu'il soit absolu et systématique, qu'il se répande en considérations générales sur les rapports et les influences, les effets et les causes; ou bien, si l'on veut un homme habile à suivre tous les tours, contours et détours de la comédie, à dresser le procès-verbal exact du vaudeville et qui tienne la lampe et le fil dans le labyrinthe embrouillé du mélodrame, Janin n'est pas le prince des critiques, il n'est même pas un critique. Son mérite est justement d'avoir trempé dans l'eau de Jouvence la figure rébarbative du docteur-juré, et d'en avoir sorti un visage heureux et gouailleur; sa grâce est de ne point morigéner ni prêcher, et de savoir sourire, même en latin; son talent est de voler un peu au-dessus des choses qu'il raconte, et de tourner le dos sans façon à celles qui ne valent

pas la peine d'être racontées. — Le vaudeville de la semaine dernière était stupide : je vais vous jouer un petit air de flageolet sur le motif qu'il me plaira. — On a donné un drame funèbre à la Gaîté : que dites-vous de mes castagnettes? — J'ai à vous raconter la comédie d'hier, une comédie de mœurs contemporaines : bah! le présent est triste. Nous allons parler, si vous voulez, de Louis XIV le grand roi, et de sa cour, et du grand poëte Molière, et cela non pas en quatre points, n'ayez peur, mais en nous jouant, en appelant à notre aide la fantaisie, le caprice; nous allons mêler dans un agréable tohu-bohu, au hasard de nos souvenirs, le sacré et le profane, l'antiquité et les temps modernes, Corneille et Juvénal, Ovide et mademoiselle Mars. Nous ne ferons qu'un saut de Bossuet à Clairville; le *Petit Carême* de Massillon nous fournira une transition toute naturelle pour toucher un mot de la physionomie de Deburau. Je vous promets des surprises, et quand vous aurez assisté à ma représentation, vous irez voir la comédie si bon vous semble. Aujourd'hui, il n'y a rien : ni comédie, ni ballet, ni vaudeville; eh bien! je tisserai de l'air. Et il le fait comme il le dit. Tel est le caractère général, ou, pour mieux dire, le tempérament de ce critique *sui generis* qui, pour ne parler que

des critiques dramatiques, n'a pas la prose peinte et sculptée de celui-ci, l'éclat phosphorescent de celui-là, la souplesse italienne et la clarté toute française de cet autre, l'impartialité et la justesse spirituelle de ce dernier, mais qui a pour lui l'imprévu, le hasard, le caprice, et qui trempe dans son écritoire une plume de colibri.

A Dieu ne plaise, cependant, que j'entreprenne la biographie de Jules Janin. Car à ses titres et mérites qui viennent d'être indiqués, il faut ajouter celui-ci : il a enlevé un mot à l'usage, et il en a changé le sens : *Biographie* et *Biographe* sont des substantifs qu'il ne faut plus chercher dans le dictionnaire. Depuis je ne sais quel plat et calomnieux libelle, le critique, par la toute-puissance de l'esprit, à force de juste indignation et de vengeresse éloquence, leur a ôté leur signification ; et dans la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie, dès qu'il sera invité à y travailler, au mot *Biographe*, on lira : Voyez *Cacographe* ; au mot *Cacographe* : Voyez *Bandit*, *Faussaire*, *Sycophante*, *Chien*, *Empoisonneur*, etc.

Ce n'est donc pas une étude biographique, mais une physiologie littéraire que nous voulons faire. Disons-le pourtant en passant, car il ne faudrait pas qu'on se

méprit sur notre réticence : celui dont le nom est en tête de cette étude est avant tout, par-dessus son esprit et son talent, un honnête et galant homme. Il faut le calomnier pour offrir la moindre pâture à la malignité des oisifs. Sa vie tout entière consacrée aux lettres, désintéressée de toute ambition étrangère aux choses de l'esprit, et pour ainsi dire enfermée au milieu des livres, est faite pour défier jusqu'au soupçon.

Jules Janin, biographie à part, est né à Condrieu, dans le département du Rhône, et non, comme on l'a écrit, à Saint-Etienne, où sa famille vint se fixer quand il avait déjà trois ou quatre ans. Après une jeunesse laborieuse et difficile, sa bonne étoile le conduisit au journal des *Débats*, sous les auspices favorables de M. Bertin l'aîné. C'était en 1829; il avait à peine vingt-cinq ans. Il fit son début dans le premier-Paris, et s'escrima, pour commencer, contre le ministère Polignac. Le ministère tomba, ce qui n'empêche pas Jules Janin de raconter avec une grâce charmante, au début de son *Histoire de la littérature dramatique*, comment il reconnut que la politique n'était pas son fait, et avec quel empressement il déposa de lui-même la plume du polémiste, cet art et ce ceste qui n'étaient pas les siens. Monté tout d'abord au faîte du journal,

il aspira à en descendre. Et depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, c'est-à-dire depuis plus de vingt-cinq ans, héritier de Geoffroy et d'Hoffmann, de Becquet et de Duvicquet, il habite le rez-de-chaussée de ce même journal, où il reçoit invariablement tous les lundis. Pendant ce quart de siècle, jamais le critique n'a fait relâche; jamais non plus ne s'est relâché le lecteur intelligent et gourmet qui trouve toujours à glaner, même dans les feuilletons les moins réussis, à défaut de relief d'ortolans, quelque joli détail, quelque heureuse citation, quelque harmonieuse bagatelle, trouvaille de beau langage : *nugæ canoræ*. Les *Débats* ont prêté de leur célébrité au critique; en revanche la célébrité du critique n'a pas nui au journal des *Débats*. Des romans, d'une frêle contexture, mais d'une élégance de style raffinée, des histoires et des historiettes de fantaisie, de nombreuses préfaces à des livres divers, des articles de revue, et, Dieu lui pardonne ! çà et là des notices *biographiques* dans les grandes collections de ce genre, tels sont les divertissements que Jules Janin se permit et se permet encore de temps en temps, à ses fonctions de critique dramatique. Une seule fois, dans les colonnes même du feuilleton, il risqua de nouveau une excursion dans le domaine de la politique.

C'était un jour où il y avait quelque courage à le faire. Il se montra fidèle à une cause tombée, et sans insulter aux vainqueurs, plein de respect et de sympathie pour les vaincus. Depuis encore, on a vu ce courtisan de princes déchus saluer de toutes sortes d'hommages un grand poëte dans l'exil : voilà le monstre.

Il est représenté parfaitement au physique sur le portrait qui a paru dans *L'Artiste*. Le critique a ce qu'on appelle une belle tête, pleine d'expression et de physionomie, un peu style Louis XV, avec des joues replètes dont la gravure ne peut rendre le beau carmin Pompadour. Le front est large et découvert, le sourcil bien accentué sur des yeux bruns, aux prunelles brillantes et félines ; le nez, petit et mutin comme celui d'un enfant, hume l'air avec ironie ; la bouche, ronde et joviale, s'entr'ouvre pour laisser envoler un rire éclatant, un rire à lui, fils de sa gaieté spirituelle et de ses dents blanches ; la main ne doit pas, on le devine, tenir la férule comme un cuistre. C'est une main fine et potelée, petite et capricieuse comme celle d'un enfant, qui peut briser volontiers ses jouets, mais qui ne fait rien qu'avec grâce. Le corps dodu et d'un superbe embonpoint, manque un peu de muscles et de nerfs ; c'est comme le style, style à facettes et à fos-

settes, mais trop redondant et qui pèche aux jointures, laissant à désirer plus de précision et de solidité. Quoi qu'il en soit, au moindre vent, au premier souffle, vous verrez ce critique rose et joufflu s'envoler comme un bel aérostat dans l'azur, jetant des fleurs et aussi quelquefois des sacs de poudre sur le spectateur émerveillé qui regarde d'en bas. C'est plutôt un poëte qu'un critique. Il a pour monture un Pégase toujours au galop, la bride sur le cou, et emportant son cavalier à travers sentiers et broussailles, chardons et fleurs, à peu près comme Charlot emportait autrefois Henriette, dans le roman terrible de sa vingtième année : *l'Ane mort et la Femme guillotinée*. Critique buissonnier, il s'arrête à un papillon qui vole, à un oiseau qui chante, à la violette d'une bouquetière, à la corde d'un funambule. Tous les accidents de la route viennent se réfléchir dans le ruisseau jaseur du feuilleton ; il prend toujours le *chemin de traverse* pour arriver plus tard, et au besoin pour rester en route, et il n'a jamais le temps d'être court.

N'attendez pas de lui une analyse exacte, une critique serrée et se renfermant dans son sujet. Sa critique est avant tout digressive et discursive, et personne n'a poussé plus loin que lui l'art de la paren-

thèse. J'en trouve un exemple remarquable dans une brillante étude publiée récemment sur Ovide, et où il trouve moyen, dans une même phrase, de passer, on ne sait comment, d'Ovide à la duchesse de Nemours. « Ovide, écrit-il, est partout. Comme Alfred de Musset, que nous avons perdu cette année (oh ! funeste année ! elle emporte à la fois le jeune homme et le vieillard, le vainqueur et le proscrit, le capitaine et le poëte, le critique et le magistrat ! Hier encore, elle emportait cette adorable exilée, madame la duchesse de Nemours, la grâce et la consolation de tant d'exilés, arrachée à tant d'amours, à tant de respects !), il était le poëte heureux de la jeunesse et de l'amour constant. » N'est-ce pas que voilà un hardi modèle de parenthèse ? Cela ressemble à une vocalise, qui tient l'auditeur en suspens et inquiet jusqu'à la chute. Au surplus, tout est pour le critique matière à vocalise. Pour lui, une pièce n'est d'ordinaire qu'un thème sur lequel il brode mille variations. Il écrit comme un virtuose et joue du feuilleton comme Paganini jouait du violon. Il a une manière de style à lui, une prose aisée et facile, remplie de bruits charmants, et qui peut se passer de tout sujet. D'ailleurs il n'a pas peur du lieu commun, qu'il rajeunit incessamment, avec une fécondité inouïe ! Que de

jolies choses il a faites et fera encore, avec ces deux mots : le Printemps et la Jeunesse ! Quand il n'a rien à dire, il souffle en l'air des bulles ravissantes d'adjectifs irisés et chatoyants, fait ruisseler des cascades de mots harmonieux, cadence des périodes sonores, et il est content. Chose remarquable ! dans la facilité abondante qui l'emporte, au milieu de ces difficultés qu'il brave, de ces trilles et de ces arpéges où il se joue, il reste correct. En même temps, on ne peut nier qu'il n'ait brisé et assoupli, dans ces exercices, notre roide langage français, notre prose si peu musicale. Il les a contraints aux tours les plus heureux. Parmi ces tours, quelques-uns sans doute sont devenus des procédés. Ce sont des répétitions et comme des refrains et des ritournelles où il se complaît, et qu'on peut imiter. Ainsi on dira un jour de lui : « Il avait le charme, il avait l'esprit, il avait la grâce, et tant de bonne humeur, et tant de verve, et tant de jeunesse à l'avenant ! » On lui aura rendu justice, en même temps qu'on aura copié un de ses tours favoris. Et je crois bien qu'on écrirait sans trop de peine une page dans le style des feuilletons du lundi, mais rien qu'une page. On peut faire le pastiche d'une manière : on n'imite pas un tempérament.

On a fait divers reproches à Jules Janin. On lui a fait un crime d'un peu de coquetterie dans l'érudition et d'un certain abus de la citation latine. Piqué au vif, il semble avoir pris à tâche, depuis quelque temps, d'écrire des feuilletons charmants, sans puiser dans son riche herbier un seul vers d'Ovide ni d'Horace. On l'a accusé, et l'accusation est plus grave, de s'être souvent contredit, d'avoir, à différents intervalles, brûlé ce qu'il avait adoré et adoré ce qu'il avait brûlé, sous l'influence de l'amitié ou de la colère. Critique humoriste, il a obéi en effet plus qu'un autre à son humeur. Que celui qui est sans passion lui jette la première pierre. D'ailleurs, pour dénoncer des contradictions dans ses jugements, il faudrait d'abord montrer de lui des jugements précis, arrêtés, formels. Ce ne serait pas déjà si facile, tant il aime à se dérober dans les méandres évasifs de son humour et de sa phrase. Des contradictions dans ce grand espace de vingt-cinq ans, pendant lequel s'est exercée sa critique, voilà une belle affaire ! Il vous en montrera, si vous voulez, dans le même feuilleton. Que de fois les allées fleuries de la louange sont semées de chausse-trappes et de fondrières ! Que de fois, le mouvement de la phrase l'emportant, et, la malice aidant, il cache un adjectif mal-

sonnant au milieu de l'essaim des épithètes flatteuses, comme une épine dans les roses! Le lecteur pressé ne la voit pas, mais l'auteur à l'épiderme sensible s'y pique, et Janin s'enfuit en riant.

A défaut de constance dans l'impression, et de suite rigoureuse dans les jugements, Jules Janin est doué d'un fonds de bon sens et de sens moral qui l'empêche de s'égarer. On peut le suivre sans crainte dans les plus brillantes voltiges de son discours : son paradoxe ne saurait être malhonnête. Il a de plus le sentiment du beau, sentiment qui est passionné chez lui, et qui l'aide à se passer du don de l'analyse. Jamais sa critique sympathique n'a fait défaut aux choses vraiment belles. Il a la piété des chefs-d'œuvre, et il aime ce qui en approche. Son feuilleton a servi ainsi de marchepied à plus d'une célébrité contemporaine. Personne n'a parlé avec plus d'éloquence de mademoiselle Mars et de madame Dorval, et le premier, c'est un honneur qui lui restera, il a salué à l'horizon l'étoile naissante de Rachel.

Qu'on nous permette ici, pour achever ce profil littéraire, d'emprunter quelques traits à la physionomie d'un M. de Trégean, que nous avons esquissée ailleurs dans le temps. M. de Trégean est le héros des *Petits*

Bonheurs, un volume souriant et plein d'humour, publié par Jules Janin, il y a deux ans, et le héros du livre ressemble à s'y méprendre à l'auteur.

C'est, disions-nous, un homme aimable, ce M. de Trégean, bien disposé pour le bonheur. Il n'est pas pauvre, il n'est pas riche, il n'est plus jeune, il n'est pas vieux ; il n'a pas dit adieu aux passions des belles années, et cependant il n'en est plus à chanter la douce cantilène : *Lydia, dormis?* Mais il en sait bien d'autres du même auteur qu'il aime à répéter. Car ses plus grands petits bonheurs sont les bonheurs de l'esprit et de l'intelligence. Il aime les belles-lettres avec passion, il est plein de reconnaissance pour les maîtres élégants de sa jeunesse, il bénit le ciel qui l'a fait naître à temps pour recueillir de leur bouche même les leçons célèbres des Villemain, des Guizot, des Cousin, des Laromiguière. Ce n'est pas lui qui parlera avec dédain des grands poëtes de son pays. Il encense Lamartine malheureux, il se plaît à répéter le nom proscrit de Victor Hugo. Lui-même c'est un enfant de la lyre, si l'on en juge à sa prose accidentée, musicale et dithyrambique. Il s'anime lui-même au bruit des grelots qu'il attache à son discours, et pindarise naturellement avec une verve intarissable. Sa phrase fait un

peu de poussière, mais de la poussière dorée, brillante, chatoyante. « Il s'abandonnait, dit son ami Jules Janin, à l'enivrement de la période éloquente; il trouvait en les cherchant et sans les chercher les jeux ingénieux de l'éloquence. Ses amis disaient qu'à l'entendre on retrouvait le dialogue du contentement et de l'abondance. Il se comparait lui-même à la cigale : on lui coupe la tête, elle chante encore. » L'abondance, voilà, ce nous semble, la qualité et le défaut de M. de Trégean. On pouvait le lui dire. « Il écoutait docilement les meilleurs conseils, il les écoutait pour ne pas chagriner celui qui les donne...; il n'en suivait aucun pour ne pas gêner celui qui les écoute. »

M. de Trégean n'eût pas fait, je crois, un bon poëte dramatique; il est trop *subjectif*, comme disent les Allemands. Ses personnages parleraient avec le même éclat et le même rhythme que lui. Il pécherait aussi par le plan et par l'ordonnance. Quelqu'un qui voudrait analyser ses livres, en raconter le commencement, le milieu et la fin, l'étonnerait bien lui-même. En revanche, lisez dans ce livre des *Petits Bonheurs* les pages où M. de Trégean parle de ses lectures, les impressions que lui ont laissées les romans de Walter Scott, ou le *Gil Blas* de Lesage, ou le *Don Quichotte* de

Cervantes, et vous verrez s'il est possible d'écrire un commentaire plus ému de ces chefs-d'œuvre, de porter dans la critique plus d'enthousiasme, de verve et de poésie.

M. de Trégean a le caractère fait tout exprès pour les petits bonheurs. Il aime à vivre chez lui, au milieu de ses livres bien reliés, petits bonheurs à portée de sa main. Son seuil est ouvert à ses amis. Il s'est fait un petit bonheur de la propreté; il aime le luxe du beau linge blanc, les ablutions réitérées, les mains bien lavées. Volontiers pourtant, il garde au bout du doigt une petite tache d'encre à demi-effacée, noble stigmate du travail de la plume, et il le montre pour attirer l'attention sur des mains charmantes. Homme heureux! Sa goutte, quand elle le mord, ne l'empêche pas de se mettre à la fenêtre ou de s'étendre sur deux chaises dans son jardin. Il n'en demande pas davantage, n'ayant aucune ambition qui le force à se déranger. Puis, M. de Trégean travaille, il écrit sans désemparer une partie du jour, pour ne pas déplaire, dit-il, à sa pendule qui le regarde en sonnant les heures. Le soir, il se distrait quelquefois au bruit joyeux des dominos, un jeu auquel il excelle et où il n'est jamais plus heureux que quand il a le petit bonheur du double blanc.

Qui est-ce qui a dit : « Dès que je naquis, je pleurai, et chaque jour me dit pourquoi?—M. de Trégean ne laisse point passer un jour sans rire, et il rit d'un rire franc et sonore qui éveille l'écho. »

M. Janin de Trégean habite aujourd'hui un joli chalet, merveille de goût et d'élégance, un petit palais de sapin, comme il l'appelle, qu'il s'est fait construire à Passy. Il a gravé en riant sur la porte de son modeste enclos ce vers de Boileau :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire,

vers auquel son genre de talent dépourvu de sobriété donne justement, mais cela lui est égal, le plus éclatant démenti. Et c'est là qu'assis sur le quarante et unième fauteuil de l'Académie, et achevant l'*Histoire de la Littérature dramatique*, il espère bien, en dépit de la goutte et des médecins, vivre jusqu'à la mort et même au delà.

On a cherché les parents littéraires de l'écrivain qui fait le sujet de cette étude. On l'a comparé à Marivaux. Lamartine, grande louange! l'a appelé un frère à Diderot. D'autres trouvent quelques traits de Sterne à l'auteur étrange, impossible et charmant de l'*Ane mort* et

des *Gaietés champêtres*. Lui-même (mais qui se connaît?) nous l'entendions dire l'autre jour qu'il avait beaucoup lu Bossuet. L'éloge le meilleur et en même temps le plus vrai, selon nous, qu'on puisse faire de lui, c'est que ses qualités et ses défauts ne relèvent de personne. Son esprit, sa verve, son humeur, l'harmonie particulière, la fraîcheur et le brio, les méandres excessifs et même les lieux communs fleuris de son style, et ce joli babil qui devient tout à coup de l'éloquence, tout cela n'appartient qu'à lui. Il n'imite aucun autre, il a sa physionomie à part. Il a le bonheur d'être un écrivain original et ne ressemble qu'à Jules Janin.

III

MISTRAL.

MIREIÒ, POËME PROVENÇAL.

Mistral! voilà un nom qui sent sa provenance ou plutôt sa Provence, et pardonnons au mauvais plaisant qui va dire qu'un poëte portant le nom de *Mistral* ne saurait manquer de souffle. De telles pauvretés sont un peu la faute du français. Le français, il faut bien l'avouer, est une langue assez chiche, et le grand nombre de vocables ayant plusieurs significations ou des désinences semblables la rend, par malheur, très-propre aux jeux de mots. On y verse presque fatalement, qui plus, qui moins, dans cette platitude éminemment française qu'on appelle le calembour. Par exemple, on n'y entreprend guère de poëme! En vérité, je comprends qu'ayant à en écrire un, le très-remarquable auteur de *Mireiò* n'ait pas été trop tenté de le faire dans notre parcimonieux et difficile idiome, admi-

rable en prose pour sa clarté, mais en poésie sans autre accent que la rime et assoupli à grand'peine en quelques mains, au point de paraître mélodieux à force de talent, par des efforts extraordinaires ; je m'explique qu'il lui ait préféré l'idiome bariolé, mais riche, résonnant, naïvement pittoresque, énergiquement expressif de la province où il plaçait d'ailleurs le théâtre de son rustique poëme, et qu'en vrai patriote des Bouches-du-Rhône il se soit souvenu qu'il y avait quatre accents en français : l'accent grave, l'accent aigu, l'accent circonflexe — et l'accent marseillais.

Deux mots encore pourtant sur la question de langue. L'auteur de *Mireiò*, si j'en juge par une des notes explicatives qui accompagnent son poëme, nous paraît, malgré ce que nous avons dit, s'exagérer un peu la valeur de son idiome provençal. Il s'indigne d'entendre appeler patois et mépriser comme tel une langue qui a, dit-il, son passé littéraire et qui est parlée encore par de nombreuses populations intelligentes et poétiques. Sa susceptibilité jusqu'à un certain point est fondée. Mais ne s'abuse-t-il pas quand il traite de préjugé parisien la croyance à une extinction plus ou moins prochaine des divers idiomes de la province ? Malgré beaucoup de grandes qualités, ce n'est point uniquement

par sa supériorité propre ou par les chefs-d'œuvre qu'elle a enfantés que la langue française règne et est appelée à régner sans partage, et à promener son niveau depuis son centre, Paris, jusque sur tous les points de la circonférence du territoire français. La raison de cette domination, c'est tout simplement que le français est devenu la langue nationale, et qu'à moins de supposer une dissolution de la France, les patois de ses diverses contrées doivent tendre de plus en plus à s'effacer et à se perdre dans la langue de la France, comme les provinces qu'elle a absorbées et fondues dans son unité. Beaucoup d'ailleurs de ces patois, surtout dans le nord, ne sont que des corruptions de la langue-mère, et ne sont plus guère parlés que par les populations de la campagne et les rustauds de la ville. Le *provençal*, lui, je le sais, n'est pas une corruption du français; il n'est pourtant lui-même qu'un patois dérivé de la langue romane, ou, si ce mot de patois sonne mal à l'oreille, un des nombreux dialectes de cette langue d'*oc*, que la langue d'*oïl* a vaincue, lorsque vous l'avez dit vous-même poétiquement, « de même qu'au Rhône la Durance perd à la fin de son cours, le gai royaume de Provence dans le sein de la France à la fin s'endormit. » Ils meurent plus ou moins lentement les

patois; ils disparaissent malgré les résistances locales, malgré l'esprit provincial qui tend à les conserver; ils s'en vont comme les vieux usages et les pittoresques costumes. On peut dire du mal de l'habit noir, étriqué, empesé, gourmé, et de la blouse démocratique et sociale; c'est pourtant avec cela qu'on s'habille aujourd'hui, comme on parle et comme on écrit, — autant qu'on peut, — en français.

La gaie science s'enorgueillit encore de beaucoup de poëtes. M. Mistral en cite quelques-uns; mais à part un ou deux, dont les noms nous sont encore plus familiers que les œuvres, qui les connaît en dehors de leur province? Ils se sont condamnés à une renommée de clocher. Et ce poëme rustique de *Mireiò*, il eût été, lui aussi, enseveli, si l'auteur n'avait pas pris la peine de le traduire, et si, après avoir, comme il le dit dans sa belle invocation, « caressé son humble héroïne dans le langage dédaigné de son pays et chanté seulement pour les pâtres et les habitants des *mas* », il n'avait, sur le mode français, redit son chant pour tout le monde.

La traduction littérale en prose entreprise par le poëte provençal est à elle seule une œuvre remarquable et qui indique de la part de son auteur une

connaissance approfondie de la langue française. Avec cette traduction, qui suit la ligne en conservant la couleur, on arrive à lire à peu près le texte provençal, et elle suffit pour faire apprécier le poëme. Et maintenant, si on me demande ce que vaut ce poëme, je dirai que j'ai ressenti à le lire le plaisir que donnent le belles choses, et que si le poëte de *Mireiò* ne réussit pas à remettre en honneur son vieux langage provençal, à faire de lui une langue *aulique* et *cardinalesque*, à lui rendre la vie et la domination, il l'a peut-être embaumée dans un chef-d'œuvre, dans une œuvre de génie.

Quel plaisir on éprouve à mordre dans un beau fruit venu en pleine terre ! C'est justement celui que j'ai eu à savourer *Mireiò*, un fruit poussé à ciel ouvert dans la lande provençale. Ah ! comme il m'a paru contraster étrangement avec les produits échauffés, viciés et malsains venus dans les serres chaudes de notre littérature à la mode ! Non, certes, je ne la jugerai pas froidement cette œuvre qui m'a donné la joie de l'admiration,

Car pour être critique on n'en est pas moins homme,

et je proclamerai que cette œuvre est belle, quoique le poëte de *Mireiò* ne soit pas un poëte mort et enterré

depuis longtemps, mais qu'il soit bien vivant, plein de santé et de jeunesse, à peine âgé de vingt-huit ans.

Mireiò (Mireille) est l'histoire d'une jeune et riche paysanne aimée d'un pauvre vannier. « Comme c'était une humble fille de la glèbe, en dehors de la Crau, il s'en est peu parlé. » Cependant, bien que son front ne brillât que de jeunesse, qu'elle n'eût ni diadème d'or « ni manteau de Damas, » son père, maître Ramon, le riche fermier du *mas des Micocoules*, oppose aux projets de mariage de sa fille une résistance aussi enflammée que s'il s'agissait d'une mésalliance entre une reine et un berger. Caractère observé sur nature : car le préjugé aristocratique du rang et de la fortune n'est pas, comme on pourrait le croire, le fait d'une seule classe ; nulle part on ne le rencontre peut-être plus vivace que parmi le peuple. « Je n'ai pas de préjugés, disait déjà le paysan de Georges Sand, tous les riches sont égaux. » Mireille, désespérée, quitte la maison paternelle et court à la petite ville des *Saintes-Maries*, où de miraculeuses reliques ont, dit-on, le pouvoir de guérir tous les maux ; mais au terme de son pèlerinage, aux portes mêmes de la sainte chapelle, elle expire, frappée par un rayon mortel du soleil du midi. Elle n'a pourtant pas en vain eu recours aux saintes. Dans

un transport d'extase, elles apparaissent à la pauvre fille mourante et découvrent à ses yeux consolés le ciel, où elle pourra boire aux fontaines du pur amour et où toutes les larmes se changent en fleurs.

L'histoire, on le voit, est des plus simples. Elle fournit cependant matière à douze chants sans que l'intérêt faiblisse un instant, encadrée qu'elle est d'une manière ravissante dans le paysage où l'action a lieu, coupée par des épisodes pleins de couleur, fidèlement empruntés à la vie rustique, aux mœurs ou aux légendes locales. Beaucoup d'art, une vraie inspiration saine et robuste qui jaillit de source, on le sent, au spectacle de la nature et des mœurs souvent rudes, mais agrestes et naïves au milieu desquelles le poëte a vécu et qu'il aime, une sensibilité profonde, une abondance d'images toute méridionale, un mélange singulier de grâce et de force, et sur tout cela je ne sais quel souffle de fraîcheur pure et matinale, ce sont les principaux charmes de cette églogue épique où notre siècle, enamouré aujourd'hui de réalités, retrouvera le réalisme inventé depuis longtemps par Homère : l'accord de la nature et de la poésie.

Je ne sais vraiment à quelle œuvre analogue comparer ce poëme de *Mireille*. Dans notre littérature fran-

çaise contemporaine, je ne trouve rien qui lui ressemble. Malgré des parties délicieuses, les paysans berrichons de Georges Sand font un peu trop de marivaudage. Le *biniou* breton de Brizeux a des notes aussi tendres, il n'en a pas d'aussi éclatantes ni d'aussi vigoureuses. On va en juger.

Le premier chant introduit les humbles héros du poëme, Vincent et Mireille. Vincent n'avait pas seize ans; c'était certes un beau gars de corps et de visage, des mieux découplés, aux joues assez brunes; « mais terre noirâtre apporte bon froment et des raisins noirs sort un vin qui fait danser. » Mireille était dans ses quinze ans. « Côtes bleues de Fontvielle, et vous, plaines de la Crau, vous n'en avez plus vu d'aussi belle; son frais visage avait deux fossettes à fleur de joues; son regard était plus doux que le rayon des étoiles et sa poitrine rondelette était une pêche double, pas encore bien mûre. » Vincent et son père maître Ambroise, vanniers ambulants, sont venus chercher un souper et un gîte au riche *mas des Micocoules* habité par Mireille et ses parents. Après le souper, maître Ambroise, un vieux marin, paye l'hospitalité qu'il reçoit en entonnant une chanson de guerre; Vincent à son tour fait le récit d'une course qu'il faillit gagner,

dans l'un de ses voyages les plus lointains, — sur l'esplanade de Nîmes! On voit naître l'amour dans le cœur de la jouvencelle, tandis que Vincent « déployait les choses qu'il savait et que les grillons chantant dans les mottes semblaient se taire pour l'écouter. » — « Il m'est avis, disait-elle à sa mère, que pour l'enfant d'un vannier il parle merveilleusement bien. O mère, c'est un plaisir de dormir l'hiver; mais à présent pour dormir la nuit est trop claire. Écoutons-le. Je passerais à l'entendre mes veilles et ma vie. »

J'aimerais aussi à l'entendre encore et à vous la faire entendre la chanson d'Ambroise et la course racontée naïvement par Vincent sur un ton épique. Mais comme il faut choisir, j'aime mieux m'arrêter sur l'idylle du second chant *la Culido*, la cueillette.

De jeunes paysannes sont occupées à dépouiller pour les vers à soie le feuillage des mûriers. Ce sont les *Magnanarelles*; elles travaillent en chantant. Mireille est à la cueillette avec elles, et comme on va voir, c'est au milieu de ce travail rustique que se cueillit aussi la fleur de l'amour, le premier aveu de Mireille et de Vincent. Je cite sur la traduction donnée par l'auteur, en changeant à peine quelques mots :

« Chantez, chantez, *magnanarelles!* car la cueillette aime les chants. Les vers à soie s'endorment de leur troisième somme; les mûriers sont pleins de jeunes filles que le beau temps rend alertes et gaies, telles qu'un essaim de blondes abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

« Mireille est *à la feuille* un beau matin de mai; cette matinée-là, pour pendeloques à ses oreilles, la coquette avait pendu deux cerises. Vincent, cette matinée, passa là de nouveau.

« A son bonnet écarlate, comme en ont les riverains des mers latines, il avait gentiment une plume de coq; et en foulant les sentiers il faisait fuir les couleuvres agiles; et des sonores tas de pierres il chassait les cailloux avec son bâton.

« —O Vincent! lui cria Mireille, pourquoi passes-tu si vite? Vincent aussitôt se retourna vers la plantation, et sur un mûrier, perchée comme une alouette, il découvrit la jouvencelle et vers elle courut joyeux.

«—Eh bien! Mireille, vient-elle bien la feuille? Voulez-vous que je vous aide?—Oui!—Vincent grimpa sur l'arbre comme un loir.—Mireille, il n'a que vous, le vieux maître Ramon, faites les branches basses; j'atteindrai les cimes, moi; allez! »

Et les voilà travaillant de compagnie, tout en causant. Mireille apprend que le petit vannier n'a plus de mère, qu'il lui restait une sœur, et que cette compagne de son enfance est partie en service.

« —Lui ressembles-tu à ta jeune sœur?—Qui, moi? Qu'il s'en faut! Elle est blondine, et je suis, vous le voyez, brun

comme un puceron... Mais plutôt savez-vous qui elle rappelle? Vous! vos têtes dégagées comme les feuilles du myrte, vos chevelures abondantes : on les dirait jumelles.

« Mais pour serrer la toile claire de votre coiffe, bien mieux qu'elle, Mireille, *vous avez le fion*. Elle n'est pas laide non plus, ma sœur, ni endormie ; mais vous, combien vous êtes plus belle!—La Mireille laissant aller sa branche : « Oh! fit-elle; ce Vincent! »

« Chantez, chantez, magnanarelles! des mûriers le feuillage est beau; les vers à soie s'endorment de leur troisième somme. Les mûriers sont pleins de jeunes filles que le beau temps rend alertes et gaies, telles qu'un essaim de blondes abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux. »

Le joli commencement d'idylle! Et avec quel art et quelle grâce le refrain vient l'interrompre, comme pour nous laisser un instant devant le tableau!

« Ainsi tu me trouves gentillé plus que ta sœur? dit la fillette à Vincent.—Beaucoup plus, répondit-il.—Et qu'ai-je de plus?—Mère divine! Et qu'a le chardonneret de plus que le roitelet grêle, sinon la beauté même et le chant et la grâce? »

Et encouragé par le sourire de Mireille, Vincent continue de lui sacrifier les avantages de sa sœur. Les yeux, la voix, la taille, Mireille a tout mieux qu'elle, et les compliments flatteurs en langage imagé et pitto-

resque pleuvent dru comme les feuilles au pied de l'arbre. « Ma sœur, on s'en aperçoit, la pauvrette ! elle a fait en un an toute sa croissance; mais, vous, dit le jeune paysan avec une grâce rustique, de l'épaule à la hanche il ne vous manque rien ! » Et Mireille rougissante et laissant de nouveau échapper la branche : « Oh! ce Vincent! » Et le refrain de reprendre : « Chantez, chantez, *magnanarelles*, en défeuillant vos rameaux ! »

Cependant on s'aperçoit que durant ces discours l'ouvrage n'avance pas. On s'y remet avec ardeur. C'est à qui cueillera le plus vite.

« Ils firent pourtant bientôt halte.—Quand on est jeune, la belle chose !—Comme dans le même sac ils mettaient la feuille ensemble, une fois les jolis doigts de la fillette se rencontrèrent entremêlés avec les doigts brûlants de Vincent.

« Elle et lui tressaillirent; leurs joues se colorèrent de la fleur d'amour, et tous deux à la fois d'un feu inconnu sentirent l'échappée ardente. Mais comme celle-ci avec effroi sortait sa main de la feuillée, lui, par le trouble encore tout ému :

«—Qu'avez-vous? Une guêpe cachée vous aurait-elle piquée? dit-il.

«—Je ne sais, répondit-elle à voix basse, en baissant le front.

« Et sans plus parler, chacun se remit à cueillir quelque

brindille. Avec des yeux malins, en dessous, ils s'épiaient pourtant à qui rirait le premier.

« Leur poitrine battait! La feuille tombait de nouveau comme pluie; et venait l'instant où ils la mettaient dans le sac, la main blanche et la main brune à dessein ou par bonheur toujours venaient l'une vers l'autre, mêmement qu'au travail ils prenaient grande joie.

« Chantez, chantez, magnanarelles, en défeuillant vos rameaux! »

Et puis ces heureux enfants découvrent un nid. « Tu sais le proverbe, dit en riant Mireille, quand on trouve un nid ensemble, l'année ne passe pas sans que l'Église vous assemble. » Vincent apporte toute la nichée à Mireille, qui la coule dans son corsage :

« Oh! les jolis! leurs têtes blondes ont de petits yeux fins comme des aiguilles! Et vite encore dans la blanche et lisse prison elle cache trois mésanges; et chaudement dans le sein de la jeune fille la petite couvée qui se blottit croit qu'on l'a remise au fond de son nid. »

« Faites attention, lui dit Vincent, car le proverbe ajoute : Plus d'espoir de mariage si les petits s'échappent avant d'être en cage. » Or voilà que quelques oisillons font tumulte en essayant de se caser dans l'étroit vallon sous le fichu de Mireille, se démènent des griffes et des ailes, « culbutent le long des talus » et

déchirent le sein de la jeune fille. « Ils me piquent! viens les quérir, » crie-t-elle à Vincent; mais en les retirant et tandis qu'elle s'apprête à les déposer dans le bonnet que Vincent lui tend en riant pour les recevoir, la branche qui porte les deux enfants éclate; Mireille pousse un cri, se suspend au cou de Vincent, et, serrés comme deux jumeaux, ils tombent ensemble sur la souple ivraie. Ils sont vite revenus de leur frayeur; Mireille a plus de peine à revenir de l'embrassement de Vincent, et quand assis à côté d'elle sur le talus, le jeune vannier lui demande si elle ne s'est point fait de mal, la jeune fille, toute pâle, lui révèle le secret que son cœur ne peut plus contenir : « Je t'aime, Vincent! » Le pauvre tresseur d'osier n'ose pas d'abord croire à tant de bonheur; mais quand il est assuré que Mireille dit vrai et qu'elle ne veut pas se jouer de lui, écoutez avec quelle fougue, avec quelle passion entraînante, dans quel langage enflammé et poétique il lui répond. Écoutez la fin de cette idylle.

« Je t'aime aussi, je t'aime, Mireille! je t'aime de tant d'amour que je te dévorerais.

« Je t'aime au point que si tes lèvres disaient : Je veux la chèvre d'or, la chèvre que nul mortel ne paît ni ne trait, qui, sous le roc Bau-Manoir, lèche la mousse des rochers,

ou je me perdrais dans les carrières, ou tu me verrais ramener la chèvre au poil roux!

« Je t'aime, ô jeune fille enchanteresse, tant que si tu disais : Je veux une étoile, il n'est traversée de mer, ni bois, ni torrent fou ; il n'est ni bourreau, ni feu ni fer qui m'arrêtât! Au bout des pics, touchant le ciel, j'irais la prendre, et tu l'aurais dimanche appendue à ton cou!.. . . . . .

« Mireille, palpitante d'amour, l'écoutait. Mais lui, la prend, il la prend, tout éperdu, contre sa poitrine forte, l'amène, éperdue elle-même.....—Mireille! résonna tout à coup dans l'allée une voix de vieille femme, les vers à soie à midi ne mangeront donc rien?

« Dans un pin, une volée de passereaux qui s'ébat remplit quelquefois d'un gai ramage la soirée qui fraîchit. Mais d'un glaneur qui les guette, si tout d'un coup vient à tomber la pierre, la bande se disperse et s'enfuit dans le bois.

« Troublé d'émoi, ainsi fuit par la lande le couple amoureux. Elle, devers le Mas, sans dire mot, part à la hâte, sa feuille sur la tête,... lui, immobile comme un *songe-fête*, la regarde courir au loin dans la friche. »

Mais les oiseaux pris au nid se sont envolés dans la chute de Mireille, et Mireille et Vincent ne se marieront pas.

Je n'ai pas besoin, je pense, de faire ressortir le charme, la fraîcheur, le doux éclat de l'églogue que j'ai citée. On ne commente pas un bouquet de fleurs des champs, on le fait respirer. Quelle suavité dans l'ensemble, quelle grâce dans le détail! Cette main

blanche et cette main brune venant se toucher dans le même panier, l'heureuse rencontre pour les deux enfants amoureux, l'heureuse rencontre de la part du poëte ! Et le nid, et la déclaration, et l'aïeule qui vient interrompre le duo d'amour de ce Roméo et de cette Juliette de village, jusqu'à cette comparaison empruntée à la vie rustique qui termine si bien la scène : les deux enfants s'enfuyant comme des oiseaux effarouchés par le glaneur : tout cela est charmant. Et le texte provençal ajoute encore à ce que nous admirons ici, la grâce, nécessairement effacée dans la traduction, du rhythme et de la mélodie. Eh bien ! il y a beaucoup de choses aussi belles dans les autres parties du poëme que j'aimerais à citer si j'en avais l'espace. Je voudrais la répéter la tendre chanson de *Magali*, chantée par Nore au milieu des fileuses, de Magali qui essayait d'échapper à l'amour par mille subterfuges, qui se faisait fleur, oiseau, anguille, rayon, et qui fut pourtant vaincue par l'amour. — O Magali, si tu te fais la marguerite, je me ferai, moi, l'eau limpide, je t'arroserai. — Si tu t'en vas aux mers lointaines, je me ferai, moi, le vent de mer, je te porterai. — O Magali, si tu meurs, je me ferai la terre; là je t'aurai. La lutte de Vincent et d'Ourrias, le toucheur de bœufs, l'un des

prétendants à la main de Mireille, lutte dans laquelle le jeune vannier tombe traîtreusement frappé et laissé pour mort, est un morceau plein de couleur et d'une vigueur tout homérique. Lisez aussi la légende de la procession des noyés dont le traître Ourrias en fuyant le lieu de son crime va augmenter le nombre, et malgré des longueurs, le chant du *Trou de la sorcière*, cette caverne où à défaut de sorcière habite la légende fantastique et terrible. Mireille s'y aventure sans trembler, pour en rapporter la plante miraculeuse qui guérit la blessure de son bien-aimé. On lira tout; mais, en attendant, voici un fragment qui achèvera, je l'espère, de mettre dans tout son jour le talent dont je parle, une scène qui forme justement un contraste avec l'idylle du commencement. Le poëte y montre autant d'énergie et de puissance qu'on l'a vu déployer de fraîcheur et de grâce.

Pressé par Vincent, et après s'y être longtemps refusé, sachant bien quel obstacle était leur pauvreté aux projets de son fils, maître Ambroise s'est décidé enfin à demander pour lui la main de Mireille. Il est allé trouver maître Ramon, le père de la jeune fille; mais n'osant s'expliquer ouvertement, il prend un biais et feint de le consulter, comme s'il ne s'agissait pas de Mireille,

mais de quelque autre jeune fille riche aimée follement par son fils. Après avoir exposé la situation : Maintenant donc, ô Ramon ! dit en terminant le vieux marin au vieux soldat, maintenant que vous voyez ce qu'il en est,

« Dites-moi si avec mes haillons je dois aller demander la fille, ou bien laisser mourir mon fils.—Bah ! lui dit Ramon, ne déployez point voile sur un tel vent ! Lui ni elle, allez, n'en mourront pas. C'est moi qui vous le dis, Ambroise, n'ayez pas peur.

« En votre lieu et place, mon ami, je ne ferais pas tant de démarches vaines. Commence, petit, par garder ton repos, lui dirais-je sans détour, car à la fin si tes caprices font mouvoir la tempête, *sarnipabeioùn !* vois, je t'endoctrine avec un pieu ! »

« Alors Ambroise : « Quand l'âne brait, n'allez donc plus lui jeter de la ramée, empoignez une trique et assommez-le ! » Et Ramon : « Un père est un père, ses volontés doivent être faites ! Troupeau qui mène son gardien tôt ou tard craquera dans la gueule du loup. »

« De notre temps, qu'un fils regimbât à son père, ah Dieu garde ! il l'eût tué peut-être ! Les familles aussi, nous les voyions fortes, unies, saines, et résistant à l'orage comme un branchage de platane ! Elles avaient sans doute leurs querelles, nous le savons.

« Mais quand le soir de Noël, sous sa tente étoilée, réunissait l'aïeul et sa génération devant la table bénie, devant la table où il préside, l'aïeul de sa main ridée noyait tout cela dans sa bénédiction.

« Mais enfiévrée et blême, voici que la jeune fille ena-

mourée s'avance et dit à son père : « Vous me tuerez donc, mon père! C'est moi que Vincent aime, et devant Dieu et Notre-Dame, nul n'aura mon âme que lui! » Un silence de mort les prit tous trois.

« Jeanne-Marie la première se levant de sa chaise : Ma fille, la parole qui vient de t'échapper est une insulte qui nous souille, une épine de nerprun qui nous aura pour longtemps percé le cœur!

« Tu as refusé le pâtre Alari, celui qui possédait mille bestiaux! refusé Véran le gardien, Ourrias, le riche pasteur de génisses, et c'est un va-nu-pieds qui te séduit!

« Eh bien! vas-y de porte en porte courir les champs avec ton gueux! Tu t'appartiens, pars, bohémienne! Oui! dans la société de la Roucane, de Beloun, la Roubicane, sur trois cailloux, avec la chienne, va cuire ton potage, abritée sous l'arche d'un pont. »

« Maître Ramon laissait dire; mais son œil luisant comme un cierge, son œil clignotait et jetait des éclairs sous ses sourcils épais et blancs. L'écluse de sa colère à la longue est arrachée, et l'eau furieuse s'élance dans la rivière :

« Elle a raison, oui, ta mère! pars, et que l'ouragan se dissipe au loin! Mais non, tu resteras, vois-tu? Saurais-je de t'attacher avec les entraves et de te mettre aux narines un fer comme on fait à un jumart; verrais-je subitement tomber le feu du ciel!

« De fâcherie morne et malade, verrais-je fondre tes jours comme la neige des collines au hâle du soleil! Mireille! aussi vrai que cette dalle porte la braise du foyer, aussi vrai que le Rhône comblé par les pluies déborde; aussi vrai, vois-tu, que ceci est une lampe;

« Rappelle-toi ce que je te dis-là : tu ne le verras plus!... » Et d'un grand coup de poing il fait trembler la table. Comme

la rosée sur les herbes, comme une grappe dont les grains trop mûrs pleuvent au vent perle à perle, Mireille pendant ce temps répandait ses larmes.

« Qui m'assure, malédiction! reprend le vieillard bègue de colère, Ambroise, qui m'assure que vous, vous, maître Ambroise, n'ayez point avec votre gredin machiné dans votre hutte ce rapt infâme? L'indignation souleva chez celui-ci la vigueur d'autrefois.

« Malheur de Dieu! s'écria-t-il, si nous avons la fortune basse, en ce jour apprenez de moi que nous portons le cœur haut! Que je sache encore, la pauvreté n'est point vice ni souillure. J'ai quarante ans de bons services, de services à l'armée, au son des canons rauques.

« A peine maniais-je une gaffe, je suis parti de Valabregue, mousse de vaisseau. Perdu sur les plaines de la mer, j'ai vu l'empire de Mélinde, j'ai vu l'Inde avec Suffren, et j'ai eu des jours plus amers que la mer!

« Soldat aussi des grandes guerres, j'ai parcouru tout l'univers avec ce haut guerrier qui monta du Midi, et promena sa main destructrice de l'Espagne aux steppes russes, et comme un arbre de poires sauvages secouait le monde au bruit de ses tambours!

« Et dans l'horreur des abordages et dans l'angoisse des naufrages, les riches, malgré tout, n'ont jamais fait ma part. Et moi, enfant du pauvre, moi, qui n'avais dans ma patrie pas un coin de terre où planter le soc, pour elle quarante ans j'ai harrassé ma chair!

« Nous couchions à la gelée blanche et ne mangions que du pain de chien, et jaloux de mourir, nous courions au carnage pour défendre le nom de France. Mais de cela qui se souvient? Et achevant de parler, il jeta contre terre son manteau.

« Qu'allez-vous chercher le saint Pilon à Mont-de-Vergue, répliqua le vieillard grondeur. Et moi aussi j'ai entendu l'horrible tonnerre des bombes emplir la vallée des Toulonnais, j'ai vu crouler le pont d'Arcole et les sables d'Égypte arrosés de sang vivant !

« Mais au retour de ces guerres, à fouir, à bouleverser le sol, nous nous mîmes comme des hommes, au point de nous sécher la moelle. La journée s'entamait avant l'aube, et la lune des soirées nous a vu plus d'une fois ployés sur la boue.

« On dit : La terre est généreuse ! mais telle qu'un arbre d'avelines à qui ne la frappe à grands coups, elle ne donne rien ; et si l'on comptait pas à pas les mottes de terre de cette aisance que mon travail m'a acquise, on compterait les gouttes de sueur qui ont ruisselé de mon front.

« Sainte-Anne d'Apt ! et il faut se taire ! J'aurais donc comme un nègre, ahané sans relâche aux travaux des champs pour faire entrer l'abondance dans ma maison, pour faire quelque figure dans le monde, et puis je donnerai ma fille à un gueux couchant aux meules !

« Allez au tonnerre de Dieu ! Garde ton chien, je garde mon cygne. » Tel fut du maître le rude parler. L'autre vieillard se levant de table, prit son manteau et son bâton, et n'ajouta que deux paroles : « Adieu, quelque jour, n'ayez point de regret ! »

Ne trouvez-vous pas que c'est là une belle scène de tragédie domestique au village, et que le chalumeau pastoral rend ici aux lèvres de notre troubadour des sons d'airain merveilleux. C'est un moment vraiment

pathétique que celui où interrompant la consultation des deux vieillards et les rudes conseils de Ramon, la jeune fille que l'amour emporte se dénonce elle-même à la colère terrible de ses vieux parents et pleure silencieuse au bruit du tonnerre paternel. Et comme elle éclate et vibre, soulevée par l'indignation, l'éloquence amère de l'ancien soldat, obscur survivant des grandes guerres, un de ces héros de la vie désintéressée et sans récompense qui n'ont dans le monde d'autre lot que la première place à tous les périls, la plus grande part à toutes les sueurs ! Sur quel ton épique se monte naturellement le dialogue des deux vieillards, sans sortir de la vraisemblance rustique, et le poëte se maintenant toujours dans la fidèle observation des caractères ! Les apostrophes, les interjections énergiques, les proverbes familiers dont les gens de la campagne sont prodigues, les grandes images trouvées en quelque sorte sous la main, dans le champ d'à côté (le monde secoué au bruit des tambours de Napoléon comme un arbre de poires sauvages), tout cela est plein de couleur, de vérité, plein de mouvement et de mâle vigueur, animé d'un souffle puissant.

Nous avons dit comment, après cette terrible scène, Mireille quitte la maison paternelle pour consulter les

bienheureuses patronnes de la petite ville des Saintes-Maries, et meurt en arrivant au terme de son pèlerinage. Les récits légendaires que le poëte prend occasion de mettre dans la bouche du petit pâtre qui la conduit font un peu longueur, comme aussi les aventures des saintes racontées par elles-mêmes à Mireille dans une extase qui dure trop longtemps. Et cependant cette dernière partie du poëme, empreinte d'une tendre et religieuse mélancolie, renferme encore elle-même de très-réelles beautés.

Tel est ce poëme, qui n'a vraiment qu'un défaut sensible, c'est de n'être pas un poëme français et que l'auteur, on le dirait, a voulu écrire en provençal pour désarmer l'envie.

Ainsi donc, comme dit le poëte, un poëte tout français, celui-là :

> Ainsi donc, quoi qu'on dise, elle ne tarit pas
> La source immortelle et féconde
> Que le coursier divin fit jaillir sous ses pas!
> Elle existe toujours, cette séve du monde,
> Elle coule, et les dieux sont encore ici-bas!

Car, c'est le mérite de ce poëme, il nous ramène aux sources de toute grâce et de toute fraîcheur, aux sources mêmes de l'antiquité, il rouvre dans notre mémoire

Homère et Théocrite. Dans le cours de sa pastorale épopée, le poëte s'est plus d'une fois souvenu et visiblement inspiré de ces grands maîtres éternels, et l'on voit bien aussi qu'il a lu Dante, auquel il a su gré sans doute de sa sympathie marquée pour les troubadours provençaux. Mais ce qui fait surtout que le poëte de Mireiò rappelle — quelle louange ! — à notre souvenir, les chantres immortellement jeunes du monde naissant, et semble avoir vécu dans leur intimité, c'est qu'il a vécu comme eux dans l'intimité de la nature et qu'il a pu sans effort retrouver dans la vie des champs une image de la rude naïveté des mœurs primitives. Son poëme n'est pas éclos, fleur atrophiée et maladive, entre les pavés de nos rues, au milieu des miasmes de la cité, il l'a porté sept ans dans les champs de son humble village des Bouches-du-Rhône, il l'a laissé s'épanouir à la fraîcheur de l'air libre, à la chaleur du soleil du Midi, au souffle des brises méditerranéennes, avec la mer pour horizon. C'est un poëme sain et robuste, et si les pâtres peuvent le comprendre, il ne les corrompra pas. Comme je demandais à l'auteur s'il n'aurait pu faire mourir Mireille autrement que par un accident assez vulgaire : « Vous n'auriez pas voulu, j'espère, qu'elle se tuât, me dit-il; chez

nous il arrive plus souvent qu'on meurt d'un coup de soleil que de mort volontaire, et le suicide de Mireille n'eût pas été de bon exemple. » J'avoue que j'ai admiré cette simple réponse, ce scrupule charmant et les ai trouvés d'harmonie avec le poëme.

A tout seigneur tout honneur; c'est M. Adolphe Dumas, l'auteur de *Mademoiselle de La Vallière*, *de l'École des Familles*, etc., poëte inégal mais des plus distingués, qui a découvert avant moi, et le premier, cette ravissante Mireille; c'est lui, comme l'auteur l'en a remercié dans une strophe délicate, qui a pris par la main la jeune paysanne et l'a conduite, étonnée, dans la grande ville, à Paris. La chose est assez rare pour valoir la peine d'être rapportée : un poëte découvrant un chef-d'œuvre..... qui n'est pas de lui!

L'auteur de *Mireille* s'est décidé à accompagner à Paris son poëme. Comme Vincent, son visage ouvert et loyal respire la santé du corps et celle de l'âme, et l'on sent qu'on peut se confier à son regard puissant et limpide. Il est bien l'homme de son œuvre. Par une singulière coïncidence, il se rencontre à Paris avec Jasmin, une célébrité méridionale déjà ancienne, un talent, disons-le, que l'auteur de *Mireille* nous paraît de beaucoup surpasser. Mais il trouve le temps long; il a

le mal du pays, il regrette déjà son village, il veut y ramener Mireille, et surtout Vincent, qui n'est pas mort, et qui peut devenir encore le héros d'un autre poëme.

Et maintenant ne riez plus de ce nom de Mistral. Ou si vous voulez à toute force un jeu de mots qui s'applique à lui, vous le trouverez quelque part dans la comédie du grand aïeul de la poésie moderne, de Dante Alighieri. Parlant de la gloire, il la compare à un souffle de vent :

Non è il mondan romore altro ch'un fiato
Di vento, ch'or vien quinci, e or vien quindi.
E muta nome perche muta lato.

La mondaine rumeur n'est rien qu'un vent qui passe,
Qui d'ici, qui de là, souffle à travers l'espace,
Et qui change de nom en changeant de côté.

Ce vent de gloire, soufflant de la Provence, pourrait bien demain s'appeler Mistral. Je ne sais pas pourtant si l'éclat, voilé par la traduction, du poëme de *Mireille* rapportera à l'auteur une renommée retentissante. Qu'importe? Il a de quoi se consoler, et, j'en suis sûr,

il ne regrettera rien. Dieu lui a donné encore mieux que la gloire, il lui a donné la sainte flamme qui fait jouir l'âme et qui est à elle-même sa récompense tant qu'on ne la laisse pas mourir : il lui a donné la poésie !

Mai 1859.

IV

DANIEL STERN.

Was war ich erst? was bin ich nun?
Was ist zu wollen? was zu thun?

« Qu'étais-je d'abord? que suis-je maintenant? Que dois-je vouloir? que dois-je faire? » L'écrivain distingué qui abrite sa modestie sous le pseudonyme de Daniel Stern a choisi cette épigraphe aux pensées, réflexions et maximes qu'il a réunies sous le titre d'*Esquisses morales*, et dont la librairie Techener publie une nouvelle et élégante édition.

Cette épigraphe, empruntée à Gœthe, indique assez bien, si je ne me trompe, le caractère, l'inspiration générale et le lien commun des pensées diverses de psychologie et de morale sociale du livre qui nous occupe. Le progrès et la liberté sont contenus dans les deux vers de Gœthe, et la foi au progrès et à la

liberté anime d'un bout à l'autre les *Esquisses morales*. C'est là note dominante dans les pensées de l'auteur. N'est-ce pas aussi, nonobstant quelques discordances, la note dominante dans les pensées du siècle? On peut encore aujourd'hui attaquer la raison et la liberté, on peut nier le progrès et la perfectibilité humaine, on peut même réussir dans ce genre de paradoxe, y déployer avec succès son esprit et sa verve et tous les artifices d'une imagination rétrospective, et par-dessus le marché paraître d'accord avec la réalité contemporaine; mais on ne l'est pas avec les idées, avec la foi et, malgré les déceptions du moment, avec la ferme espérance de son temps. On n'est au contraire en communion avec lui que par ces idées et par ces espérances; on ne remue les cœurs, on ne passionne les esprits qu'en leur nom.

Voilà donc le premier et l'un des principaux mérites, à nos yeux, du livre des *Esquisses morales*; il est de son temps et il en exprime les aspirations les plus élevées. Hélas! il en reflète aussi l'inquiétude profonde, le doute infini, les choquantes contradictions. Et comme dans notre société moderne, à l'extérieur si bien ordonnée, cet ordre et cette régularité qui règnent à la surface réussissent mal à dissimuler les ferments

toujours irrités qui s'agitent à l'intérieur « feu caché sous la cendre trompeuse », ainsi le style correct et châtié de l'auteur, avec ses formes quelque peu dogmatiques et compassées, et qui emprunte, non sans grâce, ses meilleurs tours à la belle et saine école des moralistes du XVIIe siècle, ne saurait faire une complète illusion. Sous cette régularité apparente on aperçoit un fond troublé ; derrière ce maintien calme et cette gravité sereine on sent une âme sourdement et profondément remuée. Il y a un abîme sous ce rapport entre les moralistes du siècle de Louis XIV et le moderne auteur des *Esquisses morales*. Chez les premiers, rien d'indécis ni d'agité. Peintres tranquilles, chirurgiens calmes et souriants, ils promènent d'une main sûre le pinceau et le scalpel, toujours fermes jusque dans la peinture des traits les plus délicats, jusque dans la recherche des blessures les plus secrètes de l'âme humaine. Rien ne les oppresse, rien ne les gêne. Tous (Pascal excepté) ils sont doux, ils sont gais. Chose étrange ! il y a plus de sérénité peut-être, moins de mélancolie, même dans la misantrophie décidée de La Rochefoucauld, que dans ce livre rempli d'espérances infinies, plein de confiance dans la bonté et la perfectibilité de l'homme.

Il faut le dire, il est vrai, en faveur de l'auteur, l'objet de ses méditations n'est pas absolument le même que celui que se proposaient les moralistes du temps passé. Il se place à un point de vue nouveau qui complète à la fois et explique la différence que nous venons de signaler. Les penseurs du XVII[e] siècle étudiaient l'homme en lui-même et pour lui-même, pour son perfectionnement individuel et moral, en dehors de toute préoccupation sociale ou politique ; le domaine de leur exploration, domaine immense, quoique défini, était circonscrit dans l'âme humaine, et ils pratiquaient purement et simplement avec génie le *gnôthi seauton* de Socrate. La philosophie du siècle suivant et la libre critique, fruit incessamment perdu et reconquis de la Révolution française, ont déplacé la limite, étendu ou plutôt transporté ailleurs le champ de l'observation. Ce n'est plus seulement l'homme, être moral, c'est l'homme, être politique et social, qui excite les investigations du penseur, et la politique envahit la psychologie. En vain l'auteur des *Esquisses morales* a divisé son livre en deux parties : l'une où il a cru sans doute faire de la psychologie pure et qui semble en effet, si l'on ne consulte que le titre des chapitres : *De l'Homme, — de la Femme, — de la Vie*

morale,—du Cœur,—de l'Esprit, le domaine réservé de l'observation morale; l'autre qu'il a consacrée spécialement aux problèmes de politique, de religion, d'éducation et d'art, et aux préoccupations du temps présent. Pas plus dans l'une que dans l'autre de ces deux parties, l'auteur ne s'est affranchi de ces problèmes et de ces préoccupations. C'est une faute. Mais était-il facile de l'éviter? Essayez donc aujourd'hui, comme le plongeur, de vous isoler dans votre cloche pour sonder les mystères de l'âme : comment empêcher que les flots agités de notre société contemporaine, battue par tant d'orages et pressée par tant de questions, ne viennent mugir autour de votre frêle abri et vous troubler dans votre recherche? Le sphinx ne jetait qu'une énigme à ses victimes avant de les dévorer : notre civilisation si compliquée en jette au penseur plus de mille. L'auteur des *Esquisses morales* ne recule devant aucune. Il trouve le mot de plus d'une d'entre elles, et il le dit alors avec autant de fermeté que d'éloquence. Faut-il qu'il soit dévoré pour quelques solutions aventureuses, pour quelques défaillances, pour quelques contradictions, ici pour des observations incomplètes, ailleurs pour des conclusions peu en rapport avec ses propres et plus fines observations? Personne ne le pensera. Il

faut pourtant signaler ce trouble. On a dit : Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions. Il n'y a pas de mauvaises maximes dans les *Esquisses morales*, mais il y a des maximes incertaines, et c'est un danger. En morale il ne faut pas d'équivoques.

J'ouvre le livre des *Esquisses* au chapitre « du Cœur. » Il commence par cette pensée délicate et tendre :

« Le vulgaire se plaint ou se vante d'être haï, calomnié, aimé, chéri. Le sage ne s'occupe point des sentiments qu'il inspire, mais de ceux qu'il éprouve. Il sait que ce qui est triste, amer, douloureux, ce n'est pas d'être haï, mais de haïr; que ce qui est doux, noble, grand, divin, ce n'est pas d'être aimé, mais d'aimer. »

Un François de Sales, un Fénelon auraient signé cette pensée suave. Elle eût pu venir aussi sur les lèvres embaumées de Platon. Elle exhale comme une douce odeur mystique, et semble le parfum d'une âme toute désintéressée. Mais voici quelques pages plus loin une autre pensée qui jure bien avec ce mysticisme et qui sent notre sensualisme moderne plus que Platon ou l'*Imitation de Jésus-Christ* :

« Quelle misère que cet amour prétendu *platonique* dont votre orgueil se targue! Songez donc, ô Bathilde! qu'en

donnant votre âme à un amant auquel vous refusez votre corps, vous témoignez faire infiniment moins de cas de l'une que de l'autre. Si je ne me trompe, cette subtilité de spiritualisme a pour principe un matérialisme grossier. »

Voilà Platon devenu en moins de rien un grossier matérialiste. La subtilité, dirai-je à l'auteur, est de votre côté. Car, à votre compte et en bonne logique, si Bathilde au lieu de donner son âme sans son corps donnait son corps sans son âme, elle serait spiritualiste et spiritualiste raffinée. Elle le serait à bon marché, convenez-en, comme les débauchés et les filles de joie, lesquels se trouveraient être des spiritualistes sans le savoir. Ce spiritualisme-là, en vérité, est plus aisé que ce que vous appelez le matérialisme grossier de Bathilde. Si Bathilde donne son âme et refuse son corps, c'est d'abord qu'en amour l'âme n'est pas touojurs maîtresse d'elle-même : elle se prend autant qu'elle se donne, tandis qu'elle reste toujours maîtresse de son corps ; c'est surtout parce que Bathilde aime avec l'âme et non avec le corps, et craindrait d'avilir son amour en associant le corps aux sublimes ravissements de l'âme, à ses désirs qu'il ne peut ni comprendre ni assouvir. Dites que Bathilde, rare dans tous les siècles, est introuvable dans le nôtre, dites que nous avons

rejeté le mysticisme platonique, que la chair, écrasée sous l'ascétisme chrétien, s'est révoltée, que le dévouement et la contemplation idéale ne nous suffisent plus sans la volupté, que notre amour amphibie se plaît sur la terre comme dans le ciel, et que nous voulons être heureux avec l'âme et avec le corps. Dites cela, érigez cela, si vous voulez, en dogme des temps nouveaux. Mais ne donnez pas le change à l'aide de ce procédé, qui consiste à ravaler le corps et à le tenir pour rien, ce qui permet de le prostituer tout à l'aise. Et si vous croyez, comme il semble, à l'âme immatérielle et immortelle, révérez-la dans sa manifestation la plus merveilleuse, honorez l'amour pur dans Bathilde et dans Platon !

Un peu plus bas, l'auteur des *Esquisses* écrit encore ceci :

« Aussi longtemps que la science n'aura pas précisé l'action de la force magnétique sur l'organisation humaine, on n'aura pas le secret de ce que nous appelons les amours *indignes*; on ne comprendra pas, on ne plaindra pas assez ces passions subies plutôt qu'éprouvées Affreux supplice pour une âme bien née ; maladie devant laquelle les remèdes moraux sont inefficaces, mais que l'on apprendra peut-être un jour à guérir comme on guérit la fièvre et les fluxions de poitrine. »

En faut-il davantage? Et ne le voit-on point par ces exemples? Ce n'est pas tout à fait de l'éternel cœur humain, du cœur humain de tous les temps et de tous les pays, de celui qu'ont analysé Pascal et La Bruyère, qu'il est question ici ; il s'agit du cœur éternel et d'un cœur nouveau, du cœur à la mode d'aujourd'hui, qui n'a pas perdu ses facultés de tendresse, mais qui tient à la chair, qui ne veut pas être mortifié, qui se révolte contre la doctrine du pur amour ; cœur quelque peu matériel, pétri par Cabanis et par Fourier, et que l'auteur ausculte après l'avoir laissé tomber dans le baquet de Mesmer. Mais est-ce bien la même plume qui a tracé à quelques pages de distance la première pensée et les autres que nous avons citées? Et comment concilier les hypothèses de la physiologie moderne avec les effusions du spiritualisme platonique ou chrétien, étonnées de se trouver ensemble? L'auteur ne paraît pas s'être préoccupé de ce soin peut-être difficile. Voulez-vous le retrouver spiritualiste? Il dira ailleurs :

« Je veux bien qu'une grande âme se dévoue à l'amour, mais que ce soit en reine, non en esclave. Les femmes abaissent le dévouement jusqu'à l'abandon de soi, et, quand elles se plaignent d'être abandonnées, elles oublient trop qu'elles ont en quelque sorte donné l'exemple. »

Voilà donc Bathilde justifiée. Mais quelle incertitude, quelle fluctuation de sentiments et de doctrines! Nous l'avons dit : l'auteur est de son temps.

Le livre des *Esquisses* contient de fines pages à l'adresse des femmes. On dit que les femmes se jugent sévèrement entre elles; l'auteur les a jugées comme s'il était des leurs. Au physique, il les a peintes en traits poétiques. Il est impossible de faire ressortir avec de plus douces couleurs la faiblesse attractive de la femme et ce charme mystérieux dont l'homme subit le joug avec étonnement.

« La femme, dit-il, est plus voisine que l'homme de la nature. En dépit de la Genèse, je suis tenté de croire qu'elle l'a précédé dans l'ordre de la création. L'influence qu'elle exerce comme à son insu participe des influences naturelles. Son œil a les fascinations de la mer, sa riche chevelure est un foyer électrique, les ondulations de son corps virginal rivalisent de grâce et de souplesse avec les courbes des fleuves et les enlacements des lianes, et le Créateur a donné à son beau sein la forme des mondes. »

Mais l'auteur rembrunit sa palette quand il s'agit de peindre les femmes au moral. Leur ignorance, leur frivolité, leur coquetterie, leur dévotion qui les amuse sans les engager et « qui n'est bien souvent que de la

coquetterie envers Dieu », trouvent en lui un censeur clairvoyant et sévère. « Penser, dit-il quelque part, est pour un grand nombre de femmes un accident heureux plutôt qu'un état permanent... Les femmes ne méditent guère. Elles se contentent d'entrevoir les idées sous leur forme la plus flottante et la plus indécise. » —Ailleurs : « C'est par la passion qu'elles arrivent à comprendre les idées et souvent à les rendre avec une éloquence supérieure. Mais comme la passion est emportée, mobile, pleine d'inconséquences, les idées aussi chez beaucoup de femmes sont brusques, heurtées, violentes. Dans ces natures orageuses, les idées sont en quelque sorte les éclairs de l'âme. » Ailleurs encore, comparant les génies différents de trois femmes célèbres, madame Roland, madame de Staël et George Sand, il découvre en elles un défaut identique qui tient, selon lui, à la nature féminine. « Toutes trois, dit-il, ont outrepassé la justesse et sont tombées dans l'exagération déclamatoire. » L'observation, la tradition religieuse, le consentement unanime, les lois, le témoignage de l'histoire, la science physiologique, tout sert à démontrer à l'auteur l'infériorité intellectuelle de la femme. Or que pensez-vous qu'il conclura de cette infériorité intellectuelle ? Sans doute il va exhorter les

femmes à se renfermer dans la famille et à y exercer ces facultés de tendresse et de dévouement qui sont leur privilége supérieur ? Point du tout. Voyez cette contradiction entre les prémisses de l'auteur et ses conclusions : quel contraste entre les faits par lui observés et ses espérances ! Comparez cette infirmité de la nature féminine qu'il vient de retracer, en l'exagérant peut-être, à l'exhortation suivante qu'il adresse aux femmes ses contemporaines : « Redressez-vous et marchez ; marchez d'un pas ferme vers la vérité. Prenez votre part de la science un peu amère et du travail compliqué de ce siècle. La société, qui se transforme, a besoin de votre concours. Méditez, pensez, agissez ! » Méditer, penser, agir, cela est facile à dire ; mais comment faire ? L'auteur ne vient-il pas d'écrire que les femmes ne méditent guère, et que pour elles penser ne peut être qu'un accident ?

Évidemment les utopies de nos modernes réformateurs troublent ici le bon jugement de l'auteur. Il ne demande pas expressément, à leur façon, l'émancipation des femmes et leur avénement politique immédiat ; mais on voit bien qu'il caresse cette chimère et qu'il ne lui déplairait pas que quelques femmes, les plus dignes, eussent dès à présent leur fauteuil à l'Acadé-

mie ; quelques autres (on choisirait les plus modestes et les plus silencieuses) leur siége au Corps législatif. En attendant, l'auteur des *Esquisses* ne demande qu'une chose, au nom de la liberté et de l'égalité : c'est que les femmes puissent librement, et à l'égal de l'homme, développer toutes leurs facultés intellectuelles et morales. Fortifions l'éducation des femmes et qu'elles développent leur esprit comme leur cœur, rien de mieux. Seulement je crois que, chez toute femme vraiment femme, le cœur prendra toujours le dessus. C'est de lui que la femme doit tirer à jamais et son bonheur et sa meilleure gloire.

Rendons justice à l'auteur : il n'est pas entièrement chimérique. Il se plaint spirituellement des idées étroites qui président parfois à l'éducation féminine.

« Les Scythes, dit-il, crevaient les yeux de leurs esclaves afin qu'ils n'eussent point de distraction en battant le beurre. Il y a aussi des gens qui crèvent les yeux au rossignol afin qu'il chante mieux. Ne serait-on pas tenté de croire qu'une pensée analogue préside à l'éducation qu'on donne aux femmes? On semble appréhender que si leur intelligence n'est aveugle, elles ne soient de moins bonnes ménagères ou de moins agréables babillardes. »

Beaucoup de gens, en effet, réduiraient volontiers

l'ambition intellectuelle de la femme à l'idéal que leur propose le bonhomme Chrysale :

Distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses.

Ils se croient le bon sens de Molière. Ils ne voient pas que Molière rit de Chrysale comme de Bélise.

Avant de fermer le chapitre des femmes, citons encore un passage où l'auteur des *Esquisses* fronde le monde et la femme du monde avec un peu de mauvaise humeur, mais aussi beaucoup de fine *humour* et non sans vérité :

« La femme moderne est appelée à vivre dans un milieu faux. Ce n'est ni le grave foyer de la matrone romaine, ni la demeure ouverte et joyeuse de la courtisane grecque, mais quelque chose d'intermédiaire qu'on appelle *le monde*, c'est-à-dire la réunion sans but des esprits oisifs assujettis aux convenances artificielles d'une morale qui voudrait, mais en vain, concilier les amusements de la galanterie avec les devoirs de la famille. De là le relâchement des vertus domestiques et l'hypocrisie des relations sociales. Ne demandez à de telles femmes ni la chasteté de Lucrèce, ni la force d'âme de Cornélie, ni ces grâces suprêmes de l'intelligence qui retenaient Socrate au banquet d'Aspasie. Leurs vertus évaporées ou leurs grâces captives les rendent également indignes des respects d'un époux ou des transports d'un amant. Leur jeunesse est maussade et leur vieillesse n'a rien d'auguste. Dans leurs traits effacés, dans leur port in-

certain, dans leurs attitudes apprises se décèle le profond désaccord de leur condition sociale avec les lois naturelles. Elles en souffrent, la famille en souffre, la nation même en souffre; mais la coutume est là, aveugle et impitoyable, qui domine tout. »

Par les citations que nous avons faites, on peut juger des idées et de la manière de l'auteur. On se laisserait aller volontiers à le suivre ainsi en le soulignant et en l'analysant dans les sujets divers qui forment tour à tour le sujet de ses méditations. Éducation, morale, politique, religion, il n'en est guère sur lesquelles il ne jette en passant quelque lumière, où il n'offre matière du moins à d'utiles et sérieuses réflexions. Il se trompe quelquefois, mais un noble souffle l'anime; sa doctrine est une doctrine de liberté, d'expansion, de vie, et cette doctrine constitue l'unité de son livre. Nous avons beaucoup, peut-être trop insisté sur les contradictions où il tombe malgré lui et qui semblent moins le défaut de l'écrivain que la condition même du temps où nous vivons, temps de fermentation et de préparation, et dont l'auteur a exprimé lui-même avec énergie les incompréhensibles oppositions. Aujourd'hui, il l'a bien dit, « tout est contre tout. » Au moment même où l'industrie aplanit les voies de la paix, la guerre précipite les peuples l'un contre l'autre avec fureur. Les

vieilles religions n'ont plus d'empire sur les âmes, et pourtant les vieilles églises sont pleines. L'empire semble acquis à la raison, et cependant l'hypocrisie religieuse glorifie dans le passé le fanatisme homicide, et la superstition arrogante oppose à la raison les ascensions entre ciel et terre de saint Cupertin. Plongée dans l'angoisse, l'humanité croit au bonheur. Au milieu de ces violents contrastes, on s'explique facilement que le penseur se trouble parfois, et l'on respire comme l'air du temps ce souffle de mélancolie dont nous parlions en commençant, et qui traverse dans le livre des *Esquisses* les aspirations les plus hardies et les plus belles, les espérances les plus enflammées.

Tel qu'il est, ce livre n'est l'œuvre ni d'un esprit ni d'un talent ordinaire. Il intéresse, il fait réfléchir. Pensé avec force, il sollicite vivement la pensée. Il est écrit aussi d'une manière remarquable. A peine çà et là pourrait-on reprendre quelques fleurs d'une rhétorique artificielle au milieu d'un style en général ferme et sobre et dont l'éclat voilé, comme une lumière tamisée avec art, charme sans fatiguer. Le lecteur y fait à chaque instant la rencontre de quelque pensée finement taillée et gravée en relief comme un camée. Elle forme médaillon et s'attache dans la mémoire.

De tous les genres de livres, les recueils de pensées comme celui-ci sont les plus agréables. On peut les ouvrir au hasard; on les lit *passim*, à petits coups, à loisir; on s'arrête, on réfléchit, on approuve, on contredit, et l'on cause encore avec l'auteur longtemps après que le livre est fermé. Mais le mérite particulier et l'intérêt puissant de celui dont nous avons donné une incomplète analyse, c'est qu'il n'est pas seulement l'ouvrage ingénieux d'un penseur et d'un écrivain solitaire, le trésor lentement amassé des réflexions d'une femme exceptionnelle qui elle, on le sent bien, ne médite point par accident: c'est, encore une fois, l'éloquent résumé des pensées, des préoccupations, des doutes, des faiblesses, des révoltes, de la réalité triste, des plus vaines mais aussi des meilleures et des plus solides espérances de notre temps.

V

GEORGE SAND.

LES ROMANS CHAMPÊTRES.

Sous ce titre : *les Romans champêtres*, les éditeurs ont eu l'heureuse idée de réunir les quelques récits de la vie rustique qui occupent une place à part dans l'œuvre de madame George Sand. Saines et chastes histoires, tout embaumées de la senteur des champs, toutes parfumées d'innocence, de calme et de vertu, on a été émerveillé et ravi de les voir sortir un jour, comme de source, de ce cerveau fumeux, de cette âme en peine, d'où s'étaient échappées, avec quelle puissance! tant d'éloquentes révoltes, je ne dis pas contre la morale naturelle, mais contre l'édifice de la morale et des conventions sociales.

« Dans les temps où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié,

et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés que les mœurs pures, les sentiments tendres, l'équité primitive sont ou peuvent être encore dans ce monde. » Ces lignes étaient écrites dans la préface de *la Petite Fadette*, au lendemain des fatales journées de juin, aussi funestes en elles-mêmes que dans leurs inévitables conséquences. Ainsi les calamités des discordes civiles ont provoqué quelques-unes des douces pastorales de madame George Sand, comme étaient venues au monde les idylles de Théocrite, de Virgile et d'André Chénier : un peu de lait pur au milieu de flots de sang !

Mais, chose singulière ! à la différence de ses devanciers, madame George Sand, en se détournant des malheurs de son temps, en se réfugiant dans les rêves de la vie champêtre, y trouvait pour son imagination un asile contre elle-même. Je n'entends pas faire allusion à ces bulletins imprudents qui lui ont été attribués et à la part plus ou moins directe qu'elle prit aux événements d'alors : je veux parler de ses premiers romans. Ne semble-t-il pas qu'elle-même, fatiguée des personnages délirants, des âmes tumultueuses pleines d'insurrections et de tempêtes, où se complut si longtemps sa fantaisie, ait cherché un rafraîchissement dans

ces calmes peintures qui remuent le cœur sans l'inquiéter ni le troubler?

Quoi qu'il en soit, les critiques les plus sévères à la femme célèbre qui s'est fait le nom de George Sand doivent le reconnaître et lui en tenir compte; elle-même a fourni l'antidote au poison. A *Lélia*, à *Indiana*, elle a opposé *André*, *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, *François le Champi*; et lorsqu'on incrimine, comme on l'a fait récemment au milieu d'un procès scandaleux, les romans de l'auteur de complicité dans les aventures de cave d'une jeune fille de famille avec son jardinier, il faut, pour être juste, reconnaître que ce roman champêtre dénoué en Cour d'assises n'a aucune ressemblance avec ceux dont nous parlons. Ils sont purs de toute pernicieuse influence. Ces quelques livres où la morale sociale est respectée sont en même temps les plus parfaits, les plus achevés de l'auteur sous le rapport de l'art, justifiant une fois de plus cette vérité esthétique que rien n'est vraiment beau hors du bien. Jamais la voix de la sirène du dix-neuvième siècle n'a été plus douce, plus irrésistible que dans ces chefs-d'œuvre inoffensifs. On peut les lire à la table de famille, on peut les donner à la jeune fille, on les oublierait sur le berceau de l'enfant.

Rien n'est plus simple que le motif de ces histoires chantées sur un pipeau rustique.

Germain, le laboureur, s'en va au village voisin courtiser une assez riche veuve qu'il voudrait donner pour belle-mère aux enfants en bas âge que lui a laissés sa première femme. Une voisine le prie d'amener avec lui sa fille Marie, bachelette de seize ans, qui doit se mettre en condition dans le village habité par la veuve. Le petit Pierre, un marmot de six ans, court après son père. Il est aussi du voyage. Voilà le laboureur, la jeune fille et l'enfant chevauchant de compagnie, et sur le même cheval, s'il vous plaît. On s'égare dans la lande près de la Mare au Diable. Force est d'y passer la nuit. Tandis que le laboureur s'inquiète et s'impatiente, la jeune fille s'occupe de l'enfant comme une mère, l'enveloppe, le soigne, improvise un feu de bois mort, et elle devise si raisonnablement, et elle est si douce, si enjouée, de si bonne humeur, d'un si fier courage, que le cœur du laboureur se prend. Il se dit que c'est là la femme qu'il lui faut, la mère qu'il faut à ses enfants. Ce n'est plus la veuve qu'il épouse, c'est la pauvre petite Marie. Ils n'y songeaient guère en partant, et qui eût pensé au village qu'ils viendraient à s'aimer, elle si jeune, lui « un vieux », vingt-huit ans !

Voilà le thème de la *Mare au Diable*. Quoique la *Petite Fadette* ait bien cent pages de plus, l'analyse, celle des événements, s'en pourrait faire aussi en quelques lignes. Tout le monde a lu l'histoire de ces deux jumeaux et de la sauvage enfant insultée, méprisée, qui s'élève toute seule pour se faire aimer de l'un des deux *bessons* et qui parvient même à se faire agréer du père de Landry quand elle devient riche; car ce paysan n'a pas de préjugé : pour lui tous les riches sont égaux.

Ce sont les modulations de ces airs simples qui sont incomparables. Quelle douceur de ton! quelle grâce! quelle fraîcheur! Et la nature, comme elle est rendue! Ce n'est pas la nature décrite didactiquement, c'est la nature sentie et exprimée avec la tendresse et la gravité qu'on trouve dans les paysages de Claude le Lorrain ou du Poussin. Le style lui-même de l'auteur, style opulent et abondant jusqu'à la diffusion, mais toujours limpide, ressemble à ces grasses campagnes arrosées de clairs ruisseaux, à ces tableaux de féconde nature qu'il rencontre et peint en son chemin. Les hommes valent le paysage. Sans doute les paysans de madame Sand ne sont pas tout à fait ceux que nous connaissons; ils sont d'une vérité plus qu'adoucie : idéale; mais

enfin les personnages de ses pastorales ne sont pas absolument artificiels comme ceux des idylles de Florian ou de Gessner. Ses bergers n'ont pas de faveurs roses ou bleues à leur houlette ou au cou de leurs moutons ; ses campagnards sont de vrais mangeurs de pain noir ; tout en aimant, ils travaillent ; et, dans leurs épanchements ingénus, labour rime avec amour.

De tous les récits champêtres de madame G. Sand, le plus émouvant et le plus parfait, à mon gré, c'est celui de *François le Champi*. C'est dans le journal des *Débats*, qu'il parut pour la première fois quelque temps avant la révolution de 1848. Depuis, l'auteur, qu'on me passe cette expression triviale mais champêtre, a tiré du même sac deux moutures, et transporté sa bucolique à la scène, où tout Paris l'a applaudie. Cependant, sous cette forme nouvelle, j'ose dire que le meilleur s'est évaporé de l'histoire si tendre racontée à tour de rôle à la veillée par le chanvreur et la mère Monique, la servante du curé. La scène veut du mouvement et de l'action ; les longs dialogues et les simples récits de la muse agreste lui font peur. On n'y a pas vu, on ne pouvait y montrer l'enfant des champs, l'enfant trouvé jouant avec la paille où la jeune lavandière posait ses genoux et répondant avec innocence à ses questions, ce

premier dialogue de François le Champi et de la bonne Madeleine, qui ouvre si admirablement le récit. Rappellerai-je cette touchante aventure? Madeleine, après avoir protégé et secouru de ses deniers la femme indigente commise à la garde de l'enfant trouvé, recueille à sa mort l'enfant lui-même. Il grandit avec le sien, et tous deux partagent ensemble le pain et la tendresse. Mais quand l'enfant trouvé devient grand, le mari de Madeleine, un meunier avare et brutal, qui tolérait chez lui le Champi à cause de son activité et de ses bons services, exige tout d'un coup son renvoi. La jalousie du méchant homme a été perfidement excitée par les calomnies de sa maîtresse: « Pourtant la vertu était écrite sur la figure de Madeleine comme une prière sur un livre d'Heures. » Madeleine est pieuse, elle connaît ses devoirs, elle sait qu'il faut obéir, quoi qu'il lui en coûte ; elle se résigne à la séparation et parvient même à calmer le désespoir du Champi.

« Allons, dit-il, en essuyant ses yeux moites, je par-
« tirai de grand matin, et je vous dis adieu ici, ma
« mère Madeleine! Adieu pour la vie peut-être, car
« ne me dites point si je pourrai jamais vous revoir et
« causer avec vous. Si vous pensez que ce bonheur-là
« ne doive plus m'arriver, ne m'en dites rien, car je

« perdrais le courage de vivre. Laissez-moi garder l'es-
« pérance de vous retrouver un jour ici à cette claire
« fontaine où je vous ai trouvée pour la première fois
« il y aura tantôt onze ans. Depuis ce jour jusqu'à
« celui d'aujourd'hui, je n'ai eu que du contente-
« ment ; et le bonheur que Dieu et vous m'avez donné
« je ne dois pas le mettre en oubli, mais en souve-
« nance, pour m'aider à prendre, à compter de
« demain, le temps et le sort comme ils viendront. Je
« m'en vas avec un cœur tout transpercé et morfondu
« d'angoisses en songeant que je ne vous laisse pas
« heureuse et que je vous ôte, en m'ôtant d'à côté de
« vous, le meilleur de vos amis ; mais vous m'avez dit
« que si je n'essayais pas de me consoler vous seriez
« plus désolée. Je me consolerai donc comme je pour-
« rai en pensant à vous. Adieu, madame Blanchet,
« laissez-moi un peu ici tout seul ; je serai mieux
« quand j'aurai pleuré ici tout mon soûl. S'il tombe de
« mes larmes dans cette fontaine, vous songerez à moi
« toutes les fois que vous viendrez y laver. Je vais
« aussi cueillir de la menthe pour embaumer mon
« linge, car je vais tout à l'heure faire mon paquet, et
« tant que je sentirai sur moi cette odeur-là, je me
« figurerai que je suis ici et que je vous vois. Adieu,

« adieu, ma chère mère, je ne veux pas retourner à la « maison. Je pourrais bien embrasser mon Jeannie « sans l'éveiller, mais je ne m'en sens pas le courage. « Vous lui parlerez de son pauvre François, afin qu'il « ne m'oublie pas trop. Donnez-moi votre bénédiction, « Madeleine, comme vous me l'avez donnée le jour de « ma première communion. Il me la faut pour avoir « la grâce de Dieu. » Quelle plainte éloquente et pathétique ! Après les adieux, le Champi s'en va chercher du travail au loin. Lui parti, la jeune femme sent combien elle aimait cet enfant, qui était devenu pour elle un frère, un ami. Avec lui, elle oubliait qu'elle n'avait eu ni repos, ni amour, ni consolation dans son ménage. Elle secourait les pauvres avec lui ; le soir, à la veillée, elle lisait avec lui l'Évangile ou les légendes des saints. Une petite fièvre la consume tout doucement ; elle ne meurt pas pourtant. François revient, et comment sa tendresse se transforme en amour, ou plutôt de quelle manière cette tendresse révèle au plus jeune homme son vrai caractère, comment éclate cette flamme longtemps couvée sous la cendre, comment le Champi finit, sans qu'on en soit étonné ni scandalisé, par épouser celle qu'il avait appelée sa mère Madeleine, vous le savez, et si d'aventure vous l'ignorez,

lisez ces pages attendrissantes. Il y a là une veine de sensibilité et de tendresse dont une femme seule était capable. C'est un roman sorti du cœur.

J'aime aussi mieux le style de *François le Champi* que celui de *la Petite Fadette*. Et ceci m'amène à une réflexion critique. Madame George Sand s'est composé pour ses récits champêtres un idiome à part. Elle y parle un langage demi-savant, demi-rustique. Elle mêle souvent les locutions de la campagne et quelques vocables du patois berrichon avec des mots de notre vieille langue, de ceux qui ont un air si charmant et si naïf dans Amyot. Le tout forme un assez joli parlage, une sorte de langage paysannesque idéal, ayant un goût de terroir, quoique plus d'une fois, j'imagine, il doive sonner d'une manière aussi étrange aux oreilles d'un paysan qu'à celles d'un Parisien. Mais le danger c'est d'en abuser, c'est de paraître croire que l'ingénuité et la vérité en dépendent et sont là. Ce n'est pourtant pas par ces façons de parler que les idylles de madame Sand sont supérieures en vérité et en naturel à celles dont nous parlions plus haut, de Gessner et de Florian. Dans *François le Champi*, madame Sand en usait avec sobriété; dans *la Petite Fadette*, elle en a abusé. L'artifice ingénieux y tourne à l'afféterie et au procédé. Aussi

sont venus les imitateurs, *servum pecus*, et ils ont copié tout de suite, en renchérissant d'une manière insupportable, ce poétique jargon.

Il y a encore une autre critique que je ferai aux idylles de madame Sand. Elle donne à ses paysans toutes sortes de délicatesses de sentiments qui doivent être assez rares à la campagne. Les trop vrais *paysans* de Balzac sont de tristes pastorales; mais, d'un autre côté, il y a aussi trop d'invraisemblance à prêter à la rusticité ces tendres raffinements du cœur, ces souffrances chastes et muettes, ces mélancolies, ces vertus que l'éducation ne donne pas toute seule sans doute, mais qu'on a peine à concevoir sans elle.

M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, après avoir apprécié dignement les romans champêtres, ne conclut pourtant pas en leur faveur au préjudice des autres romans de l'auteur où il trouve des parties supérieures, plus fortes, plus poétiques; et, curieux des futures créations de cette riche nature, il ouvre libéralement devant elle toutes les barrières : « Il ne faut rien interdire en fait d'art, dit-il, à un talent qui est en plein cours, en plein torrent. Un talent fier comme celui-là a été mis au monde pour oser. » Oser est fort bien; toutefois, au lieu d'attendre l'auteur avec une

curiosité d'artiste, mais aussi avec une certaine indifférence esthétique et morale dans toutes les voies où il lui plaira de s'engager, ne serait-il pas préférable d'en indiquer une où son talent si admiré trouverait un rajeunissement et ajouterait à sa gloire, où le fleuve impétueux pourrait courir sans ronler de limon, sans dévorer ses rivages? Si madame Sand transportait, par exemple, à la ville, les vertus idéales du roman champêtre, là, toutes les délicatesses, les tendresses, les fines nuances de conscience, qui étonnent chez des paysans, seraient plus vraisemblables. Il ne faut pas nous donner à croire que l'ingénuité, la douceur, la chasteté, la vertu se chaussent exclusivement de sabots. Que de soumissions, de résignations, de dévouements, de combats, d'héroïsmes ignorés, d'amours naïfs sont ou peuvent être, restent à découvrir et à peindre ailleurs que chez les bergers et dans toutes les conditions! Il y a tout un monde inexploré par la fantaisie romanesque entre messieurs et mesdames don Juan et les paysans mélancoliques, toute une veine de livres beaux et salutaires. Je ne veux pas de la vertu tout unie. L'auteur s'est donné lui-même un exemple du genre que je demande dans cette délicieuse et fine étude de cœur, *André*, que les éditeurs ont ajoutée

sans doute aux romans rustiques à cause de l'analogie du ton plutôt qu'en raison du lieu de la scène. Car ni Geneviève, cette tendre créature, ni André, le pâle jeune homme qui n'a pas le courage de sa passion et laisse outrager et mourir celle qu'il aime, ne sont des paysans.

En attendant que l'auteur comble ce *desideratum* de la littérature romanesque contemporaine, malgré ce qu'on y peut reprendre, je place non pas à côté, mais au-dessus de tous ses livres ses romans champêtres. Il y a eu de belles pastorales dans le monde depuis Ruth et Noémi jusqu'à Hermann et Dorothée du grand Gœthe. Celles de madame Sand resteront parmi les plus belles. Elles sont jusqu'à présent le pur fleuron de sa gloire, ce qui recommandera le mieux son nom à la postérité. De nos jours où l'on prodigue le marbre sur les places publiques de nos villes de province à des utilités administratives et militaires, on peut, sans être trop ambitieux pour madame Sand, prévoir le jour où, quand sa voix éloquente se sera tue pour toujours, ses amis voudront élever dans la cité qui l'a vue naître une statue à cette femme exceptionnelle qui écrit de génie. Si les statues n'étaient pas toutes des flatteries, je voudrais qu'alors aucun emblème, aucune inscription ne

rappelât les livres où ce génie orageux s'est épanché en sophismes et en paradoxes : ni les révoltes de Lélia, ni Evenor et Leucippe et les rêves cosmogoniques ou humanitaires, ni les fausses confidences sous le titre d'autobiographie et de roman. Avec *André* et les *Lettres d'un voyageur*, elle tiendrait dans sa main, cette Muse fiévreuse aux yeux terribles, une touffe de bruyères et de fleurs des champs : les bruyères qu'elle cueillait avec la petite Marie dans les landes de la *Mare au diable*, ces fleurs qu'emportait le *Champi* quand il quittait en pleurant le moulin de Cormouer.

VI

H. TAINE.

ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE.

« Ceci est un recueil d'articles ; j'aime, je l'avoue, ces sortes de livres. D'abord on peut jeter le volume au bout de vingt pages, commencer par la fin ou au milieu ; vous n'y êtes pas serviteur, mais maître ; vous pouvez le traiter comme journal ; en effet, c'est le journal d'un esprit. — En second lieu, il est varié ; d'une page à l'autre vous passez de la Renaissance aux dix-neuvième siècle, de l'Inde à l'Angleterre ; cette diversité surprend et plaît. — Enfin involontairement l'auteur y est indiscret ; il se découvre à nous sans rien réserver de lui-même ; c'est une conversation intime..... Assis sur son fauteuil, les pieds au feu, on voit peu à peu, en tournant les feuillets, une physionomie animée et pensante se dessiner sur la toile obscure de l'imagination paresseuse ; ce visage prend de l'expression et

du relief; ses divers traits s'expliquent et s'éclairent les uns les autres; bientôt l'auteur revit pour nous et devant nous; *nous sentons la nécessité de toutes ses pensées*; nous prévoyons ce qu'il va dire; ses façons d'être et de parler nous sont aussi familières que celles d'un homme que nous voyons tous les jours; ses opinions corrigent ou ébranlent les nôtres; il entre pour sa part dans notre pensée et dans notre vie : il est à douze cents lieues de nous, et son livre imprime en nous son image comme la lumière réfléchie va peindre au bout de l'horizon l'objet d'où elle est partie. Tel est le charme de ces livres qui remuent tous les sujets, qui donnent l'opinion de l'auteur sur toutes choses, qui nous promènent dans toutes les parties de sa pensée, et pour ainsi dire nous font faire le tour de son esprit. »

C'est ainsi que s'exprime M. Taine dans l'étude placée au seuil de son livre à propos d'un recueil de l'historien anglais Macaulay du même genre et aussi du même titre que le sien : *Critical and historical Essays*. Son affection pour cette sorte d'ouvrages n'a donc rien que de fort naturel, et « l'on en sent la nécessité » sans les excellentes explications qu'il en donne par surcroît. L'auteur d'ailleurs se rencontre dans son goût avec le public, qui prise tout comme un autre cette façon

d'ouvrage fait pourtant de pièces et de morceaux, à condition que les morceaux en soient bons et que l'écrivain qui les a assemblés soit un homme de talent comme l'illustre M. Macaulay ou comme le jeune écrivain si hardi et si brillant, si expressif et si vigoureux que nos lecteurs connaissent et qui a nom M. Taine.

Oui, M. Taine a raison. Rien ne vaut, pour connaître l'homme dans l'auteur, comme ces articles de critique en quelque sorte nomade sur des questions, des temps, des sujets divers. On peut se déguiser dans un livre d'une seule veine. Cela est plus difficile au milieu des épreuves répétées, des applications multiples de la critique. En des circonstances si diverses, comment se cacher toujours ? Comment l'auteur fera-t-il pour ne pas se laisser surprendre dans la vérité de sa physionomie et de son caractère? Nous ne croyons pas pourtant qu'on arrive à découvrir « la nécessité de toutes ses pensées », comme le dit M. Taine. Cette perspicacité est un peu trop merveilleuse; en l'attribuant à Dieu même et à Dieu seul, on a bien de la peine à l'accorder avec ce qu'on a toujours cru jusqu'ici de la liberté de la pensée et de la volonté humaine, et cette nécessité, heureusement nous n'y croyons pas. Ce mot *nécessité*, écrit à la première page des *Essais* de

M. Taine, on ne s'étonnera pas de nous le voir souligner avec insistance ; ce n'est pas un terme impropre échappé à la rapidité de la plume, qu'on a mauvaise grâce à relever, c'est un mot capital et révélateur, qui dénonce et qui résume. M. Taine aurait pu le choisir comme épigraphe. On voit venir le critique logicien et la critique fataliste.

M. Taine ne s'en défendra pas, je pense. En tout cas, pour ce qui est de la première de ces deux qualifications, je n'ai pas peur qu'il me démente. Il se pique ouvertement et avant tout de logique. Il a une méthode dont il développe habilement l'appareil dans la préface de son livre, et cette méthode, il y croit et il la suit, qu'il s'agisse de philosophie, d'histoire ou de littérature. Il en a fait déjà l'application dans sa brillante *Étude sur Tite-Live*, couronnée par l'Académie française, et dans son volume sur le spiritualisme officiel et les philosophes éclectiques, qu'il a le tort d'appeler d'une manière trop générale : *les Philosophes français au dix-neuvième siècle.*

Dans les différents morceaux dont se compose le recueil qui nous occupe, on retrouve encore cette méthode ; il y tient par-dessus tout : c'est son épée et son bouclier, son bélier et sa forteresse, sa loi et ses pro-

phètes. Accordez-la-lui, il fait bon marché du reste, de ce qui court, il est vrai, le moins de risques, de son talent et de ses ouvrages. « Cet instrument, dit-il, fabriqué par Aristote et Hégel, mérite seul qu'on le défende ; je n'ai que des pardons à demander pour l'ouvrier. » Eh bien ! au risque d'affliger M. Taine, nous aurons bien des réserves à faire en ce qui concerne sa méthode, tandis que nous nous sentons autant de sympathie que d'admiration pour l'artisan qui l'emploie et qui en abuse.

Mais en quoi donc consiste la méthode de M. Taine? Nous allons le savoir. « L'homme, dit-il, n'est pas un assemblage de pièces contiguës, mais une machine de rouages ordonnés ; il est un système et non un amas. » Voilà déjà un principe que je n'accorderai pas sans restriction. L'homme n'est pas un assemblage de parties seulement contiguës, cela est vrai ; mais il n'est pas non plus une pure « machine » fonctionnant à l'aide de ressorts ; il n'est pas une machine ; il est, nous le croyons, nous le sentons, une force libre. Mais continuons. Ce qu'on trouve, suivant l'auteur, en décomposant l'homme, on le trouve de même en décomposant une littérature, une civilisation, un siècle et les siècles. Tout se tient, tout s'enchaîne, et tout est dirigé

par une force dominante qui tient les fils en apparence les plus divers. C'est cette force que le critique doit démêler, quand il veut faire le portrait d'un philosophe, d'un poëte, d'un historien ou d'un orateur. Ou plutôt il ne suffit pas qu'il en fasse le portrait, il faut qu'il en expose le squelette, il faut le faire comprendre en le décomposant, en recherchant les grandes causes, les grands ressorts qui unissent par des liens nécessaires toutes les émotions, toutes les pensées de l'homme. Par exemple, un grand artiste peint un cheval d'après nature. Peu à peu se dessinent sur la toile admirable la tête, les yeux ardents, les membres, les muscles et jusqu'au poil frémissant de l'animal. Un chirurgien survient, et au lieu de peindre la bête, il l'ouvre et en démontre la construction et les mouvements par l'anatomie. Vous aviez la représentation expressive, mais plus ou moins artificielle, voici l'explication intime. De même, dans l'étude critique de l'homme, la grande affaire, c'est, dit M. Taine, de découvrir « la forme d'esprit originelle d'où se déduisent toutes les qualités importantes de l'homme et de l'œuvre. »

Eh bien! nous en demandons pardon à M. Taine; mais, suivant nous, aucun de ces deux critiques, ni le peintre, ni l'anatomiste, ni M. Sainte-Beuve qui a bien

parlé de M. Taine, et qui est, je crois, le grand peintre que M. Taine reconnaissant avait en vue dans la comparaison que nous lui avons empruntée, ni M. Sainte-Beuve ni M. Taine, soit séparés, soit réunis et superposés, ne réalisent encore d'une manière complète ce qu'on attend d'un critique, ce qu'on entend par la critique. Oui, à merveille, s'il ne s'agissait que de peindre et d'expliquer. Mais est-ce là toute la mission de la critique? Est-ce que son art est borné à la description et à l'analyse? Est-ce que la fin supérieure de son œuvre ne doit pas être, comme son nom (*krinó*) l'indique, de discerner, de choisir, de juger sous peine de ne plus être la critique? Or, pour choisir, pour juger, il faut une règle ; cette règle, c'est un idéal, type immatériel et invariable, que le critique porte en soi et auquel il rapporte ce qu'il examine. Sans cet idéal, vous pouvez peindre merveilleusement d'après nature ; vous pouvez aussi analyser ou expliquer, mais il vous est défendu d'admirer et de dédaigner, de haïr et d'aimer. Cette règle, cet idéal, vous les avez oubliés dans votre méthode de critique qui ajoute l'analyse au portrait ; ou plutôt votre méthode, parfaitement en rapport, je le reconnais, avec vos idées métaphysiques, les exclut. Il ne vous reste dans votre système de forces et de phéno-

mènes, nécessairement liés, qu'à vous extasier devant telle force maîtresse et dominante, devant le courage aveugle qui emporte l'homme et imprime un cachet plus ou móins expressif à son œuvre. Le bien et le mal, le beau et le laid, n'existent pas, pas plus que la liberté et la responsabilité morale de les avoir réalisés. Ou plutôt tout est bien, tout est mal, tout est beau, tout est laid : c'est le panthéisme appliqué à la critique. Prenons l'histoire ou la littérature. Un siècle dérive d'un siècle, un homme d'un homme : il n'y a point d'accident. Il y a des forces, des facultés et des passions ; il n'y a point de force libre ; ni volonté, ni liberté. Car si tout est nécessaire, rien n'est libre. Et du monde ainsi conçu, vous vous écriez : « C'est un noble spectacle ! » Noble n'est pas le mot ; c'est un spectacle curieux, voilà tout. On admire, dites-vous, dans les grands hommes, l'ampleur de leurs forces, facultés ou passions. Oui, mais à titre de curiosité ; encore une fois, on ne les aime ni ne les hait. Vous retranchez l'amour, et la haine, qui est aussi de l'amour. Sans compter que cette analyse logique des effets et des causes n'est possible que dans une certaine mesure et toujours et nécessairement incomplète. Ainsi, suivant vous, un homme est ce qu'il doit être en raison du temps, du

lieu, des circonstances d'où il vient et où il est placé. Tout en lui, les actions et les œuvres les plus diverses, et les contradictions même, vous prétendez les ramener sous le joug d'une faculté dominante née de ces circonstances et qui explique tout. Mais, pour ne proposer qu'une difficulté, par quel enchaînement subtil d'effets et de causes expliquerez-vous que dans tel homme plutôt que dans tel autre, à côté de lui, dans les mêmes conditions de temps, de lieu, de sang, la force dominante fasse explosion d'une manière sublime et devienne ici plutôt que là le génie? Pour nous rendre compte de cet effet mystérieux, un anneau, j'en ai peur, manquera à votre logique.

Telle est pourtant la méthode que M. Taine suit à outrance, sans se préoccuper des objections. Il fait l'analyse logique et l'histoire naturelle des philosophes et des écrivains. Il ouvre le corps et le cœur des poëtes et des penseurs et regarde ce qu'il y a dedans. Il y trouve des ressorts extraordinaires; mais il ne paraît pas qu'il y reconnaisse une âme. Nonobstant il déploie dans ses classifications et ses recherches une curiosité et une science infinie, une vérité d'observation et une puissance de compréhension des plus rares, une logique serrée, une imagination vive et une vigueur d'expres-

sion souvent admirable, toutes sortes de facultés des plus diverses et que j'aurais bien de la peine à ramener, de bonne foi, sous tous les rapports, à une seule faculté maîtresse, à un seul terme irréductible. Mais jamais il ne se départ de son armature de fer : le syllogisme appliqué à la critique. Il porte aussi légèrement que possible cette pesante armure, et pourtant on souffre de l'y voir emprisonné. Quelle gêne volontaire s'est imposée ce libre et vaillant esprit, prime-sautier et original ! Malgré lui elle donne parfois à sa manière je ne sais quoi de dur, de sec et de scolastique. Toujours le même procédé, le même moule de critique, dont il ne rachète l'uniformité que par des ressources extraordinaires de talent puisées dans la nature la plus ondoyante, la plus riche, la plus variée qui puisse justement contrarier son rêve d'unité et de nécessité. Qu'il s'agisse de Saint-Simon, de Fléchier, de Thackeray, de Balzac, il opérera toujours de la même manière. Il était de tel pays, de telle race, de tel siècle. Il a subi telles influences, telles crises, il a sous les yeux tel spectacle, il devait être *cela*. Et partout des effets et des causes, des modifications nécessaires, une machine organisée. Ainsi je trouve dans les *Essais* un chapitre remarquable sur M. Michelet : M. Taine

décrit à merveille la sensibilité exaltée, fiévreuse, convulsive, l'âme ardente et enfantine de cet écrivain fougueux, ailé et éblouissant, frère des oiseaux qu'il a chantés. De la sensibilité, faculté dominante, il déduit ingénieusement toutes les autres qualités de l'auteur, jusqu'à la plus éloignée en apparence : l'érudition. On est sous le charme de ce portrait vivant, et on se laisse aller à cette dialectique animée. Mais voici que l'analyste prétend nous expliquer, pour finir, le *mécanisme des affirmations de M. Michelet*, et ce *mécanisme*, il l'a trouvé dans l'incessante tension de sa *machine* nerveuse. Ainsi le brillant critique finit par s'étrangler dans l'étau de son système, et l'on s'y sent étouffer avec lui. De grâce, un peu d'air, un peu d'âme, un peu moins de mécanisme et de machines, et un peu plus de volonté et de liberté!

Maintenant que nous avons fait le procès à la doctrine métaphysique de M. Taine et à sa méthode de critique dans ce qu'elle a d'exorbitant, disons ce que cette méthode a de bon. Ce sera une *antinomie* accordée à l'ombre de Hégel. L'analyse naturelle et l'analyse logique sont assurément des éléments essentiels de toute bonne critique, et M. Taine n'a que le tort de s'y renfermer exclusivement sans vouloir s'élever au-

dessus. Mais sa critique est une réaction heureuse contre la critique didactique et banale, contre la règle étroite, l'idéal de convention, l'admiration routinière et la connaissance superficielle. Le scalpel de l'opérateur philosophe produit des écorchés superbes, des sujets merveilleusement fouillés. Ses personnages, étudiés dans leur cadre naturel, expliqués et éclairés en détail, confrontés avec les événements, déduits de mille circonstances, fournissent à la critique des aperçus inattendus et des motifs nouveaux de jugement. Ainsi nous sont apparus, tels grandis sans mesure et tels diminués, mais très-vivants et comme refondus à nouveau, Shakspeare, Racine, Saint-Simon, Balzac. L'intérêt rajeunit et se renouvelle là où il semblait épuisé.

Disons-le d'ailleurs : en apportant dans la critique littéraire cette libre et curieuse enquête, cette analyse savante, cette recherche des effets et des causes, M. Taine y continue à sa manière, bien qu'en l'outrant, le mouvement si fécond que MM. Guizot, Augustin Thierry, Michelet, ont imprimé de nos jours à la critique historique, et que M. Renan est en train de poursuivre avec tant d'éclat dans la critique religieuse. A ce titre, tout en maintenant nos réserves, les hardis

Essais de M. Taine compteront parmi les travaux dont s'honorera ce temps-ci.

Le public a accueilli avec la plus vive sympathie les premiers écrits de notre jeune et brillant collaborateur. Ce mélange de précision et de hardiesse, de force et d'imagination, forme un tout d'une séduction certaine. L'intérêt est plus grand quand on sait que, pliant sous des travaux prématurés et excessifs, sous le poids de la pensée accumulée et concentrée dans un temps, hélas ! mauvais pour la pensée, l'auteur des *Essais de critique* est obligé aujourd'hui de s'arrêter en pleine veine, en plein succès. Ce ne sera qu'une courte pause, espérons-le. Quand la Faculté lui permettra de reprendre la plume, tout ce que nous lui conseillons, dans l'intérêt de ses admirateurs, et justement pour se défatiguer lui-même, c'est de détendre un peu la roideur scientifique de sa méthode, au moins en ce qui touche les hommes et les choses purement littéraires; c'est de briser, en persistant dans ses savantes analyses, sa forme syllogistique, moule uniforme et à la longue accablant où il couche et emprisonne ses sujets. Qu'il dissimule un peu sa logique et sa préoccupation de système philosophique. Nous ne lui disons pas d'en changer. Il ne nous écouterait pas. Et cependant le

jeune critique lui-même paraît quelque part, sinon regretter la voie où il s'est engagé, au moins la suivre douloureusement et porter son système philosophique comme une croix. Dans cet article sur M. Michelet dont nous avons parlé, on lit cette phrase : « La sensibilité de M. Michelet lui met devant les yeux une beauté idéale, souffrante, passionnée, tendre, au sourire terrible ou gracieux, parfois divin, mais maladive et boiteuse. Heureux pourtant ceux qui en ont une, ajoute M. Taine, ceux qui peuvent y croire et qui n'ont pas perdu leur foi première en étudiant le mécanisme de l'admiration ! » Il y a un aveu dans cette amertume : c'est que si le système de M. Taine est logique, il n'est pas consolant. Oui, M. Taine a raison : heureux ceux qui ont une beauté, une idéalité intérieure à laquelle ils croient et qui les enflamme ! Ce n'est pas sans souffrir qu'un noble esprit peut jeter la sienne, la fleur de son âme, dans l'abîme sans fond du panthéisme hégélien.

Mars 1859.

VII

VOLTAIRE.

LE ROI VOLTAIRE, PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE.

Voltaire ressuscite. Pour le diffamer ou pour le glorifier, de tous côtés on l'évoque, parfois de la manière la plus étrange.

Je demandais l'autre jour des nouvelles du libraire X... à un de ses confrères. Il me dit que le commerce de celui-ci allait assez mal, parce qu'il négligeait ses affaires pour évoquer des esprits. « Mais, observai-je naturellement, c'est le métier d'un bon libraire d'évoquer des esprits, et tous les libraires devraient en faire autant. — Vous ne m'entendez pas, X... est tombé dans la manie à la mode. C'est un émule de M. Hume. — Ah ! cela est bien différent. Et quels esprits X... évoque-t-il ? — Présentement il a de longues conversations chaque jour avec Rousseau et Voltaire. — J'en félicite Voltaire et Rousseau. Il paraît que Voltaire a

des loisirs dans l'autre monde, et que Rousseau n'est plus un sauvage. — X... pourra vous donner tout au long de leurs nouvelles. Il dit qu'ils sont bien malheureux, qu'ils errent entre ciel et terre, sans fin ni trêve, sans trouver nulle part ni repos ni asile, et qu'ils gémissent amèrement de leurs erreurs. » Je ne pus m'empêcher de m'écrier : Dites à votre confrère qu'il est un impertinent et un sot. Est-ce que d'abord la plus vulgaire reconnaissance ne lui prescrivait pas de faire un meilleur sort à ces grands écrivains, qui ont fait, eux, la fortune des libraires pendant leur vie et après leur mort, et dont les œuvres plus en vogue que jamais entrent dans ses profits de chaque année ? Mais il est bien plus encore leur obligé. Car s'il évoque impunément des esprits, sans crainte de passer pour sorcier, sans avoir à redouter le bûcher ou la roue et sans rien braver que le ridicule, c'est à ces grands talents, à ces grands courages du dix-huitième siècle, à ces précurseurs de la Révolution française, et surtout à Voltaire, qu'il le doit.

En y réfléchissant pourtant, je vis que j'avais eu tort de me fâcher. X... n'était pas si coupable. Errer sans repos entre ciel et terre, entre la persécution et la gloire, entre les apothéoses et les gémonies, prisonnier,

exilé, couronné, est-ce que cela n'a pas été toute la vie de Voltaire et aussi la vie de sa mémoire depuis qu'il est mort? Le bruit que fait sa renommée est composé d'imprécations autant que de louanges. On l'adore et on le hait, et l'amour des uns s'accroît de la haine des autres. Voltaire est un courtisan! Voltaire est un roi! Voltaire est un démon! Voltaire est un dieu! et sa cendre est incessamment agitée entre le ciel et l'enfer.

Une chose heureusement reste hors de contestation, c'est le génie de Voltaire. Il contraint l'admiration de ses plus implacables ennemis. « Comment, s'écrie de Maistre, vous peindrai-je ce qu'il me fait éprouver? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a plus de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui élever une statue..... par la main du bourreau. » Quel hommage, cette imprécation! Je ne voudrais pas en retrancher le bourreau, qui est, comme on sait, la clef de voûte de la société d'après de Maistre et ne devait pas être une antithèse cherchée sous la plume de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il n'était pas étonnant qu'il fût animé contre Voltaire de cette sainte

rage de l'âme que Voltaire connaissait bien, et qu'il avait appelée, lui, « fanatisme. »

Mais quoi! ne fera-t-on jamais bonne et impartiale justice à Voltaire, à celui pour qui la justice fut une passion? Cette équité est-elle si difficile? est-elle impossible? Je ne crois pas en tout cas que le moment en soit venu. La guerre dure encore, si elle n'est pas irréconciliable, entre les fils des croisés et les fils de Voltaire, pour me servir d'une expression de M. de Montalembert heureusement rapportée par M. A. Houssaye. Or comment trouver dans la lutte assez de calme pour la justice?

La lutte, n'est-ce pas aussi l'excuse des torts et des erreurs de Voltaire, si l'on veut se résoudre à le considérer, sinon sans passion, au moins de bonne foi? Sa vie fut une guerre; l'ardeur du combat, les besoins de cette guerre sans traité ni trêve ont parfois égaré ses coups et l'ont fait sortir, qui en doute? des limites de la raison et de la justice. Mais c'est pour la raison et la justice qu'il combattait. Il ne faut pas voir le détail de son œuvre; il faut en voir l'ensemble. Lui-même avait dit : « Il ne faut pas examiner tout ce que j'ai dit, mais ce que j'ai pensé. » L'Église ne peut lui pardonner ses attaques. Que les âmes pieuses elles-mêmes ce-

pendant n'oublient pas que ce qu'il attaquait dans l'Eglise c'était la source sacrée des abus, prétendus de droit divin contre lesquels il opposait les droits de l'humanité, et les titres imprescriptibles que venait de retrouver avec lui Montesquieu. Ce qu'il attaquait au fond, ce n'était pas le christianisme; au contraire, c'était l'infraction aux principes les plus élémentaires de la charité chrétienne, c'étaient les guerres de religion, les tortures, les auto-da-fé, la Saint-Barthélemy, les dragonnades, le poignard de Ravaillac, la révocation de l'édit de Nantes, l'assassinat juridique, commis, sous ses yeux, de Calas et de La Barre, tout ce qui a souillé la religion et profané insolemment le nom de Dieu. C'est contre les persécutions qu'il s'est armé en guerre, et qu'après avoir écrit contre une des plus cruelles, la Ligue, un poëme vengeur, il créa dans toute l'Europe la ligue de la raison et de la tolérance. Que mettre à la place de ce qu'il a détruit? dit-on souvent. Il a répondu lui-même : « Je vous ai délivré d'une bête féroce, et vous demandez quoi mettre à la place ! » Sans doute la religion innocente et la foi naïve ont reçu plus d'un choc dans les luttes de Voltaire ; il n'en voulait néanmoins qu'aux préjugés, qu'à l'oppression et qu'à l'iniquité. Et sous ce rapport, il est impossible de

ne pas trouver dans son œuvre quelque chose de vraiment évangélique.

Il faut n'avoir lu que les mandements des évêques contre lui ou les diatribes de ses plus ignorants adversaires pour en faire un athée, comme on l'a si souvent dit, répété et propagé. Il s'est séparé sur ce point de la plupart des encyclopédistes. En dépit des Lamettrie, des Grimm, des d'Holbach et de leurs railleries, il n'a pas cessé de maintenir la notion d'un Dieu créateur, tout-puissant pour la vertu et contre le crime. « Le patriarche, écrivait Grimm, ne veut pas se départir de son rémunérateur vengeur. » Mais n'a-t-il pas laissé sa foi confessée dans ce beau vers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ne l'a-t-il pas résumée dans cette bénédiction au petit-fils de Franklin : « Dieu et la liberté ? »

Comment Voltaire n'aurait-il pas cru à Dieu ? C'est le philosophe du bon sens et de l'évidence ; non pas du bon sens de d'Holbach, car on confond volontiers, et trop commodément, tous les philosophes du XVIIIe siècle. En tête d'un exemplaire du livre de ce célèbre athée, il écrivait : « D'Holbach prend quelquefois ses cinq

sens pour du bon sens. » On trouve, il est vrai, en consultant les écrits philosophiques de Voltaire, qu'il partageait sur la matière et sur l'âme l'opinion de Locke. Il croyait que la matière peut être douée de pensée par un don de Dieu, et que l'âme est plutôt un atome indivisible qu'une substance immatérielle. Il croyait cela, et cependant il était spiritualiste ; car il accordait à cet atome, avec la pensée, la liberté, la connaissance de Dieu et de la loi morale. Cette loi morale, il l'avait rédigée en un seul mot : la justice.

Qu'on soit juste, il suffit ; le reste est arbitraire.

Et dans le fait, qu'a-t-on trouvé de mieux que la justice ? La justice renfermela charité, si l'on y regarde bien, ou plutôt si on en porte dans son cœur l'amour et la flamme qui brûlaient le cœur de Voltaire. Ah ! quel apôtre elle eut en lui ! Quelle tendresse pour les malheureuses victimes des abus, des préjugés, de l'injustice, du fanatisme ! C'était peu d'avoir consacré trois ans de son existence à ressusciter l'honneur de Calas ; il semblait vraiment que les opprimés de tous les siècles lui eussent remis leurs injures à venger. Au milieu d'erreurs passagères, au milieu des entraînements de

la colère et des excès de l'amour-propre, cette passion de la justice donne l'unité à son œuvre comme à sa vie. Dans ses tragédies d'une éloquence un peu artificielle, où il essaye de rendre la philosophie pathétique, dans ses histoires et dans cette histoire magnifique des progrès de la raison sur les préjugés : l'*Essai sur les mœurs*; dans ses romans inimitables et sans modèle, où il ne semble pas seulement avoir créé un genre, mais avoir inventé l'esprit, dans ses brochures, dans ses épîtres, ses lettres, dans toute son œuvre enfin, la seule Encyclopédie du XVIII[e] siècle qu'on puisse lire encore tout entière, œuvre immense où ce génie avide semble avoir réalisé en littérature le rêve de la monarchie universelle, partout, qu'il raille, ou s'attendrisse, ou s'indigne, il parle au nom de la justice. C'est son premier, c'est son dernier mot. « Je meurs content, dit-il, quand il apprend sur son lit d'agonie la réhabilitation de Lalli. Je vois que le roi aime la justice. » Il mourut avec la conscience de la bonté de son œuvre.

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

C'était trop peu dire. Sa libre pensée avait réussi contre le fanatisme et les abus sociaux, comme Des-

cartes contre le fanatisme de la routine philosophique. Il avait fait un peu de mal peut-être, mais certainement beaucoup de bien.—Il avait fait la préface de la révolution de 1789.

Quelle entreprise de raconter en détail cette vie, cette œuvre et cette influence de Voltaire ! Ce n'est pas une statue par la main du bourreau, ce n'est qu'une jolie statuette par la main d'un ami que M. Arsène Houssaye élève à ce dictateur de l'esprit. Je mentirais si je disais que c'est la plume qu'il fallait. M. Arsène Houssaye, un homme de lettres qui a su faire sa fortune comme Voltaire, est un bel esprit fin et souriant, cousin des plus jolis plutôt que des grands littérateurs du XVIII[e] siècle, héritier des Favart et des Marivaux plutôt que des Voltaire, des Rousseau et des Montesquieu. Humoriste et paradoxal, ses paradoxes ne sont pas des contre-vérités, ni même des contre-opinions, mais un certain fard, un certain apprêt ingénieux dont il prétend embellir la vérité elle-même. Il sait tous les secrets de la grâce raffinée, il ignore la simplicité. On peut dire de lui ce que Voltaire disait de Marivaux : « Il connaît tous les petits sentiers qui mènent au cœur, mais il ignore la grand'route. » Le mot lui va d'autant mieux que M. Arsène Houssaye est justement

l'auteur des *Sentiers perdus*, un volume de poésies qui a commencé sa réputation et où il a fait valoir ses meilleures qualités de poëte, les ressources les plus brillantes de sa fantaisie émue et de sa grâce ingénieuse.

« Ne voyez dans ce livre, écrit-il en terminant sa préface du *Roi Voltaire*, que le sentiment d'un poëte sur une philosophie qui a renouvelé le monde, et l'admiration d'un homme pour un homme qui a fondé la royauté de l'esprit humain. Mais je n'en suis pas plus voltairien pour cela, car je suis de ceux qui pensent que le meilleur de l'esprit humain c'est encore l'esprit divin. » Cela doit signifier sans doute que M. Arsène Houssaye ne veut pas être jugé plus royaliste que son roi, plus voltairien que Voltaire.

Quant à nous, nous ne voyons dans le livre de M. Arsène Houssaye qu'une agréable suite à ces charmants pastels du XVIIIe siècle *Philosophes et Comédiennes* qui sont dans toutes les mains. Sans doute l'auteur cette fois a visé plus haut ; il a eu la conscience de l'importance de son sujet ; il s'est donné toutes les peines du monde pour être sérieux, passionné, convaincu ; il n'a pas voulu faire un Voltaire rose et gris, en pâte tendre ou en dessus de porte, et il ne l'a pas

fait. Pourtant je crains bien qu'il ait réussi seulement à nous donner un joli Voltaire peint par Mignard. Malheureusement, comme on peut le voir par le jugement qu'il en a porté dans le *Siècle de Louis XIV*, ce n'est pas Mignard, quelque talent qu'il eût, que Voltaire eût choisi pour peintre. M. Arsène Houssaye s'est trop pris aux circonstances extérieures et anecdotiques de la vie de Voltaire, il ne s'est pas assez pénétré de son œuvre et de son âme. Parcourez cependant cette série de tableaux qui vous représentent successivement le jeune Voltaire à Paris entre la Bastille et l'exil, entre les premiers triomphes du poëte et les premières aventures de l'amoureux;—Voltaire, au château de Cirey, mordant, comme dit M. Houssaye, à l'arbre de la science avec madame du Châtelet;—Voltaire à la cour de Berlin, là où il fut appelé pour la première fois par Frédéric II le roi Voltaire;—Voltaire, dans sa propre cour à Ferney;—enfin le retour de Voltaire à Paris et son apothéose. C'est une comédie bien menée et qui certainement vous divertira, comme une des plus spirituelles pièces de M. Scribe au temps de sa belle jeunesse; ce sont des tableaux de la vie de Voltaire qui rappellent justement les panneaux peints dans le salon de l'illustre académicien, et qui représentent aussi,

dit-on, les différentes phases de sa carrière et de ses succès. Ce qu'il y a de plus joli dans le livre de M. Houssaye, ce sont les chapitres qui ont trait aux aventures galantes de Voltaire. Celle qu'il eut avec madame de Livry est racontée non sans recherche, mais avec la plus fine grâce, et un petit sourire tendre qui va très-bien à M. Houssaye. Mais pourquoi reprocher un peu ingénument à Voltaire de n'avoir pas connu en amour une certaine mélancolie qui n'était pas encore inventée? « La nature, » s'écrie l'auteur, et c'est une expression qu'il affectionne et qu'on trouve beaucoup dans ses ouvrages, « la nature ne lui avait-elle jamais montré le pan de sa robe? » Que M. Arsène Houssaye me permette de le lui dire : il est, lui, un épicurien tempéré de mélancolie, et il regrette de ne pas trouver dans Voltaire ce qu'il a lui-même. Mais la sensibilité de Voltaire, pour être autre que la sienne, n'en était pas moins élevée pour cela. Cette sensibilité, elle s'exerçait sur l'humanité qu'il aurait voulu rendre heureuse et qu'il considérait dans la nature comme la plus intéressante des œuvres de Dieu.

Je ferai d'autres reproches à M. Arsène Houssaye, car c'est un galant homme, et il aime la critique. Il parle trop peu des œuvres de Voltaire; il leur consacre

à peine un chapitre en quelques pages. Cependant il trouve de la place pour prodiguer çà et là le sarcasme à *la Henriade*. Il a tort ; si *la Henriade* n'est plus considérée comme un ouvrage à mettre en balance avec l'*Énéide*, si ce n'est pas un beau poëme, il ne faut pas oublier que c'était une bonne action. Autre critique : M. Houssaye fait une généalogie à son roi Voltaire, et, dans cette généalogie, il y a bien des noms qu'on est étonné d'y trouver. Qui se serait douté que Moïse, Hésiode et César fussent les ancêtres de Voltaire? Dans la dynastie de Voltaire telle que l'auteur l'établit, il y a des noms qui étonnent encore davantage. Tout le monde en est, à commencer par Napoléon et à finir par M. Houssaye lui-même, pour contenter tout le monde et ne faire de peine à personne. « Où n'est-il pas aujourd'hui, s'écrie-t-il, ce fanatique de la raison? Il conte avec Mérimée, il raille avec Karr, il se masque avec Gozlan, il se moque de lui-même avec About. Je le sens là qui me tempère aux jours d'enthousiasme et me dit qu'il faut rire de presque tout. »

Mais assurément le plus grand défaut du livre de M. Houssaye, c'est de parler de Voltaire dans un style tout opposé et comme hostile à la prose si lumineuse, si claire, si naturelle de ce grand écrivain. Un jour

qu'une femme le félicitait gauchement de « ses phrases magnifiques. « Des phrases, Madame, des phrases! s'écria-t-il en colère, apprenez que je n'ai jamais fait une phrase de ma vie! » Dans sa prose, en effet, on n'en trouve pas une seule. M. Houssaye pourrait-il en dire autant? La vieille critique,—elle était pointilleuse, mais elle avait du bon,—n'aurait pu s'empêcher de souligner des phrases telles que celles-ci :

« La marquise de Boufflers était la reine de la main gauche de ce roi sans royaume, Stanislas, qui avait donné sa fille à un royaume sans roi. »

« Madame Denis, une vieille montre de la manufacture de Ferney qui ne marque plus l'heure de l'amour. »

« Le pape lui-même lisait Voltaire, caché par l'éventail des Alpes. »

« Les philosophes du XVIII[e] siècle ont abandonné trop tôt le champ de bataille. Eux vivants, la révolution n'aurait pas eu d'échafaud. On aurait vu plus tôt la terre promise sans traverser *la mer Rouge.* »

Ce style figuré dont on fait vanité

Sort du bon caractère et de la vérité.
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure.

Mais je ne veux pas renouveler contre M. Houssaye le commentaire un peu étroit de Voltaire contre Corneille, et c'est trop longtemps le tenir sur la sellette. D'ailleurs, à côté de ces minauderies et de ces fautes de goût, il faudrait, pour être juste, citer tout entières des pages vives, ingénieuses, charmantes. Le livre a le piquant d'une œuvre de fantaisie et d'imagination. Comme il est en définitive à la louange de Voltaire, il excitera la colère de certains journaux soi-disant religieux,

Bons apôtres,
De maudissons lardant leurs patenôtres,

et il n'en aura que plus de succès.

Cependant l'histoire de Voltaire est encore à faire. Ce qui a manqué à M. Houssaye pour l'achever, ce n'est pas l'esprit certes, ni le talent, mais, j'oserai le lui dire en terminant, c'est la conviction. Pour écrire une histoire de Voltaire, il faut cacher sous la raillerie et sous la grâce une foi ou au moins une opinion, et il ne faut pas se payer de vaines antithèses entre l'esprit

humain et l'esprit divin. » Il faut être philosophe un peu plus qu'homme d'imagination. Avant tout, il faut savoir au juste ce que l'on veut et ce que l'on aime. M. Arsène Houssaye ne nous semble pas complétement fixé. Il a des compliments pour la liberté, il en a pour le despotisme, pour la révélation et pour la religion naturelle; pour les philosophes, pour les comédiennes, pour le quarante et unième académicien et pour les quarante autres; il goûte l'amour pur, il goûte aussi et aime à raconter les galanteries de la Régence et l'amour après souper; il aime à soulever un pan de la robe de la nature; il aime aussi à chiffonner les robes de soie Pompadour, et il a trop l'air de préférer à la lumière de la raison et de la vérité, à la belle lumière de Voltaire, le clair-obscur et le rêve dans les bois.

Juillet 1858.

de la comète, mais il va se briser contre l'arbre de la science; — c'est M. Eugène Huzar qui le lui prédit.

En présence des miracles auquel le développement de la science et de l'industrie nous fait assister aujourd'hui, on peut bien être saisi d'un étonnement qui va jusqu'à la frayeur. Un misanthrope est excusable de se demander si l'orgueil de l'homme n'a pas besoin d'être abaissé et son audace refrénée. Il y a dix-huit cents ans déjà, Horace, en se séparant de Virgile et s'effrayant des périls que son ami allait courir sur la mer, s'emportait en imprécations magnifiques contre les entreprises toujours croissantes et toujours plus dangereuses de l'audace et du génie humains. *Illi robur et æs triplex circa pectus erat*..... « Il avait un cœur de chêne et de fer celui qui le premier confia un frêle esquif à l'Océan terrible, qui brava l'impétueux vent d'Afrique et les aquilons, et les pluvieuses Hyades et la rage du Notus, tyran furieux de l'Adriatique. Sous quel aspect assez terrible la mort pouvait-elle l'effrayer celui qui sans pleurer a regardé les monstres de l'Océan, et la mer soulevée, et les sinistres écueils Acrocérauniens ? En vain la divine Providence a séparé les continents en jetant l'Océan au travers, si des navires impies osent franchir l'obstacle infranchissable. La race humaine, dans son

audace, se rue à l'aveugle contre toutes les lois de Dieu et de la nature. L'audacieux enfant Japhet a donné aux hommes le feu qu'il avait dérobé. A la suite de ce vol fait au ciel, la fièvre et les maladies se sont abattues en cohortes nouvelles sur la terre, et la mort, nécessité jusqu'alors tardive, dut accélérer le pas. Dédale a tenté de s'appuyer sur l'air vide avec des ailes refusées à l'homme. Hercule a enfoncé les portes de l'enfer. Rien n'est impossible aux mortels. Notre folie escalade le ciel lui-même, et, impies que nous sommes, nous ne laissons pas à Jupiter le temps de déposer ses foudres irrités ! »

Que dirait Horace, s'il vivait aujourd'hui au milieu de nos bateaux à vapeur, de nos rails, de nos fils électriques, de nos câbles transatlantiques ; s'il voyait le soleil, ce roi que personne n'osait regarder, abaissé à la condition de peintre de portraits, et de peintre réaliste encore ; s'il nous voyait soutirant par précaution ces foudres irrités de Jupiter, et non contents de franchir les mers, briser tout à l'heure les isthmes qui les séparent ?

Ce travail merveilleux de la civilisation a donné le vertige à M. Huzar. Son imagination, fortement frappée, lui a suggéré un système décourageant. En vertu de ce

système, l'homme est destiné à périr, et le monde avec lui, par cette science même dont il est si fier. Plus il s'efforce et réussit à pétrir, à assujettir, à améliorer le monde, plus il l'approche de sa ruine. Chaque progrès engendre un péril; on ne peut le nier, chaque découverte, chaque expérience scientifique emporte avec elle un danger; or les dangers de la science seront d'autant plus grands dans l'avenir que l'homme fera des expériences plus grandes, plus capitales, plus définitives. Un cataclysme universel sera le résultat de la dernière. Un jour l'homme voudra soulever le monde, et le monde retombera sur lui.

Quelle cause précise déterminera ce cataclysme final? Si M. Huzar le savait d'avance, il nous le ferait éviter. Il peut arriver de mille manières. L'homme que M. Huzar définit « une raison *imprésciente* à la recherche de l'absolu », portant sur la nature une main de plus en plus téméraire, touchant dès à présent aux lois qui constituent son équilibre, ne peut-on prévoir à la fin un cas donné où cet équilibre sera tout à fait rompu et la planète terrestre désorganisée?

Voyez plutôt. Nous déboisons les montagnes : qu'arrive-t-il? Nous récoltons l'inondation dans les plaines. On se rappelle les dernières si terribles. Et ce déboi-

sement n'amène pas seulement le trouble dans la terre, mais dans l'air. L'atmosphère que nous respirons reste en effet viciée de tout l'acide carbonique que les arbres nous rendaient le service d'absorber. En même temps cet acide carbonique augmente sans cesse sa mortelle quantité par la combustion toujours plus considérable des minéraux que nous arrachons aux entrailles du sol pour entretenir nos usines, nos fabriques, nos bateaux à vapeur, nos chemins de fer. Ainsi peu à peu la science et l'agriculture nous noient et nous asphyxient. Ne peut-on pas craindre encore que cette masse énorme de houille extraite au hasard du sol (environ cinq cent cinquante millions de quintaux métriques par an, seulement sur notre continent européen) ne vienne à changer le centre de gravité de notre globe et à le faire dévier de son axe? Aujourd'hui on parle de percer l'isthme de Suez. Lord Palmerston oppose à cet admirable entreprise les raisons d'une politique étroite et jalouse. M. Huzar vient à son secours, mais en arguant du salut du monde. Comment! Dieu a dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! » et nous, faibles humains, nous voulons briser les digues que Dieu a imposées aux océans au risque d'en altérer l'équilibre? Monsieur de Lesseps, y avez-vous songé? Et ne conçoit-on pas bien

maintenant comment le monde peut un jour finir par l'usage téméraire, par l'abus de la science?

Comme pour fortifier les trop ingénieuses hypothèses et les sombres pronostics de M. Huzar, depuis l'apparition de son dernier cri d'alarme, la science et l'industrie ont joué de malheur. Le crédit, cette machine à ressort si délicat et si compliqué de notre civilisation scientifique, subit une bourrasque affreuse sur les deux continents. Et le *Leviathan*, ce monstre marin créé par l'industrie anglaise, vous l'avez vu : on devait le lancer à la mer. Jusqu'à présent, hélas! il n'y a eu de lancés que des hommes. Le monstre, encore au rivage, a dévoré des victimes humaines et a voulu la mort pour marraine. Un jour, je vous le dis en vérité (parlant au nom de M. Huzar), ce ne seront plus des désastres partiels que nous aurons à pleurer, des vaisseaux gigantesques qui feront explosion et s'enfonceront dans les abîmes, ce sera le vaisseau de la civilisation, le bateau de l'humanité tout entière qui sombrera.

Pour donner plus d'autorité à sa lugubre prophétie, M. Huzar cherche à l'étayer sur une explication toute neuve de la Genèse et du péché originel. Ce péché ne fut autre chose, suivant lui, qu'une faute scientifique commise contre les lois de l'harmonie universelle. Le

paradis terrestre n'était pas le séjour de simplicité et d'innocence que nous croyons, et que nous avons perdu par la faute morale de nos premiers pères. L'Éden, dans cette hypothèse, figure une civilisation scientifique très-avancée, bien mieux, le dernier terme de la civilisation auquel l'Humanité-Adam était déjà parvenue. Dans la pensée de Moïse, sous le voile allégorique qui la recouvre et que M. Huzar affirme avoir réussi le premier à lui enlever, la science est l'arbre encyclopédique des connaissances humaines, qui portait comme un fruit fatal, un fruit de mort, la dernière expérience de la science. Le serpent figure la séduction scientifique qui poussa l'homme à cueillir ce fruit. Or la conquête de l'absolu par la science expérimentale n'étant qu'une illusion, quand l'homme porta la main sur ce fruit trompeur de l'arbre de la science, l'équilibre du monde fut rompu, un cataclysme planétaire eut lieu; comment? je ne sais, et M. Huzar non plus; mais l'homme fut précipité de l'Éden, c'est-à-dire que le monde revint au chaos et que la civilisation humaine fut à refaire. Or, CE QUI A ÉTÉ SERA; M. Huzar écrit cet aphorisme en lettres capitales, ce qui en double singulièrement la valeur. Donc, quand nous serons arrivés au dernier terme de cette nouvelle civilisation scientifique

où nous marchons d'un pas si rapide; quand, ivres d'orgueil et d'espérance, nous nous avancerons pour cueillir, comme Robert son talisman, le dernier fruit de l'arbre de la science, nous serons foudroyés sous notre conquête, et notre cycle à son tour sera terminé. A peine si quelques naufragés échapperont, comme au temps d'Adam, pour raconter ce grand désastre et pour recommencer une autre humanité destinée fatalement à périr comme celles qui l'auront précédée.

Nous avons tâché d'exposer clairement, et sans chercher à l'affaiblir, le système de M. Huzar. Il y ajoute, rendons-lui cette justice, toutes sortes de développements ingénieux, avec beaucoup de verve et une incontestable originalité. Seulement pourquoi est-ce un système? Si l'on pouvait n'y voir qu'une piquante boutade contre les prétentions exorbitantes de notre éducation scientifique et de la science elle-même sous la livrée industrielle qu'elle revêt à notre époque, cette boutade nous semblerait charmante, et elle serait la bienvenue. En effet, sans méconnaître les grandeurs de notre civilisation scientifique, on peut regretter ce qu'elles nous coûtent. La poésie s'en va, ou bien on veut qu'elle se mette à la remorque de la machine à

vapeur et qu'elle chante la machine à battre le chanvre ou à tisser. Les lettres infructueuses sont dédaignées. Et puis, à mesure que l'homme asservit la nature, on dirait qu'il est condamné à en perdre le sentiment naïf, l'amour désintéressé, et l'on voit avec mélancolie s'effacer peu à peu, au milieu de nos raffinements, ce que Fénelon appelait si bien l'aimable simplicité du monde naissant. Or quand on viendrait nous dire : Hommes de beaucoup de science et de peu de poésie et d'amour, qui ne cherchez que ce qui peut servir, qui ne trouvez beau que ce qui est utile, dont le cœur ne bat plus pour les choses invisibles, qui n'avez plus de foi qu'en votre orgueilleuse intelligence, qui croyez avec Proudhon que si le Créateur vient à manquer à la créature, l'homme le remplacera, qui dites avec Béranger que, si le soleil s'éteint, l'homme le rallumera, vous pensez que votre science vous rendra à la fin semblables à Dieu, eh bien ! c'est cette science elle-même qui vous tuera ! Celui qui viendrait nous dire cela, sa satire ne serait pas trouvée trop mauvaise. Mais il faut que ce soit une satire et non une grave prophétie. Or c'est bel et bien pour un prophète, pour un voyant, que M. Huzar veut être pris. Ainsi il perd le bénéfice de son livre, et d'une idée qui fournissait un développement

spirituel, il fait un système qui ne soutient pas la discussion.

Malgré tout ce que peuvent dire ceux qui nient le progrès et ceux qui y croient, comme M. Huzar, en s'effrayant de ses dernières conséquences, l'homme sent en lui un instinct invincible qui le pousse à pétrir, à améliorer, à « s'assujettir » en un mot la terre, suivant le précepte de Dieu. Il ne croit pas à cette ridicule et misérable destinée d'une humanité condamnée à monter, à se perfectionner sans cesse, pour ensuite rouler fatalement et irrémédiablement dans l'abîme et recommencer encore et sans fin cette tâche ingrate comme celle de Sisyphe. Croître et périr tour à tour, ce peut être la destinée des peuples, ce n'est pas celle de l'humanité tout entière, au sein de laquelle les peuples ne sont que des individus. La caravane humaine avance dans les chemins qu'elle se fraye, en obéissant à une voix secrète qui lui dit : Progrès et perfectionnement ! Sous ce char du progrès qu'elle pousse en avant avec peine et péril, sans doute à chaque instant une foule de victimes, individus et peuples, sont broyées, et je comprends qu'il soit bon de jeter de temps en temps à cette humanité triomphante le cri mélancolique de l'esclave au vainqueur : « Souviens-toi que tu es humanité ! » Mais

ne cherchez pas à lui faire peur, vous ne réussiriez pas à l'arrêter jusqu'au jour où ses destinées seront accomplies, au moins dans ce monde, et où Dieu effacera alors notre globe terrestre comme tous les astres qui s'éteignent dans les champs du ciel.

Il est vrai qu'après nous avoir bien effrayés, M. Huzar pour nous rassurer sur les conséquences de son système, pour conjurer la fatalité qui nous menace, tient en réserve deux remèdes. D'abord un palliatif : il propose une sorte d'édilité, de police planétaire, destinée à empêcher toute expérience trop hasardeuse et à assurer la conservation de notre pauvre monde à défaut de Dieu qui s'y entend si mal et qui l'abandonne à la fatalité. Mais le vrai remède, c'est *l'intuition* substituée à la science expérimentale pour comprendre les lois de l'univers et pour diriger le monde. L'intuition, c'est cet arbre de vie qui figure dans l'Éden en opposition avec l'arbre de la science, et auquel les hommes négligent de toucher. L'intuition, ce n'est plus la science raisonnable ni raisonneuse des docteurs, c'est la vue *à priori* des illuminés, des ignorants, celle qui a inspiré le livre de *l'Arbre de la science*. N'analysez pas, devinez ; brisez les savants, remplacez-les par les prophètes, mettez par exemple M. Huzar aux lieu et place de

M. Babinet, et le monde continuera de tourner. Mais si *l'intuition* peut nous sauver de la chute fatale, que devient ce fameux apophthegme : CE QUI A ÉTÉ SERA? On peut l'écrire désormais en capitales ordinaires.

Nous ne perdrons pas beaucoup de temps à discuter sérieusement l'explication de la Genèse et du péché originel imaginée par M. Huzar, et qui est la base de son système. D'abord, comment l'arbre édénique pourrait-il figurer l'arbre des connaissances humaines? La Bible ne dit pas l'arbre de la science, mais l'arbre de la science « du bien et du mal. » Il n'y a donc pas eu pour l'homme, d'après le récit de la Bible, une déchéance intellectuelle et scientifique, mais bien une chute morale, et l'explication de M. Huzar est ainsi en contradiction avec les livres saints. Je n'examinerai pas si à un autre point de vue son interprétation est conforme ou non à l'orthodoxie; mais je puis bien lui dire que, dans son système, la fatalité d'une chute scientifique n'est pas plus satisfaisante, comme il s'en flatte, plus facile à mettre en harmonie avec la bonté divine, que cette réversibilité si difficile à concevoir, selon la justice, de la chute morale, dans le dogme du péché originel. Puis comment l'Éden pouvait-il être le séjour d'une civilisation avancée? Adam et Ève, d'après la

Genèse, étaient nus dans le jardin des délices; or au centre des civilisations les moins raffinées, on est couvert, et dans les jardins où l'homme et la femme se promènent aujourd'hui, sans vouloir faire l'éloge du paletot ni dire trop de bien des robes et de leurs immenses accessoires, on ne peut nier qu'ils ne soient plus perfectionnés que le costume d'Adam et d'Ève. Mon objection est moins légère qu'elle n'en a l'air. Autre objection : Suivant votre système, l'âge édénique doit toujours précéder immédiatement la chute. Comment donc expliquez-vous le déluge, c'est-à-dire un cataclysme survenu et tout un monde disparu, non pas à la suite d'un âge d'or, d'une civilisation heureuse et perfectionnée, mais succédant à un âge de fer, âge pervers et misérable, où les hommes s'entre-détruisaient et ne se comprenaient plus? Enfin, vous oubliez que, d'après la Genèse, la femme écrasera un jour la tête du serpent. En suivant votre exégèse, cela doit vouloir dire que l'amour un jour l'emportera sur les séductions de la science. Mais alors vos prédictions sont chimériques, nous sommes armés d'avance contre cette chute que vous nous annonciez comme fatale, et il faut effacer tout à fait votre aphorisme majuscule : CE QUI A ÉTÉ SERA.

Mon essai de réfutation fera sourire, j'en suis sûr, M. Huzar. « On ne me comprendra, dit-il à chaque instant, qu'à la consommation des siècles. » A ce trait et à d'autres que nous avons déjà signalés : courtes sentences, mot décisifs, en lettres italiques ou capitales, vous reconnaissez un prophète. Ainsi M. Proudhon, définissant la propriété, s'écriait : « On ne dit pas en un siècle deux mots comme le mien. » Mais, pour être prophète, on n'en est pas moins homme. M. Huzar reproche amèrement à M. de Lamartine de l'avoir, en propres termes, dépouillé, et d'avoir, dans son *Cours familier de Littérature*, développé, en la recouvrant de son admirable langage, cette conception propre à M. Huzar, suivant M. Huzar, que l'Éden était une civilisation. Mais comment peut-on développer un auteur qui prétend qu'on ne peut pas le comprendre? Sans nous préoccuper de défendre M. de Lamartine, ô prophète qui tenez à la propriété de vos oracles et à vos droits d'auteur, je vous le demande, quand vous donniez cette définition de l'homme dont vous vous montrez si fier, « une raison impuissante et insuffisante à la recherche de l'absolu, » ne connaissiez-vous pas non plus cette belle définition?

Borné dans son pouvoir, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Suum cuique, je le veux bien. Mais M. de Lamartine ne serait-il pas fondé à vous reprocher, si la chose en valait la peine, de lui avoir pris sa définition sans la couvrir, il est vrai, et en la dépouillant au contraire d'un magnifique vêtement? Et quant à cette hypothèse d'une civilisation dans l'Éden à laquelle vous ne voulez pas que l'on touche, il me semble qu'elle ne vous appartient pourtant qu'en collaboration avec les préadamites. Hélas! rien n'est tout à fait nouveau sous le soleil.

Une autre question à M. Huzar : Pourquoi écorche-t-il les noms honorables et distingués qu'il cite dans ses livres, sans malice, je le crois, mais avec une étrange distraction? M. Babinet devient M. Bassinet; le nom de M. Taine se durcit en Thein; celui de M. Ulbach s'adoucit en Dulbach; M. Jean Reynaud s'écrit au hasard Renaud. C'est sans doute que M. Huzar a plus d'*intuition* que de mémoire. C'est probablement aussi pour cette même raison qu'il mêle sans convenance les noms anciens et les noms modernes, et, sans songer aux disparates, cite ensemble Platon et M. Pierre

Leroux, ou M. Pelletan, Vico et M. Nicolas. A la hauteur où les prophètes sont placés, embrassant d'un coup d'œil le passé, le présent et l'avenir, il n'y a plus de temps et plus de distance entre les hommes, le prophète plane au-dessus de tous, et ils sont tous confondus devant lui dans la même égalité. Mais, nous, faisons usage de notre mémoire et retenons cette date : 21 avril 1855. C'est la date de l'apparition du premier livre de M. Huzar, *la Fin du monde par la science*; le second, dit-il, l'*Arbre de la science*, n'est que *l'exégèse* du premier.

Hélas! les prophètes sont malheureux à notre époque. Voyez : on ne croit plus à rien, on les raille. Ils ne parlent plus, comme autrefois, au milieu de la foudre et des éclairs. Ils écrivent, et on discute leurs oracles obscurs. Cela leur est égal, pourvu que le monde sache le nom du prophète. Ils proclament qu'on ne les comprendra qu'à la fin des siècles, mais ils ne veulent pas qu'on attende la fin des temps pour leur faire un brin de réputation. Et ils demandent avec instance des articles aux journaux, aux critiques, les gens qui se piquent le moins de procéder par intuition. N'en rions pas trop cependant; quelques-uns de ces prophètes ont du bon; M. Huzar, on l'a pu voir,

ne manque ni d'originalité ni d'imagination, et, sans prendre au sérieux son système intuitif et ses hypothèses essoufflées, on lit avec plaisir ses deux volumes.

Et pourquoi ne ferais-je pas tout comme un autre, et à l'exemple de M. Huzar, ma prophétie sur la fin du monde? Je ne crois pas, comme lui, qu'il finira par une imprudence de la science, par la rupture de quelque continent, par le percement funeste d'un isthme, ou par quelque corps comburant comme le *potassium*, qui mettra le feu aux océans. Je crois qu'un jour le monde sera au comble de la science et de la richesse. Le crédit n'aura plus de limites. Les bonnes et belles actions pleuvront : je parle des actions industrielles. Celles qui se composent de dévouement et d'enthousiasme, de vertu et d'héroïsme, n'auront plus cours. Il n'y aura plus nulle part de partis politiques; tout le monde restera sous tous les gouvernements du parti de l'ordre au service de la patrie, c'est-à-dire du côté de son traitement et de ses places. L'industrie fera des prodiges. Ce ne seront que bateaux à vapeur sur la mer, chemins de fer sur la terre et ballons dans l'air. Mais le cœur n'aura plus d'ailes. Mais les oiseaux effrayés par le sifflet des locomotives ne chanteront

plus, « les tourterelles se fuiront : plus d'amour, partant plus de joie! » Les fleurs, fi ! les fleurs qui ne servent à rien qu'à embaumer, elles se dessécheront sur les chemins au souffle du gaz et de la vapeur. La beauté du soleil sera obscurcie par la houille, et le ciel pèsera comme du plomb sur les têtes. Plus d'art et plus de poésie. On exposera d'admirables machines et d'affreux tableaux. Pas d'autre lyre et pas d'autres cordes à la lyre que les fils électriques vibrant silencieusement, d'un pôle à l'autre, sous un contact mécanique. Et plus rien pour réchauffer nos imaginations et nos cœurs, plus rien pour nous distraire que quelques mauvais romans réalistes, c'est-à-dire plus triviaux, plus immoraux et plus mornes encore que la réalité.

Ennui, fatal ennui! monstre au pâle visage!
....
Prince des scorpions, fléau de l'Angleterre!

Ce sera le fléau du monde. Tout à coup, au milieu de ce grand développement de civilisation, un immense bâillement distendra les mâchoires humaines, et ces bouches ouvertes par un incommensurable ennui, elles ne pourront plus se refermer. Ce vide des lèvres,

fidèle image du vide des cœurs, il ne pourra plus être comblé. L'humanité sera pétrifiée dans un bâillement. Et voilà, si l'on n'y prend garde, comment le monde finira.

II

LA VIE DE PARIS[1].

LA VIE DES EAUX. — LA VIE ARABE.

Il existe une classe d'hommes de lettres intéressants et laborieux entre tous, voués à une tâche sans trêve, condamnés à l'inspiration hâtive, à une parturition du cerveau quotidienne et perpétuelle. Ils sèment tous les jours, sans compter et sans qu'il leur en soit beaucoup tenu compte, l'idée, la raison, le caprice, la vérité sérieuse ou la grâce paradoxale, parfois l'erreur, si vous voulez, sur des feuilles qu'on lit et qu'on oublie, et que le vent emporte. Ils n'ont pas le choix du sujet; ils sont attelés aux barbarismes politiques du jour ou aux solé-

[1] *La Vie des eaux.—La Vie de Paris.—La Vie arabe*, trois volumes, par M. Félix Mornand.

cismes littéraires de la veille. La loi les entrave, le sujet les borne. Il faut courir au milieu de ces barrières sans les heurter ni les franchir, et il faut recommencer toujours et toujours recommencer. A moins de se rappeler l'anecdote mythologique des Danaïdes, on n'a pas l'idée de ce métier, qui consiste à se jeter tous les jours la tête la première dans le gouffre sans fond du journal, et l'on y suffit mal, à moins de jouir d'un tempérament exceptionnel que la physiologie a négligé de classer. Ceux qui ne meurent pas à la peine et soutiennent leur dur mais utile et honorable métier à travers l'ingratitude des sots en général et les rancunes de beaucoup de sots particuliers, ceux-là ne sont ni bilieux, ni nerveux, ni sanguins, ni flegmatiques, ils sont journalistes. Le plus grand chagrin de ces travailleurs est surtout de ne pouvoir se recueillir et concentrer ce qu'ils se sentent de forces et de talent dans une œuvre de longue haleine, spontanée et libre, élaborée à loisir avec art et avec amour. Quelques-uns pourtant, sans nuire à leur tâche de chaque jour, trouvent le temps et le courage de l'essayer. S'ils ne peuvent faire un poëme, ils écriront un roman ou un drame, ou bien entre deux feuilletons, ils accompliront un voyage qui deviendra un livre spirituel.

M. Félix Mornand, un vrai journaliste, a accompli trois voyages et composé trois livres de cette jolie espèce. Il a fait le tour des bains de mer les plus fameux de l'Atlantique, de la Manche, de la mer du Nord et des eaux thermales les plus en vogue en deçà de la frontière et au delà; il a visité les Arabes dans leurs douars; enfin, chose rare pour un Parisien, il a voulu connaître Paris, et l'a vu tout entier. Et tous ces voyages, il les écrit comme il les a exécutés, sans laisser chômer son journal; il les raconte d'une plume alerte et fine; il y trouve des sujets de chronique variés, d'observations enjouées ou doucement sérieuses, d'esquisses neuves et piquantes.

La Vie des eaux est à sa deuxième édition. La première a été emportée par les touristes et par les malades. Ils auront trouvé dans le livre de M. Mornand des renseignements pris à vol d'oiseau, mais exacts; le public resté dans son fauteuil trouvera après eux, dans l'auteur, un causeur et un conteur charmant. C'est bien une superfétation de notre civilisation moderne, cette vie des eaux, vie facile, attrayante, légère et éphémère, si bien décrite par M. Mornand. Les sources minérales qui abondent en France autant qu'ailleurs, fort appréciées des Romains qui y ont laissé en maints en-

droits des monuments de leur passage ont été à peu près délaissées au moyen âge. Vers les seizième et dix-septième siècles, la médecine les remit en honneur; mais elles n'étaient encore fréquentées que par de vrais malades qui y cherchaient la santé exclusivement. Montaigne est venu soigner sa gravelle à Bade, dans un temps où M. Bénazet n'était pas connu, où le plaisir n'était pas encore de moitié dans les miracles d'Esculape, au temps où madame de Sévigné écrivait de Vichy à sa fille cette lettre que n'a garde d'omettre M. Mornand :

« J'ai donc pris les eaux ce matin, ma très-chère. On va à dix heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine, car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend les eaux, on parle confidentiellement de la manière dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin l'on dîne; après dîner on va chez quelqu'un : c'était aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'hombre avec MM. Herem et Planci; le *chanoine* et moi nous lisions l'Arioste. Il est venu des demoiselles du pays qui dansent la bourrée dans la perfection. C'est là où les bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des dégognades où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin à cinq heures on va se promener dans des pays déli-

cieux; à sept heures on soupe légèrement, on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. »

Y a-t-il encore, sinon à Vichy, en quelque autre coin du Bourbonnais peu favorisé de la mode, un endroit où les choses se passent aussi simplement? je l'ignore. En tout cas, cette vie simple et patriarcale que dépeignait l'illustre femme ne ressemble guère en général à la vie des eaux d'aujourd'hui, et la partie d'hombre, la bourrée, un brin de promenade et la conversation confidentielle sur l'effet des eaux ne suffiraient pas de nos jours à la vogue d'une source thermale. Cette placidité champêtre s'est altérée de plus en plus à partir du dix-huitième siècle. Aujourd'hui, grâce au progrès, les malades chevauchent, dansent, jouent et ne s'en portent que mieux. Beaucoup de gens doutent de l'efficacité des eaux. On sait que la connaissance intime de la nature et des propriétés de chacune, leur choix et leur emploi judicieux sont pleins de ténèbres et de difficultés. Mais tout le monde est d'accord sur un point : le plaisir, le luxe, les émotions y guérissent une maladie rebelle à la Faculté : l'ennui. Le repos qu'on y peut prendre, si l'on veut bien, l'air pur, une sociabilité facile et sans servage agissent aussi d'une manière favorable sur les affections nerveuses produites par la vie

haletante et fiévreuse de notre temps. Enfin les eaux sont plus qu'un plaisir et qu'un bien; elles sont une mode; c'est le complément des élégances parisiennes. Tous les ans, à la même époque, dit M. Mornand, un Parisien qui se respecte est pris de passion pour la vie rustique, pour la belle et simple nature. Il rougirait d'être aperçu au boulevard de Gand. « C'est aux eaux, dans les villages d'opéra-comique, avec jardins anglais, théâtres, salons de jeu et de conversation qu'il pousse l'ascétisme jusqu'à se faire ermite pendant six semaines avec force toilettes d'été.

La vie des eaux, c'est donc encore la vie de Paris, ou du moins un coin de cette multiple existence que M. Mornand a racontée aussi dans sa toute variété, qu'il a développée tout entière dans son tissu de splendeurs, de misères, d'intrigues et de contrastes en son livre intitulé *la Vie de Paris*. Paris savant, Paris chantant, Paris dansant, Paris marchand, Paris boursier, Paris réclame, Paris lettré, Paris artiste, Paris gai, Paris triste, Paris pauvre, Paris voleur, toutes les faces diverses de son sujet, l'auteur les dessine à grands traits dans une série de courts chapitres qui sont comme autant de croquis pittoresques, philosophiques, spirituels et ressemblants.

Mais le lecteur est revenu des eaux, il est plongé de nouveau dans la vie de Paris, et son imagination (la folle du logis est voyageuse de sa nature) suivra de préférence M. Mornand dans son plus lointain voyage, loin de nos agitations civilisées, au milieu des contrées qui ont gardé la naïveté des mœurs primitives, au pays même de l'imagination et du soleil. Il ouvrira avec curiosité le troisième volume de M. Mornand, *la Vie arabe*. Des trois, c'est le plus nouveau et c'est le meilleur. La curiosité sera amplement satisfaite et même régalée. Les Romains connaissaient mieux que nous les peuples qu'ils avaient conquis ou qu'ils voulaient conquérir. Moutesquieu a prouvé que cette étude ne leur a pas nui. Nous avons vaincu Abd-el-Kader, mais nous ne connaissons pas, comme il le faudrait, les vaincus de notre colonie africaine. Sous ce rapport le livre de M. Mornand, plein d'informations curieuses recueillies *de visu*, est sérieusement instructif. Il complète les révélations si intéresssantes du général Daumas. La manière de l'auteur est dégagée et sans prétention; son récit est un agréable mélange d'anecdotes, de tableaux de mœurs, de paysages, de légendes et d'impressions de voyage. Dans son livre, l'Arabe est représenté au naturel et dans son intégrité. Ses instincts à la fois

guerriers et religieux, sa résignation à la fatalité de la volonté divine, sa fierté, son énergie, sa souplesse, son corps d'airain comme son âme, sa sobriété, ses plaisirs simples, son amitié fidèle, ses vengeances implacables, son hospitalité délicate, son ignorance et son mépris de l'instruction européenne, corrigés par une imagination qui supplée pour lui la science et la lui rend indifférente, je dirais presque inutile; tous ces traits et d'autres à demi connus, toutes les nuances qui composent ces physionomies diverses d'Arabes, Mozabites, Biskris, Sahariens, Kabyles, ressortent en saillie dans le livre de M. Mornand. J'ajouterai, — est-ce un mirage? le dégoût de notre civilisation affairée? — mais l'impression qu'on recueille de cette lecture toute favorable à M. Mornand n'est pas trop défavorable aux Arabes. Je ne crois pas qu'en lisant M. Mornand on arrive à soupirer après la vie arabe, mais peut-être sera-t-on moins fier de ce que volontiers avec une emphase bourgeoise on appelle les progrès de notre civilisation.

En fermant le livre de M. Mornand, un gourmand songera mélancoliquement que le kouskous est un affreux brouet. On mange mieux que cela chez Véfour. Mais ce kouskous, que la plus humble tente du plus pauvre douar peut offrir pour rien à l'étranger, vaut

bien la marmite de l'*Azar de la Fourchette*, un des restaurants que M. Mornand est obligé de compter dans la vie de Paris, et dont voici, d'après lui, le signalement. Il vaut la peine d'être rapporté :

« *L'Azar de la Fourchette* est un vaste établissement situé dans le quartier des halles, où, pour toute table, on trouve une vaste chaudière remplie jusqu'aux bords d'un liquide graisseux, sans cesse en ébullition, qui cache dans ses profondeurs une foule d'objets innommés, une multitude de substances animales et végétales. L'habitué de ces lieux dépense 5 centimes, moyennant quoi il est armé d'une longue fourchette en fer et a le droit de plonger à l'*azar* ce trident dans l'océan d'eau de vaisselle où se mire son œil enchanté. Il en retire soit un pied de veau, soit un cou d'oie, une tête de mouton, une patte de dinde, du gras-double, un estomac ou un fragment quelconque de gallinacé, parfois une carcasse entière. Quelquefois aussi moins que rien : un os sans moëlle, un cœur de poule, une côte de chat, une tête de canard avec ses plumes. Si l'*azar* l'a bien servi, il jouit du fruit de sa capture, sinon il peut recommencer autant de fois que la fortune aveugle lui tiendra rigueur, moyennant chaque fois le dépôt préalable de 5 centimes. C'est là la chance, c'est là l'*azar;* tous les hommes sont nés joueurs. »

Ces horreurs sont inconnues dans la cuisine de la tente.

L'industrie des *peintres en pieds de dindon*, qui con-

siste à vernir les volailles rances pour leur rendre un coloris appétissant; celle des *loueurs de viande,* gargotiers qui empruntent des morceaux d'étalage pour allécher la pratique, sont également ignorées chez les Arabes. Il arrive sans doute d'être bien traité, quand on peut y mettre plus que le prix, dans nos grands restaurants de Paris, mais où trouver en France un aubergiste pareil à cet Arabe qui cache la mort de son enfant pour ne pas attrister son hôte?

Les divertissements des Arabes ne sont pas très-variés. Mais les brillantes *fantasias,* complément obligé de toutes leurs fêtes publiques, valent bien nos tréteaux en plein vent et ces mâts de cocagne frottés de graisse où, en pareille circonstance, une centaine de polissons s'évertuent, *coram populo,* à décrocher qui une timbale, qui une montre, un mouchoir, faisant ainsi l'apprentissage d'un métier auquel il nous paraît inutile de les encourager de si bonne heure.

Les Arabes sont superstitieux. Leur pays est la terre promise des fous et des visionnaires, qui y sont des personnages sacrés. Les faux prophètes y abondent. Mais quoi? le charlatanisme et la superstition sont-ils si étranges pour nous? Au temps où nous vivons, en France, en Europe et dans la jeune Amérique, nous

avons mieux que des prophètes; ne sommes-nous pas inondés de bons dieux et de médiums?

L'Arabe est ignorant. A qui lui demanderait une explication physique et scientifique sur les thermes d'Hamman-Maskhoutin, il racontera la légende d'Hassan le Maudit. L'imagination, comme nous l'avons dit, supplée chez lui la science. L'explication de l'Arabe fait hocher la tête au savant, mais elle ravit le poëte. Comme les autres sciences, la médecine, qui a de si fameux ancêtres en Arabie, y a dégénéré. Les opérations s'y pratiquent sans chloroforme à coups de yatagan, et l'on fait chez les tribus une grande dépense d'amulettes qui tiennent lieu de remèdes. Il est arrivé à un Arabe de placer contre sa poitrine une ordonnance d'un médecin français. Mais l'Arabe a été guéri, et s'il eût usé de l'ordonnance autrement, qui sait... Je m'arrête, je ne veux pas faire de méchante plaisanterie; je préfère imiter un excellent exemple que nous donnent les Arabes. Tout au rebours de nous, ils usent peu de la médecine, et n'auraient garde de se moquer des médecins qu'ils ont au contraire en grande crainte et vénération.

Je ne veux pourtant pas aller trop loin dans ma comparaison chagrine. Il y a des ombres au tableau. Les

Arabes perdent un peu de leur grand air. Ils deviennent, à mon gré, un peu trop marchands. De plus, ces marchands ne manquent pas d'une certaine férocité. Ils poursuivent lentement et tortueusement des vengeances épouvantables, et il y a telle *vendetta* kabyle racontée par M. Mornand qui dépasse toutes les *vendette* corses.

M. Mornand n'a rien dissimulé, et le lecteur qui se confie à lui ne risque pas de tomber dans l'erreur de cet admirateur trop pressé qui s'éprit d'une femme dont il avait vu le profil et s'aperçut plus tard que son idole était borgne. Au résumé, les Arabes sont des barbares et nous sommes des gens civilisés. Notre civilisation a de plus qu'eux le luxe, les sciences et les arts ; leur barbarie a de moins que nous l'extrême vice, et l'extrême misère, et l'échelle perfectionnée des ridicules. Nous avons le superflu, mais nous manquons aussi du nécessaire, et le superflu que n'ont pas ces barbares ne leur est pas nécessaire comme à nous. Nous possédons plus ; ils désirent moins. Quels sont les plus riches?... Est-ce que je toucherais au paradoxe de Rousseau, à l'apologie de l'homme sauvage? Dieu m'en garde! Bien loin de là, je plains, et c'est ma conclusion, celui qui après avoir lu les trois livres dont

nous venons de parler, et goûté le vif et honnête esprit de l'auteur, arrêterait le rêve de son imagination à *la Vie de Paris*, à *la Vie des eaux* ou à *la Vie arabe*. Dans le tableau de ces mœurs grossièrement primitives ou grossièrement raffinées, l'homme se retrouve, toujours semblable à lui-même. Y a-t-il là de quoi tenter nos désirs et surtout les fixer ?

Parlez-nous de cette belle vie que vient de peindre si poétiquement M. Michelet, la vie de l'oiseau ! Ah ! oui, parlez-nous de celle-là et donnez-nous des ailes pour planer entre ciel et terre avec les oiseaux, encore au milieu des hommes, mais un peu au-dessus !

III

LES LÉGENDES DE L'IRLANDE[1].

Ce n'est peut-être ni de la littérature, ni de l'érudition, ni de la philosophie, ni même de l'histoire, cette biographie légendaire des saints de la vieille Irlande, que publie M. Tachet de Barneval. L'auteur l'avoue avec une modestie qui prévient en sa faveur, et son humilité ne ressemble pas à une humilité d'auteur; on dirait volontiers, tant elle paraît sincère, une grâce émanée de son évangélique sujet. Pourtant que M. Tachet de Barneval se rassure. Il n'est pas besoin d'avoir comme lui du sang irlandais, et du meilleur, dans les veines, pour se plaire à ces traditions du sanctiloge hibernien compulsées avec beaucoup de peine, racontées par lui avec un demi-abandon et une sorte de

[1] *Histoire légendaire de l'Irlande*, par M. L. Tachet de Barneval. Un vol. in-18.

candeur qui n'excluent ni le choix, ni la composition littéraire, ni le style, et qui font de son livre une lecture fort curieuse et tout à fait attrayante. La légende n'est ni de la littérature, ni de l'histoire, ni de l'érudition, ni de la philosophie, mais ne touche-t-elle pas à tout cela? N'est-ce pas de la poésie, de la poésie qui éclaire l'histoire, qui fournit des matériaux à l'érudition? Et, dans cette expression naïve de croyances populaires, la philosophie ne trouve-t-elle aucun sujet de réflexions et de recherches?

Hâtons-nous de le dire, dans la légende des saints d'Irlande, ce n'est pas à la réalité des faits que notre philosophie s'est achoppée : à Dieu ne plaise! Pauvre philosophie, celle qui s'exercerait à dépouiller la légende de ses conceptions et de ses fables merveilleuses! Philosophie ignorante du cœur humain, celle que scandalisent ces beaux miracles! La racine de ces prestiges est en nous-mêmes; c'est là, c'est au fond de notre âme, qu'il faudrait chercher pour l'en arracher cet amour du merveilleux, ce droit au miracle, l'un des plus irrésistibles besoins de notre nature, plus fort que toute philosophie, source de poésie, levier de la religion. Cette faculté du merveilleux est une consolation que Dieu nous a donnée au milieu des tristesses

de ce monde. Ces récits incroyables dont se compose la légende sont doux à croire; ces dons de prophétie, de puissance et de lumière, ces histoires prestigieuses de révélations, de prodiges et de bienfaits surnaturels, nous détournent du spectacle de notre infirmité, amusent notre misère; et, s'ils nous trompent, comment s'en plaindre? ils trompent la soif de notre amère et avide ignorance. Mais le merveilleux le plus respectable, le plus inviolable à coup sûr, c'est celui qui n'amuse pas seulement, mais qui élève le cœur: c'est le merveilleux de la sainteté et de la vertu. Saints et martyrs du légendaire, grands hommes de Plutarque ou grandes âmes de Corneille, qui oserait vous reprocher d'être invraisemblables et plus hauts que la nature humaine? Qui oserait corriger votre héroïsme au profit de la vérité? Vous nous soufflez le vent de l'enthousiasme; nous nous arrachons à nos étroits calculs, à nos petites passions, pour monter jusqu'à vos âmes miraculeuses et rayonnantes. Et quand nous descendons de ces hauteurs où s'élève votre exemple, ce n'est jamais sans fruit, jamais sans rapporter, dans notre cœur élargi et agrandi, l'infini désir, le mal sublime de l'idéal.

Non; bien loin de rien entreprendre contre leur

grandeur, ce qu'on regrette, ce qu'on voudrait plutôt, ce me semble, corriger dans la vie des grands hommes, et l'oserai-je dire? dans la vie des saints, c'est tout ce qui contrarie l'idéal et attriste l'admiration ; c'est le côté défectueux, le pied d'argile de ces nobles statues. Plus parfaites, elles seraient moins vivantes, moins vraisemblables, moins humaines; qu'importe! elles seraient plus divinement belles. Mais il semble qu'il soit interdit à notre faiblesse de réaliser la perfection morale, et cela même dans le type poétique de notre fantaisie. Rien d'étonnant que Plutarque, racontant les victoires inouïes d'Alexandre, n'ait pu embellir d'un trait suprême ce héros maître du monde en le peignant maître de lui. Quoique historien idéaliste, Plutarque était lié par l'histoire. Mais Corneille, libre de sa fantaisie et voulant peindre Auguste magnanime, n'a-t-il pas gâté la clémence de l'empereur qui pardonne à Cinna et lui demande son amitié en lui faisant l'énumération de ses bienfaits et en l'accablant de ses dédains? Et, sans manquer à la vénération due aux saints, de quelque manière que l'on considère les légendes qui nous racontent leurs vies merveilleuses, histoire véridique, fiction, ou fiction et histoire tout ensemble, ne trouverait-on jamais rien à ajouter ou à retrancher

pour la satisfaction de la morale idéale et la plus grande édification du croyant? Assurément nous ne croyons pas Saint-Simon sur parole quand il fait dire à un évêque apprenant la canonisation de saint François de Sales : « Je suis ravi de ce que j'apprends; j'ai beaucoup connu en Savoie notre cher saint et me félicite de savoir qu'on l'a mis dans le calendrier. Il n'avait qu'un défaut, celui de tricher au jeu, mais il disait pour ses raisons que c'était pour donner aux pauvres. » Sans viser à ces traits de caricature, nous dirons seulement que pour être un saint on n'en est pas moins homme; qu'à y regarder d'un peu près, nul n'est saint même parmi les saints, et qu'en tout cas tous ne sont pas également attachants; car la sainteté n'exclut pas l'individualité, et avec l'individualité l'empreinte du temps et du pays.

Ainsi dans ces légendes de l'Irlande auxquelles ces considérations nous ramènent, ce n'est pas, comme nous le disions en commençant, au côté surnaturel que se prend notre jugement; le surnaturel s'adresse à l'imagination et non à la raison. Nous ne méconnaissons pas non plus l'intérêt et le charme poétique de la plupart de ces fictions. La vision de saint Furseus, par exemple, son âme transportée au ciel, et que les dé-

mons disputent aux anges dans un dialogue épique, c'est un chapitre de la légende irlandaise qui ressemble à un chant de Dante. Mais nous ne saurions partager l'admiration absolue de M. Tachet de Barneval pour les mérites des moines et des vierges dont il raconte l'histoire. Ceux même que la piété populaire a sanctifiés ne nous paraissent pas réaliser tout à fait l'idéal de la perfection évangélique. Il nous semble qu'il ne suffit pas d'être catholique, il faut fermer les yeux et être Irlandais pour apporter aux pieds des Patrice, des Columkill, des Brigitte une admiration aussi tendre.

C'étaient de rudes convertisseurs, ces patrons de la vieille Irlande, saints assurément dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire liés et voués à Dieu, ayant la foi, l'austérité, l'énergie indomptable; mais les moyens qu'ils emploient, leurs sévérités, leurs vengeances se ressentent de la barbarie des temps autant que des miséricordieux préceptes de l'Évangile. Sur cette terre sauvage, prédestinée au sang et aux larmes, la prédication même fut un combat. La légende nous montre des apôtres à la parole âpre et soutenus par une puissance miraculeuse et exterminatrice. Je vois bien dans saint Patrice, le plus vénéré des saints de l'Irlande, « le zèle inflexible et violent, la puissance surnatu-

« relle » ; mais je cherche en vain « la grâce ravissante, « la douceur ineffable » dont parle M. Tachet de Barneval. Il frappe de mort les princes qui lui résistent. Il prédit à Kertic que son règne va finir, que son royaume va être renversé ; et comme Kertic se récrie, ce qui peut paraître assez naturel, Kertic est changé en bête. Ici c'est Loigar qui périt avec toute sa suite. Ailleurs c'est le peuple de Teamrach qui disparaît presque tout entier dans la terre entr'ouverte. Saint Sénan anéantit sous sa malédiction toute une ville qui lui avait refusé l'hospitalité. Où est la grâce ravissante? où est la douceur ineffable? Assurément ce n'est pas là, et il nous semble que la vérité ne peut triompher plus durement.

La suprême sainteté est celle qui s'ignore. Ce n'est pas tout à fait la vertu de saint Patrice. Avant sa mort, il demande à Dieu que tous ceux qui au jour de sa naissance chanteront l'hymne en son honneur voient agréer la pénitence qu'ils feront de leurs péchés ; que tous ceux qui fêteront directement sa mémoire trouvent grâce aux yeux de Dieu et ne périssent pas éternellement ; enfin, qu'au jour du jugement tous les Irlandais l'aient pour juge. On comprend cette dernière demande ; si exorbitante qu'elle paraisse, elle devait sans

doute servir, dans la pensée du saint, à assurer le salut de tous ses nationaux. Mais on conviendra qu'il a dans tout cela une préoccupation assez ingénue du moi, et un sentiment robuste de ses propres mérites qui ne ressemble guère à l'humilité évangélique.

Quand le christinisme fut prêché pour la première fois dans l'Irlande païenne, la conscience et l'imagination du peuple acquiescèrent facilement à la foi nouvelle. Elle devait trouver plus de résistance auprès des princes, des chefs du peuple, des propriétaires du sol, qui eussent fait peut-être plus facilement le sacrifice de leurs passions si on n'eût pas exigé en même temps celui de leurs biens et de leurs domaines. Il fallait se résigner à des donations volontaires ou éprouver la colère des pieux envahisseurs, et parfois, en lisant la légende, on ne peut se défendre d'une sympathique commisération pour les barbares indigènes en butte à ces évangéliques violences. Malheur aux propriétaires terriens! ils étaient malmenés.

Un jour Mochœnoc se met en devoir de bâtir un monastère. Le propriétaire du terrain survient, l'avertissant de ne pas faire un travail inutile, car il ne lui céderait pas sa terre. « Dis-moi ton nom », demande le saint. Il s'appelait Bronach. « Eh bien! Bronach, dit

Mochænoc, tu as été bien nommé, car désormais tu seras malheureux toute ta vie (Bronach, en irlandais, signifie malheureux). »

« Un saint homme, raconte M. Tachet de Barneval, d'après la tradition, trouva une île qui convenait à la vie d'anachorète : il s'y établit. Le maître survenant, avec ses troupeaux et avec sa suite, le saint le pria de se retirer pour que ses yeux ne fussent point exposés à rencontrer des femmes. L'autre n'y consentit point, observant que cette île était sienne et qu'il la tenait de ses ancêtres par droit d'héritage. Sainte Brigitte fut appelée ; comme elle était bonne et miséricordieuse, le maître ne fut point puni : un vent puissant le prit avec les siens et les transporta loin de l'île, doucement et sans qu'ils eussent aucun mal. »

Sans qu'ils eussent aucun mal ! Ce trait, qui termine la légende, est charmant. Mais quel mal avaient-ils fait ? Et est-ce là qu'il faut reconnaître la douceur ineffable ? On voit que le christianisme naissant ne fut pas lui-même l'âge d'or de la propriété et des propriétaires, dont il ne faut pas chercher le paradis en Irlande. Je suppose que le propriétaire dont nous parlons, pour avoir été alors miraculeusement et si bénignement dépouillé, ne dut pas s'estimer plus heureux.

Nous venons de prononcer le nom de Brigitte. C'est, après saint Patrice, la sainte la plus populaire de l'Irlande. Mais la douceur ne paraît pas une grâce dominante chez la vierge plus que chez le moine. Une princesse longtemps stérile, la femme du fils de Connall, vient demander à Brigitte de prier pour elle. Brigitte refuse de la recevoir ; mais elle lui envoie une de ses religieuses avec cette étrange bénédiction :

« Je prie pour les laboureurs et les pauvres, qui sont presque tous les serviteurs de Dieu, tandis que les fils des rois sont, fors un petit nombre d'élus, les fils du sang et de la fornication. Mais enfin, puisqu'elle a eu recours à moi, va lui dire qu'elle aura le fils qu'elle désire : il sera mauvais et sa race maudite ; pourtant il régnera de longues années. » C'est ainsi que bénissait Brigitte, que M. Tachet de Barneval appelle la tendre et miséricordieuse Brigitte. D'après cette âpre bénédiction, on peut juger ce qu'étaient les anathèmes.

Voilà quelles sont la mansuétude et la bénignité des saints de l'Irlande ; et voilà ce qui attriste dans cette légende, où la colère et violence sont partout, et la douceur nulle part. Les brillants récits, les imaginations merveilleuses ne réussiront pas à effacer cette impression. Partout, dans les traditions de l'Irlande convertie,

on respire le chaos, le désordre, l'effroyable barbarie du temps.

L'intéressant et très-élégant historien de ces légendes a consacré un chapitre final à rechercher d'où vient que l'Église d'Irlande a eu, en définitive, peu d'influence sur la société et sur les mœurs du pays. Du ve au xiie siècle, le sol de l'Irlande, évangélisée avec ardeur, se couvre d'ermitages, d'abbayes, d'églises, et la barbarie se maintient dans les lois et dans les mœurs. L'auteur se demande pourquoi l'Irlande reste à la fois l'île des saints et l'île des barbares, et des biens de la religion ne recueille que la foi. Il en trouve une raison judicieuse dans le nombre incalculable de monastères où se réfugiaient toutes les âmes que la vie sauvage effarouchait, et où l'esprit évangélique restait confiné au lieu de se répandre au dehors pour combattre l'anarchie et organiser la société.

N'en pourrait-on trouver une autre raison encore dans le caractère de ces apôtres, eux aussi saints et barbares tout ensemble, ayant le tempérament fougueux de leur pays, toujours vertueux envers Dieu, souvent durs envers les hommes, qui avaient de leur divin Maître recueilli l'austérité plus que la douceur, et en qui la foi l'emportait sur la charité?

Août 1856.

IV

UN PROFESSEUR DE COMÉDIE GRECQUE AU XIX° SIÈCLE.

Les lettres vivent de critique et d'érudition, presque autant que d'inspiration, dit M. F. Colin, dans la préface de sa *Clef de l'histoire de la comédie grecque*. M. Colin a raison. Cependant, dans notre léger pays de France, les ouvrages d'érudition et de critique savante trouvent moins de faveur qu'en Allemagne. Les savants y recueillent l'épouvante autant que le respect; on réserve sa sympathie pour les œuvres dites d'inspiration et d'imagination, même quand l'inspiration ou l'imagination sont absentes et qu'elles font défaut tout à fait. Il n'est pas de roman niais, d'historiette chétive de quelque femme appliquée et sensible, qui ne trouve,

avec un petit nombre de lecteurs fourvoyés, un mot d'encouragement arraché à la critique à force d'importunités, et dont l'auteur ne sera point satisfait. Paraisse un ouvrage d'érudition originale et hardie, éclairant un point obscur de littérature, de philosophie ou d'histoire, il a bien des chances d'être jugé plus tard qu'à son tour; heureux s'il obtient d'être jugé. Hélas! c'est un peu mon procès à moi-même que je fais ici. Je ne sépare pas mon sort du vôtre, critiques dont la voix est toujours indépendante, mais parfois trop complaisante, tandis que votre silence ressemble souvent à un déni de justice! Je retrouve sur ma table avec un remords cette *Clef de l'histoire de la comédie grecque* que j'y ai oubliée plus de six mois, au risque de la voir se rouiller, avant d'engager le public à s'en servir et de lui dire le nom de l'habile artisan qui l'a forgée.

M. F. Colin, professeur de littérature ancienne et doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, est un des hommes qui honorent le plus en France le haut enseignement. Auteur d'une excellente traduction de Pindare couronnée par l'Institut, fils de son travail et de ses œuvres, arrivé lentement sans aide ni protection, par la voie des concours publics, à la position qu'il

occupe aujourd'hui, M. Colin professe depuis de longues années à Strasbourg, où il est entouré d'estime et d'affectueuse considération pour son caractère autant que pour son talent. Homme intègre et modeste, il est de ceux qui méritent d'autant plus les honneurs de la critique qu'ils font moins de bruit pour attirer les regards, n'ayant de foi que dans leur travail et cherchant avant tout, comme le disait de M. Colin un de ses collégues, à se contenter eux-mêmes.

Pendant l'été de 1855, les professeurs de la Faculté des lettres de Strasbourg avaient transporté leur enseignement de l'Académie à l'Hôtel de ville. L'Académie, malheureusement reléguée, comme pourrait l'être un établissement dangereux et insalubre, dans l'un des quartiers les plus reculés de la ville, n'avait jamais été fréquentée, comme elle l'est encore aujourd'hui, que par un petit nombre d'étudiants, auditeurs obligés, *rari nantes*....... Les cours s'y faisaient pour ainsi dire à huis clos. Les leçons de l'Hôtel de ville attirèrent au contraire sur-le-champ un public nombreux et sympathique. L'enseignement, sans se rabaisser, se popularisait. Il était résulté de cette simple innovation un heureux mouvement d'idées et comme une sorte de renaissance littéraire dans l'antique cité où enseigna

Brunck, où étudia Gœthe, où les érudits et les bons professeurs, les hommes de science et de goût n'ont jamais manqué, mais où ils vivent aujourd'hui un peu trop à l'écart, sans exercer une action suffisante sur le public. En province, la vie intellectuelle a besoin d'être entretenue par des efforts soutenus, communs et habilement combinés. Les cours de l'Hôtel de ville étaient une de ces tentatives favorables, et dont les fruits ne pouvaient être qu'excellents. Nous ignorons encore aujourd'hui pour quel motif ces cours furent supprimés au bout d'un an. Était-ce par un formalisme étroit, en quelque sorte pour des raisons d'étiquette? Craignait-on que l'enseignement universitaire perdît de sa dignité en sortant du sanctuaire académique? Appréhendait-on, prétexte plus spécieux, qu'il perdît de sa force et de sa solidité en se produisant à la portée d'un public plus mondain, et que les bonnes études fussent compromises? Mais deux ouvrages ont répondu à cette appréhension d'une manière décisive, l'un et l'autre composés sur les leçons prononcées à l'Hôtel de ville, avec le plus d'éclat et de succès. De ces deux livres dont nous parlons, l'un est *la Famille* de M. Paul Janet, œuvre délicate de philosophie à la fois abstraite et familière, simple, mais élevée, que

l'Académie a couronnée; l'autre, plus scolastique quoique sur un sujet plus littéraire, est ce travail d'une érudition patiente, mais ingénieuse, que M. Colin a seulement le tort d'avoir appelé *Clef de l'histoire de la comédie grecque*, et auquel il aurait dû donner un titre plus simple : « Les origines de la Comédie grecque, » par exemple, ou « Introduction à l'histoire de la comédie grecque. »

Ce n'est pas que ce titre de *Clef* ne soit en quelque sorte justifié, en ce sens que M. Colin n'est pas un enfonceur de portes ouvertes. Outre qu'il nous introduit dans un monde toujours obscur, celui des origines, il a vraiment une clef, ou, si l'on veut, un fil à lui, et il entre au théâtre grec par une porte nouvelle que Schlegel et le savant Meinecke, en Allemagne, semblent avoir ignorée. La comédie sicilienne lui apparaît avec assez de vraisemblance comme l'aînée de la comédie grecque, Épicharme comme l'aïeul et le modèle de ce Ménandre, nouvellement et si bien mis en lumière par les travaux de M. Benoît et de M. Guillaume Guizot. L'auteur remonte attentivement et méthodiquement le cours des faits et des idées qui, vers la fin du sixième siècle avant notre ère, ont préparé la constitution du théâtre comique; il recherche dans les fictions de la

mythologie la première origine de l'action comique; dans les cérémonies et les fêtes de la Grèce, dans ses danses, poésie muette, les premiers éléments de la représentation théâtrale; il interroge les ébauches grossières, les plus anciens textes de l'art comique proprement dit, et arrive ainsi à Épicharme. C'est Épicharme, né à Cos, mais attiré à Mégare, en Sicile, par un prince ami des lettres, qui y invente et y installe la comédie, la vraie comédie, la comédie philosophique, la comédie de mœurs, antérieure à la vieille comédie athénienne et démocratique, antérieure à la comédie d'Aristophane et dont Ménandre ne sera plus tard que le restaurateur.

Jusqu'à présent, les satires dramatiques d'Épicharme, dont aucune ne subsiste, passaient, au témoignage des anciens, et d'après les bribes qui nous en restent, pour avoir été surtout des parodies antireligieuses. M. Colin défend Épicharme de ce reproche d'impiété, et nous dit qu'il a trouvé « la philosophie dans le comique, et le comique dans la philosophie. » Pour ce qui est des droits de priorité d'Épicharme dans l'invention de la comédie, ils paraissent assez bien établis, et M. Colin est d'accord avec Aristote, qui dit dans sa *Poétique* : « La comédie, dans le principe, at-

tira peu l'attention. On sait seulement qu'Épicharme et Pharius inventèrent la fable comique. Cette partie est donc d'origine sicilienne. » Sur le caractère prétendu général de la comédie d'Épicharme, sur ses mérites propres, Aristote ne dit rien, et M. Colin semble en savoir plus que lui. Mais, direz-vous, où M. Colin a-t-il pris des informations ? Il nous refait un Épicharme de pied en cap. Et pourtant le texte du poëte n'a-t-il pas péri ? En reste-t-il seulement une comédie, un acte, une scène ? Douze cents vers au plus de fragments décousus, et des titres. Comment donc M. Colin s'y prend-il pour distinguer dans Épicharme « la poétique de conception » et « la poétique d'exécution ? » Comment trace-t-il ainsi l'idéal d'Épicharme avec aussi peu d'hésitation que s'il s'agissait d'un poëte d'hier ou qu'Épicharme eût fait sa préface de Cromwell ? « En religion, opposer tout en plaisantant la piété sincère aux folies superstitieuses; en morale, la droiture de la vertu aux travers du vice; en philosophie, les lois de la conscience et les recherches du bon sens aux utopies de l'imagination, aux rêveries spéculatives; en fait d'art et de littérature, le goût d'une simplicité sévère à la licence des idées et à l'enflure du style. » Un beau programme ! et que M. Colin, s'il ne

l'a pas trouvé dans Épicharme, était bien capable de trouver dans son imagination et de lui prêter. Mais M. Colin va plus loin. Il faut, par Hercule! qu'il ait assisté à la représentation des pièces d'Épicharme. Non-seulement il nous raconte tout au long le plan et l'ordonnance de chaque comédie, même quand il n'en peut citer textuellement que le titre; non-seulement il en fait ressortir les tableaux et les situations comiques, et nous fait entrer jusque dans le secret des procédés de composition du poëte; il décrit encore le théâtre matériel, les décorations, les acteurs et les spectateurs. M. Colin a-t-il vécu par hasard au temps d'Épicharme? Par la grâce de la métempsycose, Épicharme est-il le même que M. Colin? Non; je ne crois pas qu'il faille admettre aveuglément tout ce que le savant et ingénieux professeur, qui n'a pas retrouvé les comédies perdues d'Épicharme, nous affirme sur elles en exprimant, des fragments et des titres qui nous en restent, tout et même un peu plus que tout ce qu'on en peut tirer. Mais ce que je sais, c'est qu'on le suit avec un vif intérêt dans ces inductions hasardées, se donnant le plaisir difficile de Cuvier, essayant de reconstituer à force de science et d'art, d'esprit et de passion, une belle statue gréco-sicilienne, une statue vivante de

poëte dont le temps n'a laissé que le nom et quelques débris. On est touché de cette patience et de cet amour du beau, on sourit à cette imagination rétrospective qui évoque le passé et anime l'érudition. Quel Grec passionné et convaincu que celui qui a écrit l'excellent chapitre sur la danse grecque, le meilleur de tout le livre! Chez les Grecs, la danse était un art très-complexe et très-complet; il a été aussi le premier des arts et il a précédé la poésie. Les différents mouvements de danse, comme l'a très-bien montré M. Colin, ont été l'origine des différents mètres de la prosodie grecque. M. Colin en vient à désirer un traité de versification illustré par des figures de ballets grecs, et l'introduction d'un maître de danse dans les classes où l'on apprend la versification grecque et latine. Proposition étrange, il le reconnaît lui-même, mais qui aurait l'inappréciable avantage de faire bien connaître les commencements de l'art grec. Ne disputons pas à l'excellent professeur son innocente utopie : citons-le plutôt.

« L'idée d'un traité de versification illustré, bien « que très-étrange, me semblerait naturelle. Au-des- « sous du vers *pyrrhique*, je représenterais Castor et « Pollux exécutant à Sparte la danse guerrière qu'ils « ont instituée avec l'inspiration de Minerve; au-des-

« sous du vers *trochaïque*, la danse du dieu du vin et
« de ses favoris, qui procèdent habituellement par la
« ligne courbe ; au-dessous du vers *iambique*, la lutte
« cadencée d'Apollon contre le serpent. Le vers *spon-*
« *daïque* serait surmonté d'un pontife portant majes-
« tueusement les choses saintes autour d'un autel ;
« les vers *dactylique*, d'une troupe de dactyles et de
« corybantes sautant bruyamment près de l'asile qui
« protége le berceau de Jupiter. Et pourquoi ne fe-
« rions-nous pas mieux encore ? Pourquoi le maître de
« gymnastique n'entrerait-il pas un jour avec flûtes et
« violons dans les classes d'humanités, pour donner
« aux disciples une leçon de versification en action !
« Où serait le mal si nos écoliers entendaient retentir
« ces paroles si connues à Sparte : « En avant, jeunes
« gens ! Posez les pieds l'un après l'autre, divertissez-
« vous bien ! » Cela serait comique, oui, mais cela
« n'en expliquerait que mieux les origines de la comé-
« die grecque. »

On n'est pas plus pénétré de son sujet. Ah ! on peut le trouver comique aussi et quelque peu naïf ce savant qui en l'an de grâce 1857 s'emploie avec ce zèle et cette passion au service des idées grecques, comme un autre mieux avisé pourrait se consacrer aux idées napoléon-

niennes, et qui souffrirait volontiers pour ses idées le martyre de l'exil, pourvu qu'on l'eût voté sur des coquilles comme à Athènes. Oui, on peut le trouver plaisamment détaché des choses de ce monde, mais cette animation dans la science désintéressée n'a-t-elle rien de touchant et ne mérite-t-elle pas qu'on l'estime à son prix ?

Au lieu du traité illustré et du professeur de poésie dansée, s'il faut se régler sur les Grecs, je proposerais plutôt une fois dans l'année, et pour un jour seulement, une sorte de liberté absolue de la presse, pour imiter la liberté des fêtes de Bacchus, si parfaitement décrites par M. Colin. L'indépendance de la parole, des danses et des chansons y allait jusqu'à la licence. Mais c'était une soupape heureuse d'où s'échappaient, avec le trop-plein des passions mauvaises, les plaintes longtemps étouffées. La soupape était bien vite refermée, car la liberté absolue ne peut tout au plus durer qu'un jour, et tout rentrait ensuite dans l'ordre accoutumé. C'était l'outre des tempêtes qu'il ne faut pas tenir ouverte, mais qu'il faut savoir entr'ouvrir quelquefois. Quelle connaissance ils avaient, ces Grecs, de la nature humaine ! Je n'insiste pourtant pas sur ma proposition ; je reconnais qu'elle soulèverait plus d'op-

position et pourrait inspirer plus de frayeur que celles du cours de poésie gymnastique rêvé par M. Colin.

Je ne quitterai pas le *médium* d'Épicharme sans lui faire quelques critiques. Il a les défauts de ses qualités. Il est trop Grec. Son idéal est élevé, et c'est assurément un disciple de Platon qui a pu donner cette belle définition des créations de l'art : « Composer une œuvre d'art et de génie, c'est à une époque de sa vie recevoir un regard de Dieu dans son âme, le saisir, le comprendre et en être si heureux, que l'on travaille à perpétuer pour soi et pour les autres la science et le bonheur d'un instant. » Mais si M. Colin est de l'école de Platon pour la conception, il est, dans l'exécution, pour parler comme lui, un peu trop de l'école d'Aristote. Sous prétexte de se rendre une raison exacte des choses et de mettre de l'ordre dans ses idées, il fait des catégories, il divise, il décompose à perte de vue, il définit à l'infini. Savez-vous ce que c'est qu'une représentation, un spectateur, un acteur? Oui, sans doute; eh bien! c'est égal, l'auteur va vous l'expliquer. Vous vous permettez de rire? — Qu'est-ce que le rire? C'est encore un examen que le professeur vous force à passer avant d'aller plus loin. Il ne vous permettra pas de mettre un pied devant l'autre sans avoir ainsi assuré le

terrain. L'auteur oublie ici qu'il ne parle plus à des écoliers, mais au public. Son analyse, avec tout cela, ne va pas toujours au fond des choses. Dans une trop longue introduction, où il expose ses vues sur le théâtre et sur la comédie en général, il reste plus souvent qu'il ne le croit à la surface et pour ainsi dire à la fleur des choses et des idées. Diviser le drame en drame intérieur et en drame extérieur, en drame instinctif et en drame savant ; trouver dans le comique un élément *sérieux* et un élément *riant*, une partie de *risible* et une autre de *ridicule*, c'est moins de la philosophie que de la botanique appliquée à la littérature; en tout cas, si c'est de l'*objectif* et du *subjectif* allemand, ce n'est pas du pur atticisme. Cet appareil scolastique embarrasse la marche du livre, lui donne une tournure légèrement provinciale et refroidit la verve chaude qui l'anime. Tel qu'il est toutefois, je ne sais pas si je voudrais rien changer à ce livre de M. Colin. Il a un air à part, et il emprunte justement sa physionomie orignale à ce mélange de verve passionnée et d'abrupte pédagogie, à ce parfum d'antiquité uni à l'odeur de l'école, à ce haut idéal bardé d'inutiles et pénibles formules. On sent qu'il y a un cœur et un caractère sous cette cuirasse de docteur.

C'est là sans doute ce qui fait que M. Colin a pu retenir pendant un an un public en partie mondain et féminin attaché à sa parole avec ce sujet sévère sinon aride : les origines de la comédie grecque. « Le public s'en est accommodé, dit l'auteur dans sa préface ; il sentait que ces idées grecques, après tout se lient à ce qu'il y a de plus sensé et de plus délicat dans les lettres, dans les beaux-arts, dans la civilisation ; il s'est ému parce qu'il s'est reconnu. » Nous ajouterons : il s'est ému aussi parce que, dans le docte professeur, il a reconnu un homme. Le cours a été suivi, le livre aussi sera lu et goûté. Intéressant pour tout le monde, il sera particulièrement apprécié par les hellénistes et les lettrés. Si l'introduction, nous l'avons dit, est un peu longue, si ce qui concerne Épicharme est ingénieux, mais conjectural, le chapitre des origines de la comédie grecque, un tiers du livre, est traité à fond ; c'est un travail achevé et solide, plein d'aperçus neufs, justes, intéressants. M. Colin n'a pas trouvé de textes nouveaux, mais il les a tous interrogés. Des faits épars ont été par lui rassemblés, des faits oubliés remis en lumière, des erreurs rectifiées. Nous n'avons pas sur la comédie grecque un ouvrage approfondi et complet tel que les belles études de M. Patin sur les tragiques ; quelqu'un

entreprendra peut-être d'élever ce temple de la comédie grecque; mais dès à présent M. Colin, et c'est son honneur, en a préparé le portique.

V

LA LITTÉRATURE ENFANTINE[1].

Lorsque *Trésor des Fèves* (cette graine féerique de Charles Nodier est emmagasinée dans *le Nouveau Magasin des Enfants*) a fait sortir de terre son palais miraculeux, il n'a rien de plus pressé que de visiter sa bibliothèque. « Ce qu'il y a de plus exquis dans la littérature, dit l'auteur, et de plus utile dans les sciences humaines, s'y trouvait rassemblé pour le plaisir et l'instruction d'une longue vie, comme les aventures de l'ingénieux don Quichotte de la Manche, les chefs-d'œuvre de la *Bibliothèque bleue*, de la fameuse édition de madame Oudot; des contes des fées de toute sorte, avec de belles images en taille-douce ; une collection de voyages curieux et récréatifs, dont les plus authentiques étaient déjà ceux de Robinson et de Gulliver ; d'excellents al-

[1] *Le Nouveau Magasin des Enfants.*

manachs pleins d'anecdotes intéressantes et de renseignements infaillibles sur les phases de la lune et les jours propres aux semailles ; des traités innombrables, écrits d'une manière fort simple et fort claire, sur l'agriculture, le jardinage, la pêche à la ligne, la chasse au filet et l'art d'apprivoiser les rossignols ; tout ce qu'on peut désirer enfin quand on est parvenu à connaître ce que valent les livres de l'homme et son esprit : il n'y avait d'ailleurs point d'autres savants, point d'autres philosophes, point d'autres poëtes, par la raison incontestable que tout savoir, toute philosophie, toute poésie sont là, ou ne seront jamais nulle part, c'est moi qui vous en réponds. »

Ces lignes si doucement railleuses que traçait la plume d'or de Nodier dans une veine de poétique enjouement sont au fond plus sérieuses et plus près de la vérité qu'il ne semble. Je crois que Nodier était convaincu. Qu'est-ce que la science et la philosophie, je vous le demande, et les livres de l'homme et l'expérience elle-même de la vie ont ajouté pour notre bonheur à ce que nous avaient appris les livres de l'enfant? Le plus clair de leur œuvre, c'est d'avoir soufflé sur ces imaginations merveilleuses, sur ces beaux mensonges qui ont enchanté notre jeune âge ; c'est de nous

y avoir à jamais rendus insensibles en nous empêchant d'y croire. La Fontaine a dit :

> Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Il aurait dû ajouter : Mais je n'y croirais plus. Hélas ! quand la barbe a poussé, elle est bien ébranlée la foi aux bonnes fées, au génie du bien qui triomphe du mal, à la force vaincue par la justice ; on n'y croit plus à la vertu crachant des diamants, au vice mâchant des couleuvres, à Cendrillon épousée par un prince.

La vie brutale nous a désabusés. *Peau d'Ane* nous fait encore plaisir, mais quelle différence ! C'est un plaisir tout de souvenir. Nous nous reportons par la pensée au temps où nous l'avons lu ou entendu pour la première fois, où, sans être lassé, nous l'avons relu et redemandé pour la centième. Comme ils frappaient fortement, ces contes ingénus, notre imagination toute neuve ! Qui nous rendra ces joies, ces terreurs, ces curiosités, ces indicibles émotions de notre enfance fraîche et vierge ? Comme certaines phrases, certains mots s'allumaient pour nous d'une flamme étrange, prenaient un sens pénétrant ! Vous vous souvenez de « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Quel tocsin ? Notre

impatience était égale à celle de la femme de Barbe-Bleue. Et comme nous les retenions sans les comprendre, ces mots du vieux parler, par exemple ceux-ci de la mère-grand au Petit Chaperon Rouge : « Tournez la bobinette, la chevillette cherra. »

On ne savait pas bien ce que c'est qu'une bobinette, une chevillette qui cherra, et l'on ne prenait pas la peine de le demander. Pour l'imagination enfantine, les mots insolites sont eux-mêmes des féeries et font partie du merveilleux de la fiction. Tout est mystérieux, tout est sacré, tout est article de foi. Quand l'enfant vous dit, de sa petite voix de clochette : « Encore une histoire ! une autre ! ou bien la même ! » et que vous reprenez la même, d'un effet toujours irrésistible, ne vous avisez pas d'y rien changer, il vous redresserait vivement, car ce que vous lui avez raconté, il l'a cru de toute son âme, jusqu'aux moindres détails, auditeur convaincu, passionné !

On dit souvent qu'un écrivain, dans l'intérêt de sa gloire, doit avoir en vue les femmes ; vraiment, quand j'y songe, on ferait mieux d'écrire pour les enfants. Dans la jeunesse et dans l'âge mûr, on lit un roman avant de s'endormir ; il est rare qu'on ne s'endorme pas, et l'on oublie le roman en se réveillant. Il s'efface

de la mémoire devant la complexité et les préoccupations de l'existence. Mais les romans de l'enfance, avec quelle profondeur ils se gravent dans le cœur ! Ils s'emparent de l'enfant tout entier, ils le suivent en rêve, ils s'inscrivent comme des événements véritables sur la page blanche de sa vie. Avez-vous songé aussi à ce qu'est « un auteur » pour un enfant, quand déjà, il est vrai, sa croyance n'est plus entière et qu'il sait que les histoires ont été écrites pour son plaisir ? N'est-ce pas lui qui décerne la pure gloire et cette couronne d'admiration que les hommes n'accordent à leurs semblables, à leurs contemporains surtout qu'en la trempant dans un peu de vinaigre ? « X... est un grand poëte, mais c'est un orgueilleux ou un fou, ou il a jeté sa fortune aux quatre vents, ou il a fait du mal à l'État. » Voilà ce que l'on dit quand on est homme. Nos statues les plus admirées ont des pieds d'argile, et l'on ne peut s'empêcher de les voir, quand la malignité ne trouve pas doux de les regarder. Mais pour l'enfant, quel être magnanime, idéal, surnaturel, parfait, un auteur ! Ah ! si j'avais seulement pu rencontrer, quand j'étais petit, Jules Janin ou Édouard Ourliac, l'auteur de si jolies histoires dans le *Journal des Enfants*, l'historien du *Prince Coqueluche*, que l'intelligent éditeur n'aurait eu

garde d'oublier dans son nouveau *Magasin des Enfants*. Lui-même P.-J. Stahl, de son nom d'éditeur, et de son vrai nom J. Hetzel, il n'avait pas encore écrit *Tom Pouce*, ni O. Feuillet *Polichinelle*, récits enjoués et charmants, qui, sans préjudice de ce que les auteurs peuvent inventer pour les grandes personnes, les rend illustres et populaires, et met à leur front une auréole aux yeux des générations âgées de douze ans. Voilà la gloire, sans ombre et sans tâche ! Voilà la gloire ! Écrivez pour les enfants.

Ce n'est pas chose aussi aisée qu'on pourrait croire d'écrire pour les enfants. Cela impose une responsabilité. La première condition est de les connaître et de les aimer, pour que les contes qui les amusent ne les corrompent point, et au contraire servent à leur éducation morale; car il ne doit pas y avoir de trêve dans l'éducation, même quand l'enfant joue ou qu'il lit pour jouer. Sous ce rapport, la littérature de l'enfance est plus parfaite en Angleterre et en Allemagne que chez nous. Les Anglais, qui ont inventé Robinson, n'oublient jamais d'enseigner quelque chose d'utile, et les Allemands de moraliser en amusant. Les petits volumes de miss Edgeworth, popularisés chez nous par madame Belloc, sont un trésor d'instructions familières; les

contes du chanoine Schmidt, les paraboles un peu trop mystiques de Krummacher sont avant tout des contes moraux. Il y a plus d'imagination, plus de caprice dans les conteurs français, mais leur morale est moins sûre. Perrault laisse bien à désirer. L'accord final de la vertu et du bonheur a beau être parfait, il ne faut pas que les enseignements soient équivoques dans le cours de l'histoire. Le Petit Poucet, par exemple, est un héros d'industrie, de présence d'esprit et de savoir-faire ; mais c'est un roué : il se cache derrière l'escabelle pour écouter ce que disent les parents ; il va escroquer, c'est le mot, la fortune de l'ogresse sous prétexte d'une rançon à payer pour l'ogre qu'il raconte avoir été pris par des voleurs. On admire la finesse du Petit Poucet, oui, mais que dire de son ingratitude pour la bonne ogresse qui l'a protégé, et dont il a déjà sans pitié laissé égorger les sept filles pour se sauver lui et ses frères ?

Dans les contes modernes et même dans les plus accomplis qui aient été faits depuis Perrault et dont on trouve une bonne partie dans le *Nouveau Magasin*, on pourrait reprendre des défauts analogues ; mais il y en a un de plus, c'est le manque de naïveté. Nodier est exquis de langage et d'une ravissante imagination ;

mais la naïveté, c'est à peine s'il y arrive dans le *Chien de Brisquet*. La plupart des auteurs qui écrivent pour les enfants veulent avoir trop d'esprit. Ils se complaisent dans les finesses, dans des traits plus ou moins philosophiques qui ne s'adressent pas à l'enfant et qui visent par-dessus leur tête aux grandes personnes. Perrault est simple, bref, plein de naturel; il s'efface pour laisser parler les événements; c'est par ce détachement de lui-même qu'il frappe si fort l'imagination; c'est par cette simplicité que le fils de celui qui avait si chaudement pris parti contre les classiques, dans la querelle des anciens et des modernes, reste un maître classique dans la littérature enfantine. Perrault a de l'humour; il est fin, mais il ne raffine pas. Ainsi, quand le Chat-Botté a fait la fortune de son maître et vit avec lui de bombance dans le palais du roi, « il ne courut plus après les souris que pour se divertir, » dit l'auteur. Voilà une finesse de Perrault : elle est charmante et pleine de bonne humeur. On est plus quintessencié que cela aujourd'hui. Peut-être que les auteurs s'aiment trop eux-mêmes et n'aiment pas assez les enfants. Quelques-uns, sans y mettre de prétention, font sourire par leur ignorance complète du jeune âge et de ce qui peut plaire aux imaginations auxquelles ils s'a-

dressent. Dans la petite histoire de *Tony-sans-soin*, nous voyons que le jeune Tony, corrigé, ramassa par terre un billet de quarante mille francs sans lequel son oncle était ruiné. Quarante mille francs, le beau chiffre ! On ne ramasse pas tous les jours quarante mille francs. Mais qu'est-ce que cela fait, des billets de mille francs à un enfant ? qu'est-ce que cela a de féerique pour lui ? Le conte, on l'aurait deviné, est signé de l'auteur de *César Birotteau*. Occupé à peindre la *Comédie humaine*, il n'avait pas eu le temps de beaucoup regarder les enfants, bien qu'il rêvât d'en avoir deux quand il serait riche, avec une calèche, parce que, disait-il, « les enfants font bien sur le devant d'une voiture. »

Pour ce qui est de narrer aux enfants des histoires d'enfants, Stahl est plus fort que Balzac. Il n'est pas exempt de mièvrerie ; mais il est doux, poétique ; il aime, on le sent, les petites têtes auxquelles il s'adresse, et il mêle à la grâce spirituelle une note tendre qui va au cœur. « Quant à ce qui est de compter, écrit-il, en faisant l'histoire de *Tom Pouce*, un parent du Petit Poucet, on peut dire qu'aucun enfant ne comptait mieux que lui : il savait ses quatre règles, et s'il y en avait eu plus de quatre à apprendre, il les eût apprises également. Je n'ai pas encore parlé de la voix de Tom.

Aussi est-il bien temps que je dise que cette voix était la plus aimable et la plus flatteuse qu'on pût entendre, mais si faible, si faible qu'il fallait y être bien habitué, avec l'oreille aux aguets, pour ne rien perdre de ce qu'il disait. Sa mère, par exemple, distinguait aussi bien chacune de ses paroles que s'il eût eu une voix de tonnerre, et d'ailleurs à force de s'aimer, ils s'entendaient tous deux au point qu'ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre, et qu'il leur suffisait de se regarder. »

Il y a là une grâce de sentiment qui ne se trouve pas chez Perrault. On la trouve aussi chez Georges Sand, et vous la verrez en lisant les aventures de Gribouille. Car vous lirez *le Nouveau Magasin des Enfants*, et si vous ne voulez pas le lire, si vous préférez les malheurs de Fanny et les aventures de madame Bovary, vos enfants le liront et reliront pour vous. C'est une vraie bonne fortune que ces trois beaux volumes venant au moment des étrennes. Rien n'y manque. Des artistes consommés ont suivi d'un fin crayon toutes ces féeries, toutes ces histoires, et les ont embellies à leur caprice. Bertall a brodé de spirituelles vignettes le spirituel Polichinelle de M. Feuillet; Maurice Sand, Tony Johannot ont couvert de jolies et sentimentales illustrations

les contes de Ch. Nodier, de Léon Gozlan, d'Alexandre Dumas, de la Bédollière. Meissonnier lui-même a ajouté d'adorables petits dessins aux douceurs de *l'île des Plaisirs*, de Fénelon.

Donnez donc ces contes à vos enfants, heureux parents! Apportez ces chansons aux joyeux et chers oiseaux qui s'ébattent dans votre cage. Donnez-les à dévorer, ces poëmes, à vos petits poëmes blancs et roses, à ces poëmes vivants, ouvrages charmants et prodigieux. Car les garçons et les petites filles que vous pressez dans vos bras paternels sont des prodiges, n'est-ce pas? Vous en êtes convaincus, et j'en suis sûr : pareille chose m'advint. « La première action de ma vie, dit Edgard Poë, fut d'empoigner mon nez à deux mains. Ma mère vit cela et m'appela un génie; mon père pleura de joie! »

Décembre 1859.

VI

UN ROMAN ANGLAIS,

JANE EYRE, OU LES MÉMOIRES D'UNE INSTITUTRICE

Un de nos confrères annonçait, il y a quelque temps, la mort d'une femme, auteur de deux ou trois romans célèbres en Angleterre, qui faisait de beaux livres comme on fait de belles actions, en se cachant, et n'a livré à la renommée que le pseudonyme de Currer Bell[1]. L'Angleterre peut, à bon droit, s'enorgueillir de ses romanciers. Chez elle la littérature romanesque, depuis Walter Scott jusqu'au moderne et populaire Charles Dickens, s'est transformée sans dégénérer, et ses romans ont, pour l'ordinaire, une portée morale qui ne semble pas précisément le souci dominant de nos romanciers français. En France, de plus, à l'heure

[1] Son nom est mistress Bronte.

présente, on dirait que le genre est épuisé. Des auteurs d'esprit et de talent se dissipent en menues nouvelles; les seuls romans qui se publient encore en abondance sont des œuvres sans nom et sans écho; elles pleuvent et croupissent dans les marécages du cabinet de lecture.

Nous ne voulons pas faire de théorie, ni examiner ici les causes de cette décadence du roman en recherchant d'une manière abstraite avec quels éléments on pourrait le régénérer. Un exemple vaut mieux qu'une théorie : nous allons citer un exemple. Nous allons raconter *Jane Eyre*, le plus parfait des trois romans laissés par Currer Bell, le diamant le plus précieux de son héritage. C'est une histoire intéressante avec simplicité, émouvante et pleine de péripéties, mais surtout de péripéties intérieures, de celles qui se passent dans le cœur, saisissante par la peinture des caractères, par la vérité, par l'observation de la vie, et par-dessus tout d'une hauteur de sentiments, d'une saveur morale et fortifiante qui semble comme le parfum concentré de ce beau livre.

Jane Eyre est une pauvre fille déshéritée en naissant. Elle n'aura ni la beauté ni la fortune; elle n'a reçu de quelque fée venue trop tard qu'un cœur et

une intelligence d'élite unis à une énergie indomptable. Elle portera dans sa frêle poitrine une grande âme.

Fille d'une noble héritière et d'un ministre protestant, elle expie de bonne heure ce que l'orgueilleuse famille de sa mère considère comme une mésalliance. Orpheline et recueillie par cette famille, elle devient le souffre-douleur de son cousin, l'enfant gâté de la maison. Aucune brutalité ne lui est épargnée par cet affreux John Read, le cauchemar de ses jeunes années. Sa tante, la mère de ce garnement, la hait, et il faut qu'elle subisse les injustices de la mère comme les cruautés de l'enfant. Le premier chapitre de l'histoire de Jane Eyre, racontée par elle-même, est consacré tout entier à ces souvenirs du premier âge. L'auteur a su y intéresser par le naturel, et en faire un tableau plein de vérité. Ces incidents insignifiants, que l'imagination grossit, ces profonds chagrins, ces grandes terreurs qui composent comme les mémoires de l'enfance, et que l'on n'oublie pas, même quand on est loin dans la vie, sont retracés dans le livre de Currer Bell avec la fidélité et la finesse d'analyse qu'on trouve particulièrement dans les bons romans anglais.

Après avoir supporté ces premiers chagrins avec une

intrépide fierté où se révèle déjà son caractère, Jane Eyre, devenue de plus en plus odieuse à sa tante, est envoyée par elle à Lowood dans une école de charité, asile humide, malsain, où les enfants sont décimés comme dans une maremme, et que l'on peut considérer, sur la foi de l'auteur, comme un médiocre échantillon des établissements philanthropiques de nos voisins. C'est dans cette maison que Jane passe huit ans de sa vie. Élève, puis sous-maîtresse, elle a acquis, grâce à une rare intelligence unie à une forte volonté, plus de talents qu'il n'en faut pour être, en sortant de Lowood, gouvernante d'une jolie petite fille, près de laquelle elle vivra sans joie, mais aussi sans souci du lendemain. Son élève est la fille naturelle de sir Rochester, riche seigneur anglais, possesseur de plusieurs grands manoirs. Celui dans lequel Jane est installée est entouré d'un mystère qu'elle ne peut parvenir à comprendre. Une vieille dame dirige la maison. Sir Rochester n'y fait que de rares et courtes apparitions. Jane ne le connaît pas. Un jour, se promenant sur la route qui va du château à la ville, elle aperçoit un cavalier qui se dirige au galop vers le manoir. Il tombe de cheval, et se blesse légèrement. L'humble gouvernante lui offre ses soins, et se voit repoussée d'assez

mauvaise grâce. Lorsqu'elle reparaît au salon, le cavalier inconnu est devant elle, et s'appelle M. de Rochester.

Si le repos était le bonheur, plus facilement que toute autre, avec sa douce et gracieuse élève, Jane, si maltraitée jusqu'alors, se fût trouvée heureuse à Thornfield. Pourtant il y avait là des heures cruelles. « L'action, dit-elle, me manquait comme à tant de pauvres êtres silencieusement révoltés contre leur destinée, complète en apparence et digne d'envie. Personne ne sait combien chaque jour le ciel enregistre d'insurrections individuelles, d'émeutes à huis clos, de rébellions intimes, et surtout parmi ces femmes si soumises en apparence et que l'on a jugées bonnes seulement à faire de la pâtisserie, à jouer du piano, à broder des pantoufles, tandis que du milieu de leurs petits travaux elles lancent vers le ciel mille et mille protestations désespérées. » Bouillante imagination, forte intelligence, activité sans aliment, tendresse privée d'objet, conscience haute et rigide, voilà Jane Eyre. Avec une nature d'élite, une âme passionnée, elle est emprisonnée dans un cercle étroit d'occupations monotones où elle tourne sans espérance.

Mais la scène a changé. Dès sa première entrevue

avec son maître, un éclair a illuminé la vie de Jane Eyre. Elle reconnaît en lui un cœur généreux, une intelligence sœur de la sienne. Pourtant sir Rochester demeure brusque et original; il a gardé cet air rébarbatif et presque sauvage qu'il avait le premier jour où ils se sont rencontrés, elle lui offrant son bras pour le soutenir, lui se débattant dans ses étriers et l'envoyant au diable. Le plus souvent taciturne et toujours fantasque dans ses courtes conversations avec elle, il cache sous un air d'ironie l'intérêt qu'elle lui inspire. L'esprit, les talents de Jane le captivent; mais il paraît vouloir se défendre de cet attrait et tenir à garder ses distances. La réserve fière de Jane désarme ces hauteurs. Bientôt elle n'est plus aux yeux de sir Rochester une simple gouvernante; c'est une amie qui a trouvé l'art de dérider son front soucieux. Lui qui ne faisait que de rares visites à sa fille, dont il n'est à vrai dire que le père problématique, il reste maintenant un mois entier au château. Jane a fait ce miracle; elle aussi est enchaînée; déjà elle aime sans le vouloir ni le savoir cet homme au teint basané, au front large et sévère, à l'aspect peu engageant, et qui est loin de réaliser au physique ce qu'on appelle un héros de roman. Au bout de peu de temps, Jane, entrant plus avant dans la

confiance de son maître, reçoit de lui quelques confidences sur le passé; elle apprend ses ennuis, ses dégoûts, ses erreurs, le résumé d'une vie opulente et oisive, subie plutôt que choisie par une nature ardente et généreuse, capable de belles choses et réduite maintenant à regretter ses fautes. Mais sir Rochester n'a pas tout dit.

Un événement singulier vint traverser le début de cette intimité paisible en offrant à Jane une occasion de signaler son dévouement à son maître. Une nuit, tandis que de vagues chimères la tenaient doucement éveillée, elle entend un rire strident, étrange, dont l'écho se prolonge sous les murs du vieux château. Effrayée, elle se lève. Une odeur de fumée la suffoque : le feu est dans la chambre de sir Rochester. Jane y court, le réveille, l'arrache à une mort certaine. Elle veut appeler les domestiques, mettre sur pied toute la maison. Rochester s'y oppose; et après avoir lui-même étouffé le feu, il recommande à Jane le silence sur cet incident, sur ce qu'elle a vu et sur ce qu'elle a entendu. Jane obéit. Agitée, mais confiante, elle attend la fin de la journée, qui amène d'ordinaire l'heure des causeries expansives. Cette fois elle saura, il faut qu'elle sache le mystère qui

pèse sur cette maison, le secret qui met une ombre douloureuse sur le front de sir Rochester; il lui dira la cause de cet incendie dont il a paru si peu étonné; il lui doit une entière confiance maintenant; et en songeant aux tendres paroles qu'il mêlait à ses remerciements, en l'appelant son ange sauveur, peut-être Jane, dans le fond de son cœur, attend quelque chose de plus.

Mais le soir vient et sir Rochester est parti pour quinze jours. Il est allé rendre visite dans un château voisin à une jeune et belle héritière qui lui est presque fiancée. En apprenant cette nouvelle, Jane veut fuir. Au coup qu'elle en ressent elle voit clair dans son propre cœur; elle y découvre les espérances qu'elle n'avait osé s'avouer à elle-même, et elle comprend que ces espérances étaient folie. Elle, sans beauté, sans fortune, sans naissance, a pu rêver la conquête enviée d'un homme auquel son misérable sort l'a attachée par des liens mercenaires! Non, elle ne fuira pas, elle restera. Pour la punir de son orgueilleuse espérance, elle verra cette belle créature, digne sans doute de tout l'amour de son maître, anéantir jusqu'à la dernière de ses illusions. Elle demeure en effet, et voit venir sa rivale. C'est une belle miss à l'intelligence vul-

gaire et au cœur sec, mais dont les traits et les épaules irréprochables forment un contraste écrasant avec la physionomie irrégulière et l'apparence chétive de Jane Eyre. Silencieuse, timide, résignée, Jane assiste à toutes les fêtes que sir Rochester donne dans le château à sa fiancée. Il ne fait plus attention à elle. Au bout de six semaines, la brillante société de Thornfield quitte le château. Jane est étonnée de ne pas voir sir Rochester la suivre. Les projets de mariage n'aboutiraient-ils pas ? Une secrète espérance remplit de nouveau son cœur. Rochester vient lui-même la détromper. Il lui annonce son prochain mariage et la nécessité où il est de mettre au couvent la petite élève de Jane, ne pouvant donner pour fille adoptive à sa femme l'enfant très-peu légitime d'une danseuse française. Il faut donc que Jane cherche une autre place ; M. Rochester, content de ses services, l'aidera lui-même à la trouver. Jane croit écouter son arrêt de mort : elle reste calme pourtant ; mais quand Rochester ajoute à son congé quelques affectueuses paroles, elle éclate en sanglots.

«—Vous regrettez donc bien Thornfield ? vous êtes donc bien peinée de nous quitter ? lui dit Rochester en affectant la surprise.

« — Oui, s'écrie-t-elle, je regrette Thornfield, je l'aime parce que j'y ai vécu d'une vie délicieuse et complète, au moins pendant quelques jours. Je n'y étais point foulée aux pieds, je n'y étais pas réduite à l'état de pierre, je n'y étais pas étouffée dans une commuuion forcée avec des intelligences vulgaires, ni privée de tout commerce avec ce qu'il y a de brillant, d'énergique, d'élevé dans l'âme humaine. Pourquoi vous le taire? continue en suffoquant la pauvre Jane, après vous avoir connu, ce m'est un supplice et un effroi de sentir que je vais à jamais être séparée de vous; je vois la nécessité de mon départ, mais comme on voit la nécessité de la mort, sans pouvoir y accoutumer ma pensée. »

Mais cette nécessité n'existe pas, car l'épreuve que Rochester a voulu faire est finie : il presse Jane sur son cœur; c'est elle qui doit devenir sa femme, c'est elle qu'il supplie de l'accepter pour mari.

Fière et bien heureuse, Jane voit arriver le jour du mariage; elle s'abandonne au rêve de sa félicité sans remarquer les nuages qui assombrissent le front de Rochester. Il a pressé tant qu'il a pu l'époque de la célébration du mariage et parle de s'éloigner du château et de voyager avec sa femme le jour même de ses noces. Mais au moment où, devant l'autel, Rochester et Jane vont être unis, un inconnu s'avance et dit : « Ce mariage est impossible; M. Rochester a une femme qui vit encore. » En effet, Rochester était

gaire et au cœur sec, mais dont les traits et les épaules irréprochables forment un contraste écrasant avec la physionomie irrégulière et l'apparence chétive de Jane Eyre. Silencieuse, timide, résignée, Jane assiste à toutes les fêtes que sir Rochester donne dans le château à sa fiancée. Il ne fait plus attention à elle. Au bout de six semaines, la brillante société de Thornfield quitte le château. Jane est étonnée de ne pas voir sir Rochester la suivre. Les projets de mariage n'aboutiraient-ils pas ? Une secrète espérance remplit de nouveau son cœur. Rochester vient lui-même la détromper. Il lui annonce son prochain mariage et la nécessité où il est de mettre au couvent la petite élève de Jane, ne pouvant donner pour fille adoptive à sa femme l'enfant très-peu légitime d'une danseuse française. Il faut donc que Jane cherche une autre place ; M. Rochester, content de ses services, l'aidera lui-même à la trouver. Jane croit écouter son arrêt de mort : elle reste calme pourtant ; mais quand Rochester ajoute à son congé quelques affectueuses paroles, elle éclate en sanglots.

« — Vous regrettez donc bien Thornfield ? vous êtes donc bien peinée de nous quitter ? lui dit Rochester en affectant la surprise.

« — Oui, s'écrie-t-elle, je regrette Thornfield, je l'aime parce que j'y ai vécu d'une vie délicieuse et complète, au moins pendant quelques jours. Je n'y étais point foulée aux pieds, je n'y étais pas réduite à l'état de pierre, je n'y étais pas étouffée dans une communion forcée avec des intelligences vulgaires, ni privée de tout commerce avec ce qu'il y a de brillant, d'énergique, d'élevé dans l'âme humaine. Pourquoi vous le taire ? continue en suffoquant la pauvre Jane, après vous avoir connu, ce m'est un supplice et un effroi de sentir que je vais à jamais être séparée de vous ; je vois la nécessité de mon départ, mais comme on voit la nécessité de la mort, sans pouvoir y accoutumer ma pensée. »

Mais cette nécessité n'existe pas, car l'épreuve que Rochester a voulu faire est finie : il presse Jane sur son cœur ; c'est elle qui doit devenir sa femme, c'est elle qu'il supplie de l'accepter pour mari.

Fière et bien heureuse, Jane voit arriver le jour du mariage ; elle s'abandonne au rêve de sa félicité sans remarquer les nuages qui assombrissent le front de Rochester. Il a pressé tant qu'il a pu l'époque de la célébration du mariage et parle de s'éloigner du château et de voyager avec sa femme le jour même de ses noces. Mais au moment où, devant l'autel, Rochester et Jane vont être unis, un inconnu s'avance et dit : « Ce mariage est impossible ; M. Rochester a une femme qui vit encore. » En effet, Rochester était

marié. Son existence était rivée depuis quinze ans à une femme livrée à tous les vices et tombée de la dégradation et de l'abjection morale dans la fureur et dans la folie. Cette femme, c'est ce personnage invisible dont Jane a entendu le rire infernal la nuit de l'incendie. Le voile est déchiré, le mystère du château est éclairci, et c'est en vain que sir Rochester a cru pouvoir s'affranchir, en le tenant secret, d'un lien abhorré, mais inviolable. Que va devenir la petite fiancée, l'idole heureuse, la pauvre Jane? Elle pardonne à Rochester, mais elle comprend qu'il faut partir. En vain il la conjure de rester, il lui fait entrevoir un avenir pur et heureux; une voix intérieure défend à Jane de céder aux supplications de son maître, et ses promesses de la respecter comme sa propre sœur la laissent inébranlable. « Ah! lui dit le fougueux Rochester, vaut-il mieux pousser au désespoir une créature qu'on aime et dont on est tant aimé, que d'enfreindre une loi purement humaine, purement sociale, alors que ni la société ni les hommes n'ont rien à voir dans votre conduite? car enfin vous n'avez ni parents ni relations que votre dévouement pour moi puisse atteindre dans leur honneur et scandaliser dans leurs préjugés. » Jane est ébranlée. Sa conscience s'obscurcit

dans le trouble de son cœur. « Rochester a raison. Si elle part, elle le perd, elle se perd elle-même ; leur vie à tous les deux se flétrit dans la douleur. Si elle reste, elle le console, le sauve ; sa résistance est presque un crime : abandonner à son désespoir, dans son horrible veuvage, un homme si bon, si aimant, tandis que d'un mot un paradis s'ouvre pour eux ! D'ailleurs, qui, dans ce monde, s'inquiète d'elle ? Qui s'affligera de la voir faillir ? » Mais ces pensées ne font que traverser son âme. Jane les chasse et leur répond : « C'est à moi de m'inquiéter de moi-même. Plus je suis abandonnée, moins j'ai d'amis, moins j'ai de soutien, et plus je me dois de respect. J'observerai la loi donnée par Dieu, sanctionnée par les hommes. Les principes que j'ai reçus, que ma raison admettait quand j'étais de sang-froid, y renoncerai-je parce que dans un moment de folie je cesse d'y croire ? Quelle serait donc leur valeur, si elle variait au gré de ces mouvements déréglés qui font battre mon cœur, circuler le sang dans mes veines, se troubler ma vue ? Non, ce que j'ai cru, ce que m'ont enseigné de saintes femmes, cela seul est la vérité. Sur ce roc inébranlable je veux rester, je resterai, rocher comme lui ! » Ainsi elle parle, l'héroïque, la noble fille, ainsi elle écoute parler en elle-même la

voix qui ne se trompe pas, et le soir même elle fuit cette demeure où elle a trouvé un si doux rêve et un réveil si cruel. Au moment de s'éloigner pour toujours, elle s'approche de la chambre où le maître bien-aimé, en proie à l'insomnie, pleure en prononçant son nom. La main de Jane s'élève involontairement jusqu'au bouton de la porte derrière laquelle est toute sa vie : un seul mouvement, et ces pleurs qu'elle entend, ces soupirs désespérés peuvent faire place à un bonheur incommensurable. La vertu n'est-elle pas égoïste? Jane doute encore, mais c'est le dernier assaut que la passion livre au devoir dans son cœur déchiré : elle part.

Vingt shillings sont sa seule fortune. Elle se fait conduire au hasard le plus loin possible de Thornfield. Elle arrive brisée de fatigue et de douleur dans un village éloigné. Le voyage a épuisé ses dernières ressources. Sans but, sans autre désir que de trouver un emploi quelconque, en attendant que Dieu prenne pitié d'elle, et qu'elle trouve une autre place en rapport avec la condition qu'elle vient de quitter, elle erre quelque temps de porte en porte dans cette bourgade, offrant ses services comme domestique ; mais personne ne veut de cette aventurière sans répondant ni famille. Jane se couche au milieu des bruyères, en attendant le lende-

main. Mais le lendemain, au réveil, la faim se présente à elle comme un spectre. Elle entre chez un boulanger, et, confuse, elle offre un mouchoir en échange d'un pain : elle est refusée. Tendre la main lui semble pourtant impossible, et une seconde nuit pareille à la précédente est passée par elle dans les horreurs de la faim et du désespoir. Jane, si aimée à quelques lienes de là, si heureuse il y a quelques jours, va mourir abandonnée des hommes et comme oubliée de Dieu. Est-ce pour une fin pareille qu'elle a sacrifié son bonheur à son devoir et que sa conscience a triomphé de son cœur? Elle est tombée inanimée au seuil d'une maison dont la porte vient de lui être fermée par une domestique inhospitalière. Un ecclésiastique y entre : c'est le maître du logis. Il ordonne de recevoir l'infortunée, et lui fait donner les premiers soins.

Jane revient à la vie. Le ministre qui l'a recueillie est un jeune homme d'une beauté raphaëlesque, saint comme un apôtre; mais sa froideur rigide la glace et lui inspire une admiration mêlée de frayeur. Voué par la pensée aux voyages lointains, aux missions saintes, le jeune ministre ne comprend la vie que comme un holocauste perpétuel à Dieu. C'est ainsi que

sur le point d'épouser une riche héritière qu'il aime de toute la force d'un premier amour, il renonce volontairement à elle parce que l'intelligence gracieuse de sa fiancée n'est pas celle qu'il veut trouver à la femme forte, à celle qui doit l'aider et le suivre dans la sainte et pénible carrière choisie par lui. Ce personnage de Saint-John, qui cache, sous la rigidité des ascètes, une nature impétueuse et passionnée, et dont l'impassible figure voile une âme ardente, est une création pleine de vigueur et de charme poétique sur laquelle Currer Bell a su jeter un intérêt inexprimable.

Après avoir recueilli Jane Eyre et l'avoir confiée aux soins de deux sœurs qui demeurent avec lui, le bel apôtre du Christ s'occupe de pourvoir à son avenir. Il a fondé une école destinée à instruire de pauvres enfants. C'est là qu'il met Jane, comptant sur elle comme sur lui-même pour l'accomplissement d'une tâche humble et pénible. Déjà il a deviné en elle une élue, une âme virile, et Jane, en effet, qui a su résister à la passion et à l'amour, ne résiste pas à ce nouveau maître qui l'entraîne au nom du sacrifice et du devoir.

Au milieu de ses obscurs travaux, Jane Eyre devient riche. Un oncle, le dernier parent qu'elle eût, meurt

en lui laissant ses biens. Jane se souvient qu'elle serait morte sans le secours de Saint-John et de ses sœurs ; elle partage avec les deux jeunes filles (car leur frère veut rester pauvre) la fortune inespérée que le ciel lui envoie.

Ici pourrait commencer pour l'héroïne si éprouvée de cette histoire, au milieu de cette famille qu'elle a adoptée, une vie calme et régulière, et sinon heureuse, au moins dégagée de peines et de soucis matériels. Mais l'ardent et mystique Saint-John s'oppose à cette quiétude. Il ne souffrira pas que Jane renferme ses désirs dans les joies égoïstes de la famille. Elle est faite pour viser plus haut ; il le croit, il le lui dit, et chaque jour il la sollicite à Dieu. Pourquoi ne s'imposerait-elle pas comme lui la charge des âmes ? Pourquoi ne pas aspirer avec lui à la gloire des martyrs, sacrifier sa vie aux missions divines et renoncer à son propre bonheur en ce monde ? C'est une ambition digne de son courage, la seule qui puisse jeter pour elle le fondement d'une demeure splendide dans le ciel. Ainsi Saint-John cherche à souffler à Jane son enthousiasme et sa folie sainte, l'élevant à des hauteurs où elle n'a pas encore respiré, et quand Jane lui dit qu'elle veut gagner le bonheur éternel à l'aide des vertus modestes de la

femme et de la croix qu'elle porte comme tant de malheureux au fond de son cœur, il lui répond que c'est là la part des faibles !

« Ceux qui sont au niveau d'une tâche plus haute, leur cœur ne doit-il pas les y convier? demande Jane suppliante. —Eh bien! Jane, que dit votre cœur?—Rien, rien! répondit-elle avec une sorte de terreur.—Je parlerai donc pour lui, s'écrie Saint-John dans l'élan exalté de son zèle. Jane, venez avec moi dans l'Inde, soyez ma compagne, la compagne de mes travaux. Dieu et la nature vous ont douée comme doit l'être la femme d'un missionnaire, et s'ils vous ont refusé la beauté du corps, ils vous ont donné l'énergie de l'âme et de l'esprit. Vous êtes formée non pour l'amour, mais pour les saints labeurs. Jane, quand je vous demande d'être ma femme, ce n'est ni par égoïsme ni pour mon seul plaisir, mais pour le service de mon souverain Maître. »

Jane, subissant malgré elle l'ascendant de cet homme étrange, mais se débattant à l'idée d'une alliance dont l'amour est absolument exclu, lui propose de partir et de partager ses travaux comme son vicaire, mais non comme sa femme. Saint-John ne veut pas comprendre qu'une fois décidée à partager sa mission, elle s'arrête à des conditions secondaires, mais indispensables. La religion ne permet pas aux missionnaires des assistants d'un autre sexe. Quelle ne marchande donc pas avec Dieu, qu'elle ne lui offre pas une demi-oblation. Quant

à lui, ce n'est pas pour son bonheur qu'il parle, ce n'est pas la femme qu'il veut épouser en elle, c'est la missionnaire. Ils ne peuvent s'associer et voyager ensemble que si elle est sa femme.

On le voit, Saint-John n'a pas étudié l'art de la galanterie. Il ne cherche pas à se faire aimer de Jane. N'éprouve-il pour elle, comme il semble, qu'un sentiment d'admiration sympathique? a-t-il pénétré le secret de ce cœur qui n'est plus à donner, quoique Jane n'ait jamais parlé des événements de Thornfield? En tout cas, Saint-John aimerait qu'il ne parlerait pas autrement. Il ne voudrait pas conquérir et s'approprier pour lui-même la noble créature qu'il a jugée digne de Dieu.

Mais Jane, en écoutant ces offres que le jeune serviteur du Christ refuse d'adoucir sous une forme plus affectueuse, sent se détendre l'ascendant despotique qu'il exerce sur elle. « Je partirai, dit-elle, Dieu aura mon « cœur et ma vie ; mais vous n'en avez pas besoin. » Saint-John se tait; depuis ce jour il observe Jane, en attendant patiemment sa décision. Il n'est pas plus tendre pour elle; jamais, au contraire, son langage n'a été plus grave ; sa contenance plus austère ; jamais l'institutrice de Thornfield n'a été aussi glacée dans

l'admiration que cet homme lui inspire, et pourtant elle subit son charme fascinateur, et bien souvent elle se prend à croire, en l'écoutant, que c'est Dieu lui-même qui la tente et qui l'appelle au bercail. Une dernière fois Saint-John la conjure d'arrêter ses résolutions; d'une voix presque tendre il lui demande encore d'être sa femme. Jane se sent subjuguée, comme autrefois, dans des circonstances bien différentes, elle le fut sous la puissance d'un ardent amour. Elle sait l'obstacle qui la sépare de son idole, et puisque la joie ne peut exister pour elle en ce monde, pourquoi lutterait-elle plus longtemps contre cet homme qui veut la conduire, par d'âpres sentiers sans doute, jusqu'au trône de Dieu? Pourquoi résisterait-elle à ce fidèle et bon pasteur, à cet ange gardien? Mais au moment de prendre une résolution suprême, tandis qne son cœur bat avec force, et que ses sanglots répondent à ses pensées, Jane croit entendre une voix chérie qui l'appelle. C'est le miracle de l'amour, et c'est la voix de sir Rochester. Avant de partir, Jane veut savoir si celui qu'elle a aimé existe encore et lui dire un dernier adieu. Elle arrive à Thornfield, étonnée elle-même d'une démarche qui lui eût semblé naguère si peu en rapport avec sa fuite désespérée. Elle apprend là de tristes nouvelles.

L'incendie a dévoré le vieux manoir. Il a été allumé de nouveau par la folle, par la femme de sir Rochester, et elle y a trouvé la mort. Rochester, en voulant la sauver, a eu une main mutilée et a perdu la vue. Jane n'entend qu'une chose : sir Rochester vit encore et il est libre. Elle le revoit, non vaillant et superbe comme autrefois, mais, ainsi qu'elle le dit elle-même, avec l'air abattu du lion en cage. Mais elle l'aime toujours, elle l'aime davantage puisqu'il est malheureux, et comme elle a maintenant de la fortune, elle n'hésite pas à lui demander de lui rendre son cœur. Lui, refuse d'enchaîner à sa destinée cette noble fille qu'il a tant pleurée ; mais Jane a été sur le point d'accomplir un renoncement autrement difficile que celui de soigner et de conduire un malade qu'elle chérit : elle devient sa femme. Un an après, sir Rochester recouvre la vue, et Jane est enfin heureuse.

Saint-John est parti pour l'Inde, engagé volontaire dans l'armée de Dieu, et ce grand cœur, qui n'a jamais respiré que du côté du ciel, se consume seul, loin de la patrie, au milieu des saintes fatigues de son apostolat, sacrifiant les joies périssables de la terre à la couronne incorruptible des martyrs.

Si cette analyse du roman de *Jane Eyre* décidait

à le lire ceux qui ne l'ont déjà fait, notre but serait rempli. Nous ne voulons pas le présenter comme un livre sans défaut : on pourrait y signaler des longueurs, une couleur un peu chargée dans certains épisodes, des détails sans intérêt et parfois puérils, et quelques invraisemblances dans plusieurs parties du récit. *Jane Eyre* est pourtant, dit-on, une autobiographie de Currer Bell, et les événements qui nous semblent invraisemblables sont peut-être arrivés. En effet, rien n'est souvent plus invraisemblable que la vie. Mais il n'y a que ce qui est vraisemblable qui intéresse universellement; c'est à l'auteur de choisir, et, si je ne craignais de me perdre dans une logomachie, à ne faire entrer dans son roman que ce qui est le moins romanesque. Mais ces taches légères qu'on rencontre dans le roman de *Jane Eyre* ne peuvent entrer en balance avec le charme répandu dans ce beau livre. Quelle puissance, quelle source jaillissante d'émotions on trouve dans la peinture de ces rudes assauts que la passion livre au devoir ! et comme les caractères sont bien tracés! La sombre figure du sauvage et généreux Rochester est pleine de relief. On éprouve un vertige d'admiration devant Saint-John, ce fougueux et bel illuminé, cet hiérophante de vingt-cinq ans qui semble

avoir pris des leçons de Polyeucte, et, non content d'aller au ciel, y veut entraîner les autres. Mais comme on aime surtout Jane, la noble, l'intrépide et fière petite créature, plus intéressante par son énergie et son âme héroïque que par ses malheurs ! Quelle honnête femme ne voudrait lui ressembler !

Y a-t-il en France beaucoup de romans de ce genre, dont les personnages inspirent une semblable émulation ? Y en a-t-il beaucoup de ces romans qui vont au cœur sans le corrompre, et au contraire en l'élevant ? Nous l'avons dit en commençant : la littérature romanesque semble épuisée. On a usé de l'historique, du pittoresque, du mélodramatique. Les romanciers sont à bout, les lecteurs aussi, et l'on voudrait du nouveau. Après Eugène Sue et le roman socialiste, Alexandre Dumas et la suite des *Mille et une Nuits*, après Balzac et la physiologie curieuse et savamment exagérée des côtés les plus tristes de la nature humaine et de la comédie du monde, après les livres de Georges Sand où le sentiment profond de la nature se mêle à la sentimentalité affectée et révoltée de personnages fantastiques, enfin après les récents et derniers efforts de la littérature romanesque aux abois, après le roman dit réaliste qui veut renchérir sur Balzac, c'est-à-dire après la pein-

ture du trivial, pire que le laid, que reste-il à faire ? — Ce qu'a essayé l'auteur de *Jane Eyre* : peindre des types vrais, pris dans la belle nature, plus grand même que la nature, invraisemblables comme l'idéal (cette invraisemblance-là est permise) ; il reste à peindre des caractères dont la beauté fasse battre le cœur et l'élève. Romanciers qui cherchez du nouveau, voici une veine inexplorée : il reste à faire des romans qui ressemblent aux tragédies de Corneille.

Janvier 1856.

VII

UNE COURSE DE TAUREAUX A SAINT-ESPRIT.

La curiosité, suivant Voltaire, est naturelle à l'homme, aux singes et aux petits chiens. Elle m'a poussé, j'en fais l'aveu, dans le cirque de Saint-Esprit, près de Bayonne, où ont eu lieu tout récemment des courses de taureaux à la mode espagnole. Ces fêtes tauromachiques ont duré trois jours consécutifs. Je n'ai assisté qu'aux deux dernières représentations; elles ont suffi amplement à m'édifier sur ce genre de spectacle que je ne connaissais encore que d'après les impressions quelque peu mythologiques de M. Alexandre Dumas, ou le *Voyage en Espagne* de M. Théophile Gautier. J'avoue que les récits pleins de flamme de ce dernier n'étaient pas le moindre aiguillon de ma curiosité. Ils faisaient taire les quelques velléités de remords et de sentiment humain qui s'élevaient en moi

contre le plaisir sanglant que j'allais prendre. « Il est plus sain pour l'esprit et pour le cœur, dit l'auteur de *Tra-los-Montes*, de voir un homme de courage tuer une bête féroce en face le ciel que d'entendre un histrion sans talent chanter un vaudeville obscène ou débiter de la littérature frelatée devant une rampe fumeuse. » J'étais pour le moment de cet avis. Je passai sans m'arrêter devant l'affiche du théâtre de Bayonne : elle annonçait justement pour le soir, en guise de représentation extraordinaire, un vieux mélodrame de la littérature frelatée, *les Incendiaires*, je crois, de feu Victor Ducange, et probablement, me disais-je, une de ces pièces imbéciles, bien bourrées de crimes et de mystères, où le crime est toujours puni à la fin et la vertu récompensée, ce qui est une dernière invraisemblance ajoutée à un tissu d'autres, et de plus une immoralité ; car à quoi bon le ciel si la vertu obtient ses couronnes dans ce bas monde? Voulez-vous être vrai et moral, ami poëte? montrez seulement la vertu aimable et belle comme elle l'est, non utile et récompensée. La vertu n'est pas un mât de cocagne chargé de prix ou une entreprise fructueuse et assurée moyennant quoi les gens vertueux seraient tout au plus d'intelligents actionnaires attendant tôt ou tard un

beau dividende en échange de leurs *bonnes actions*. Je me promis bien de ne pas aller au mélodrame, et je poursuivais mes réflexions plus ou moins philosophiques sur ce genre de littérature tout en suivant la foule qui se portait dans une affluence extraordinaire au champ de foire. Là s'élevait le cirque. Tout à l'entour des baraques de toute espèce, chiens et singes savants, magie blanche, hercules du Nord et du Midi essayaient d'attirer les badauds en attendant l'ouverture des courses. Je fus insensible à ces séductions comme à celles du mélodrame. A peine jetai-je un regard sur une affiche monstre qui promettait un combat d'ours et où (par parenthèse) je lus une assez singulière suscription. On connaît la devise du théâtre de M. Comte, à Paris :

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,

certes, modestement !

Et sans danger la mère y conduira sa fille.

Ici l'épigraphe s'adressait à la cléricature : « Les ecclésiastiques, disait l'affiche du combat d'ours, pourront assister à ce spectacle curieux, intéressant et mo-

ral. » En Espagne, il est défendu aux ecclésiastiques d'assister aux courses de taureaux, quoique à vrai dire cette défense ne soit pas toujours religieusement observée. Voilà sans doute le motif de cette invitation particulière adressée ici au clergé par quelque saltimbanque transpyrénéen lui offrant des ours en dédommagement des taureaux.

J'entrai dans le cirque.

C'était une simple baraque construite pour les besoins de la circonstance, en charpente grossière, à la façon des *plaza de toros*, qu'on trouve dans les petites villes de l'Espagne. C'est d'ailleurs une chose très-simple qu'une *plaza de toros*. Qu'on se représente un amphithéâtre circulaire plus ou moins spacieux (celui-ci était d'un tiers environ plus vaste que nos cirques de Paris) : au centre, l'arène, bordée d'une forte cloison d'environ deux mètres, avec un rebord où les *toreros* posent le pied pour sauter par-dessus quand ils sont trop vivement pressés par le taureau. De l'autre côté de cette cloison, une deuxième plus élevée. A partir de cette deuxième barrière s'étagent des gradins découverts terminés par un rang de loges et de galeries couvertes dans la partie la plus élevée de l'amphithéâtre. Plusieurs milliers de spectateurs s'étaient déjà

partagé toutes les places. J'en trouvai pourtant encore une à l'ombre sur un des gradins découverts, en face même des portes du *toril*, où sont renfermés les taureaux, et d'où ils sont lancés dans l'arène. La foule présentait un coup d'œil des plus animés, assise et debout, ondulant sur les gradins comme les vagues de la mer, et s'agitant avec impatience. Aux Bayonnais et à la population espagnole de Bayonne s'étaient joints des habitants d'Irun, de Saint-Sébastien, qui avaient passé la frontière, chassés par le choléra et appelés par les taureaux. Biarritz avait fourni son contingent; les eaux des Pyrénées avaient prêté leurs convalescents; le chemin de fer de Bordeaux avait apporté du monde; il en était venu de Toulouse, de près et de loin; le Parisien coudoyait le Basque; à côté des *señoras* en mantille et sans chapeau, on pouvait voir des Françaises à la mode, le chapeau sur le cou : du monde de toutes les classes, des hommes, des femmes, des jeunes filles et des enfants, ou plutôt « ni hommes, ni femmes, » tous Espagnols pour le moment, avides d'assister à ce spectacle inconnu en France et si populaire au delà des monts : une course de taureaux.

Depuis longtemps, il est vrai, les départements du midi de la France ont emprunté à la Péninsule des

jeux plus ou moins tauromachiques. Le moindre bourg des Landes possède une place commune entourée de bannières et de torils où l'on combat des vaches et de jeunes taureaux. Mais les animaux sont retenus par une corde; ni la pique, ni l'épée, ni le poignard ne figurent dans ces courses. Les lutteurs se bornent à des écarts gymnastiques. Le tout a lieu sans dànger et sans effusion de sang.

Une première course fut donnée par une *cuadrilla* espagnole à Saint-Esprit en 1853. Les *banderillos* y firent merveille; ils plantèrent avec grâce leurs petits bâtons terminés en hameçon dans le cou des taureaux; les *capeadores* firent des passes charmantes, et le matador, ou plutôt l'*espada*, c'est son vrai nom, leur plongea, pour finir, son épée dans la nuque. Mais il manquait encore à ces courses les *picadores* à cheval et la lance au poing. En 1853, pour la première fois, sur cette même place du Saint-Esprit, un des plus célèbres *toreros* de l'Espagne, Cucharès, donna des représentations qui durèrent trois jours, avec toute la pompe, tout l'appareil et tous les détails d'une *corrida* espagnole. Vingt-quatre taureaux furent immolés dans les trois journées.

Les courses de cette année devaient surpasser encore

en éclat les précédentes. Deux cuadrillas d'élite, disait le programme, l'une sous la direction du très-fameux *espada* Julian Casas, plus connu généralement sous le nom de *el Salamanquino*, ayant pour second Antonio Sanchez, dit *el Tato*, l'élève de prédilection du fameux Cucharès, et déjà le rival de son maître; la seconde cuadrilla, composée, s'il vous plaît, de faibles femmes, sous la direction de la non moins fameuse *primera espada* du cirque de Madrid, Martina Garcia, devaient combattre des taureaux formidables choisis dans les meilleures *ganaderias* d'Aleas, d'Hernan, de Gonzalès, de Colmenar-Viejo. Pendez-vous, M. Théophile Gautier, vous n'y étiez pas !

En attendant la représentation, j'interrogeais à côté de moi un amateur, un *aficionado*, comme on dit dans le vocabulaire du sport tauromachique. Son teint d'olive, ses prunelles noires comme du charbon et son accent guttural trahissaient un Espagnol. Il me dit qu'il était employé à la municipalité de Bayonne; mais je pus juger qu'il était, comme l'hidalgo du *Chapeau d'un horloger*, médiocrement naturalisé, à l'enthousiasme extraordinaire avec lequel il s'exprimait sur l'art des Costillarès et des Romero; il était fort inquiet du succès des courses dont on allait faire cette fois

l'épreuve décisive sur le sol français; il s'offrit de m'expliquer pendant le spectacle, pour m'y faire prendre plus d'intérêt, le mérite des différentes passes, et il commença sur-le-champ mon instruction en m'initiant officieusement aux principales règles qui forment le code de la tauromachie, et en me faisant la biographie des chefs de la *corrida*. J'appris de lui que *el Salamanquino* appartenait à une très-bonne famille des environs de Salamanque; qu'il avait fait des études médicales; qu'il avait ensuite, malgré les larmes de sa mère, abandonné la Faculté pour les arènes où l'entraînait une vocation invincible. Ses débuts avaient été difficiles. Mais il était aujourd'hui premier espada à Madrid et populaire dans toute l'Espagne. Quant à son second, *el Tato*, c'était un tout jeune homme de vingt ans à peine, d'une audace sans égale. La veille il avait fait merveille; « le plus brillant avenir lui était réservé, » ajoutait mon interlocuteur. Il me parlait encore, quand des fanfares annoncèrent l'heure du combat.

Un jeune homme revêtu d'un pourpoint noir du moyen âge entra d'abord à cheval dans le cirque pour remplir le rôle dévolu en Espagne à l'*alguacil*; il vint s'incliner devant la tribune réservée aux autorités de Saint-Esprit et de Bayonne qui présidaient la course, et

demanda la permission d'indroduire la cuadrilla. Il disparut et revint bientôt en tête du cortége, qui s'avança en saluant devant la loge présidentielle. Cette entrée fit un fort bel effet. Les deux *espada* marchaient fièrement en tête. El Salamanquino, le plus âgé, avait tout à fait bon air pour un étudiant de vingtième année, et el Tato, avec sa taille mince et sa physionomie juvénile, ressemblait plus à un jeune Figaro qu'à un athlète. Leur costume était éblouissant; ils portaient une veste courte de couleur éclatante, chargée de passementerie et de broderies d'or et d'argent, un gilet brodé comme la veste, une culotte chamarrée, des bas de soie et des escarpins de satin. Une écharpe à la ceinture, une toque de velours sur la tête, et, derrière la nuque, une touffe de cheveux disposés coquettement en chignon, orné d'un nœud de ruban noir, complétaient ce riche et pittoresque ajustement. Après les deux matadors venaient les *sobra salientes* matadors suppléants, les *picadores* à cheval, puis les *chulos* ou *capeadores* suivis des *banderilleros*, très-richement équipés, et formant un brillant cortége. Ils marchaient comme des gladiateurs, d'un pas superbe et tranquille. Ils saluèrent le peuple-roi et allèrent occuper dans l'arène leur poste respectif.

Ici l'alguazil français s'inclina de nouveau devant l'autorité pour demander la clef du toril et la permission d'ouvrir le combat. En Espagne, le président lui jette cette clef attachée à un grand nœud de rubans. L'alguazil doit la saisir avant qu'elle ne touche à terre et la donner ensuite à un gardien de service, qui va ouvril la porte du toril. Je crois que ce manége eut lieu, mais je ne saurais l'affimer; j'avais les yeux attachés sur la loge du taureau, placée en face de moi. La porte en est encore fermée ; mais tout à coup les deux battants s'ouvrent à la fois, et un énorme taureau noir, superbement encorné, s'élance furieux jusqu'au milieu de l'arène. Ce nouveau venu ne salue pas. Il avise à sa gauche les deux picadors à cheval, et se précipite sans délibérer sur le plus rapproché. Le picador le reçoit sur le bout de sa lance, et le taureau se retire en rugissant. Il revient à la charge : il est encore une fois repoussé, mais il a froissé de sa corne le poitrail du cheval et la jambe du cavalier. *La vara corta!* la pique plus courte! s'exclament avec une animation indicible des amateurs qui trouvent que le picador en prend trop à son aise, et qu'en tenant sa lance à distance du corps, il se donne trop d'avantage sur le taureau. Cependant l'animal fond sans s'arrêter sur le second picador, à qui sa lance, mieux

tenue probablement, vient trop tard en aide. Le taureau enfonce sa corne toute entière dans le ventre du cheval, qui se dresse en frémissant. Le picador tombe désarçonné. *Bravo toro!* Bravo le taureau! tel est le cri qui retentit, répété çà et là dans l'amphithéâtre au moment où l'on peut croire que c'en est fait du picador, et que c'est sur lui que le taureau va tourner sa rage. Mais les *chulos* sont accourus à son secours; ils agitent leurs manteaux éclatants devant la bête irritée, et l'attirent dans un autre endroit de l'arène, où elle s'arrête. Alors, spectacle horrible! le picador remonte sur le cheval éventré, blessé à mort, et pousse au taureau. Le cheval refuse d'avancer, il chancelle sur ses jambes toutes baignées de sang. Le picador lui enfonce dans les flancs un éperon long de plusieurs pouces, aiguisé comme un poignard. Le pauvre animal fait quelques pas en haletant, pendant que de sa large blessure ses entrailles s'échappent et que ses boyaux lui battent les jambes. Il se traîne ainsi jusqu'à ce qu'il tombe pour ne plus se relever. Une fanfare sonne : c'est la seconde phase de la course qui commence. Les *banderilleros* succèdent alors aux picadors; ils s'élancent plusieurs, armés chacun d'une paire de flèches enrubannées, provoquant le taureau, et tandis qu'il fond sur eux, ils

lui clouent dans l'épaule leurs deux banderillas. Il leur faut, pour exécuter cette passe, engager leurs bras entre les deux cornes. Le moment est critique ; un mouvement mal calculé, une seconde de retard, le banderillero est perdu. Quand il a planté ses flèches, il s'enfuit. Le taureau le poursuit, bondissant et secouant avec fureur les dards qui le mordent et qui à chaque secousse entrent plus profondément dans les chairs. Une fois le banderillero courant a franchi la barrière, et le taureau l'a franchie aussi ; malgré la seconde cloison qui protége les spectateurs, des cris d'effroi retentissent ; mais le banderillero saute une seconde fois la barrière, et le monstre rentre après lui dans l'arène, où d'autres banderilleros détournent sa rage.

Enfin, quand six ou huit paires de banderillas ont été clouées dans le cou et les épaules du taureau, et que l'animal fatigué de blessures, sa robe noire rayée de sang, semble se résigner à son sort et se tient immobile dans un coin de l'arène, indifférent aux excitations des toreros et aux cris des spectateurs, et rêvant peut-être, pauvre bête ! à ses beaux pâturages de l'Andalousie ou de la Navarre qu'il ne reverra plus, la trompette sonne pour annoncer le troisième acte du drame, la dernière péripétie de la lutte. Tous les toreros se retirent, et le

chef de la cuadrilla, l'espada el Salamanquino, s'avance magistralement, tenant d'une main une épée longue à double tranchant, de l'autre la *muleta* écarlate, un petit drapeau dont la hampe ne dépasse guère l'étoffe, et qui lui sert à la fois d'hameçon et de bouclier. Il s'approche de la loge présidentielle et prononce avec animation quelques paroles qu'il est inutile de comprendre, car l'effet s'en fait bientôt sentir. Il marche vers le taureau, le réveille et l'excite au moyen de sa *muleta*, et tandis que le simple animal se précipite tête baissée sur ce chiffon qu'il prend pour son ennemi, l'espada lui plonge son épée dans le cou et l'enfonce jusqu'à la garde. Le taureau bondit en tournant convulsivement; ses jarrets plient, il tombe. Alors le *cachetero*, un torero d'un rang inférieur, quelque chose comme le valet du bourreau, vient par derrière lui donner le coup de grâce et lui percer, avec un long poignard, la moelle épinière. Le taureau est achevé. La tête retombe inerte sur le sable, et le drame est fini. A ce moment, une porte de l'arène s'ouvre au bruit des fanfares et donne passage à trois mulets richement caparaçonnés qui entrent au galop; on attache à l'attelage d'abord le cheval, puis le taureau, qui sont traînés et emportés l'un après l'autre sur l'arène rougie de leur

sang, au bruit des acclamations d'une foule éperdue.

Car dans ce spectacle sanglant, véritable drame d'abattoir, ce que je trouvai de plus extraordinaire, ce fut la part qu'y prenait le public, s'agitant sur les gradins, gesticulant, vociférant, saluant d'acclamations insensées les passes les plus heureuses, sifflant et applaudissant tour à tour les hommes et le taureau. Des femmes agitaient leurs mouchoirs comme elles auraient pu le faire dans un cirque de Madrid; des jeunes filles, la joue empourprée et l'œil en feu, restaient là comme à l'Opéra, souriant à côté de leur mère. Des interjections basques, françaises, espagnoles, se croisaient avec une animation indescriptible. Au moment où le matador tira son épée fumante du corps du taureau, je crus que le cirque allait s'écrouler. Je n'ai jamais vu pareille frénésie à Paris ni nulle part dans aucun théâtre, dans aucun hippodrome. La vue du sang peut seule, on le croirait, causer une telle ivresse. Il me semble que cela suffit à juger la moralité du spectacle. Il y a dans le cœur de l'homme une bête féroce qu'il faut prendre garde d'éveiller.

Le divertissement n'eut pas d'entr'acte. C'est l'usage. Dans ce genre de pièces, on n'aime pas à respirer; il faut que le sang coule sans s'arrêter. Un nouveau tau-

reau fut lancé dans l'arène, puis un second, puis un troisième, jusqu'à six ; tous blessant et tuant des chevaux, recevant des coups de lance et des flèches, et tous immolés à la fin, comme le premier par l'épée du matador. Dans le nombre, quelques-uns, plus pacifiques, refusèrent le combat : on leur attacha des banderillas de feu ; alors l'animal courait, fou de douleur, dans le cirque, secouant les flèches sur ses chairs grésillantes. Le triomphe de cette journée fut pour el Tato, qui pourfendit l'un des taureaux d'un coup d'épée ramené, ce qui est le comble de l'art. L'enthousiasme fut au comble. On lui cria : « A toi le taureau ! » Et l'espada de couper l'oreille du taureau mort, en signe de propriété. Puis, comme les cris et les applaudissements redoublent, il jette cette oreille au milieu des bancs de l'amphithéâtre, et l'amphithéâtre se tait comme un chien famélique qui tient son quartier de proie.

Pour moi, j'étais repu bien avant le terme de la course ; j'avais assisté au spectacle le cœur et la gorge serrés ; je suffoquais ; et comment je me trouvai le lendemain à la même place pour assister à la dernière journée des courses, c'est ce que je ne saurais dire, à moins de l'expliquer par cette férocité naturelle à l'homme dont je parlais tout à l'heure, par la curiosité

de savoir ce que pouvait être la *corrida* de femmes annoncée pour cette journée, et par le désir, lecteur, de vous le raconter.

Je me trouvai encore une fois placé à côté de mon Espagnol. Le spectacle commença par une corrida fournie par les hommes ; mais les taureaux furent immolés par les matadors suppléants, qui firent très-mal leur besogne. L'un d'eux perdit jusqu'à sept coups d'épée dans le corps du malheureux taureau, qui, doit être tué du premier coup quand l'estocade est bien appliquée. Alors les spectateurs de hurler, de montrer le poing au matador, l'appelant chien, bourreau, et mugissant plus fort que le taureau. Et le matador était ahuri. Mon Espagnol me dit : « Vraiment, il semble qu'on ait décidé la mort de cet homme. Le matador n'a pas assez de tout son sang-froid dans le combat suprême ; celui-ci fait peut-être ses premières armes dans le rôle d'espada. Il est à la merci du taureau. » A ces paroles, je crus que j'allais assister à la mort d'un homme ; une sueur froide me courut par tout le corps. Le taureau fondit tête baissée sur le matador ; cette fois le matador, sans essayer de faire usage de son épée, recula de côté, hésitant et pâle. Aussitôt mon Espagnol de se lever tout debout et de

s'écrier : *Cobarde! cobarde!* le poltron ! Son intérêt pour le matador avait fait place à la colère : je vous l'ai dit, j'avais affaire à un amateur. Sur ces entrefaites, el Tato avait été aperçu dans les tribunes ; il était ce jour-là simple spectateur. El Tato ! El Tato ! Ce fut un un cri général. El Tato fut forcé de descendre dans l'arène en costume de ville, et tua enfin le taureau à la place du malencontreux suppléant.

Les trois derniers taureaux devaient être combattus par des femmes. De cette dernière course je ne dirai que quelques mots. L'entrée de ces Andalouses au teint très-bruni causa un désappointement général qui se manifesta par d'insultantes risées. « Ce ne sont pas là des femmes ! » s'exclama derrière moi une affreuse vieille qui avait paru prendre grand plaisir à tout le spectacle. Et en effet, ces femmes en jupe courte et en tricot blanc, les unes à pied, les autres à cheval, étaient de si épouvantables sorcières, avec leur figure flétrie et terreuse, leurs yeux d'araignée féroce et leur sourire qui ressemblait à une blessure ; elles étaient si horribles de taille, d'allures, de costume et de visagé, que le taureau lui-même en eut peur. Les dispositions prises pour cette course, en écartant toute idée de péril, enlevaient à ces malheureuses le seul intérêt qu'elles

Ici l'alguazil français s'inclina de nouveau devant l'autorité pour demander la clef du toril et la permission d'ouvrir le combat. En Espagne, le président lui jette cette clef attachée à un grand nœud de rubans. L'alguazil doit la saisir avant qu'elle ne touche à terre et la donner ensuite à un gardien de service, qui va ouvril la porte du toril. Je crois que ce manége eut lieu, mais je ne saurais l'affimer; j'avais les yeux attachés sur la loge du taureau, placée en face de moi. La porte en est encore fermée; mais tout à coup les deux battants s'ouvrent à la fois, et un énorme taureau noir, superbement encorné, s'élance furieux jusqu'au milieu de l'arène. Ce nouveau venu ne salue pas. Il avise à sa gauche les deux picadors à cheval, et se précipite sans délibérer sur le plus rapproché. Le picador le reçoit sur le bout de sa lance, et le taureau se retire en rugissant. Il revient à la charge: il est encore une fois repoussé, mais il a froissé de sa corne le poitrail du cheval et la jambe du cavalier. *La vara corta!* la pique plus courte! s'exclament avec une animation indicible des amateurs qui trouvent que le picador en prend trop à son aise, et qu'en tenant sa lance à distance du corps, il se donne trop d'avantage sur le taureau. Cependant l'animal fond sans s'arrêter sur le second picador, à qui sa lance, mieux

tenue probablement, vient trop tard en aide. Le taureau enfonce sa corne toute entière dans le ventre du cheval, qui se dresse en frémissant. Le picador tombe désarçonné. *Bravo toro!* Bravo le taureau! tel est le cri qui retentit, répété çà et là dans l'amphithéâtre au moment où l'on peut croire que c'en est fait du picador, et que c'est sur lui que le taureau va tourner sa rage. Mais les *chulos* sont accourus à son secours; ils agitent leurs manteaux éclatants devant la bête irritée, et l'attirent dans un autre endroit de l'arène, où elle s'arrête. Alors, spectacle horrible! le picador remonte sur le cheval éventré, blessé à mort, et pousse au taureau. Le cheval refuse d'avancer, il chancelle sur ses jambes toutes baignées de sang. Le picador lui enfonce dans les flancs un éperon long de plusieurs pouces, aiguisé comme un poignard. Le pauvre animal fait quelques pas en haletant, pendant que de sa large blessure ses entrailles s'échappent et que ses boyaux lui battent les jambes. Il se traîne ainsi jusqu'à ce qu'il tombe pour ne plus se relever. Une fanfare sonne : c'est la seconde phase de la course qui commence. Les *banderilleros* succèdent alors aux picadors; ils s'élancent plusieurs, armés chacun d'une paire de flèches enrubannées, provoquant le taureau, et tandis qu'il fond sur eux, ils

lui clouent dans l'épaule leurs deux banderillas. Il leur faut, pour exécuter cette passe, engager leurs bras entre les deux cornes. Le moment est critique; un mouvement mal calculé, une seconde de retard, le banderillero est perdu. Quand il a planté ses flèches, il s'enfuit. Le taureau le poursuit, bondissant et secouant avec fureur les dards qui le mordent et qui à chaque secousse entrent plus profondément dans les chairs. Une fois le banderillero courant a franchi la barrière, et le taureau l'a franchie aussi; malgré la seconde cloison qui protége les spectateurs, des cris d'effroi retentissent; mais le banderillero saute une seconde fois la barrière, et le monstre rentre après lui dans l'arène, où d'autres banderilleros détournent sa rage.

Enfin, quand six ou huit paires de banderillas ont été clouées dans le cou et les épaules du taureau, et que l'animal fatigué de blessures, sa robe noire rayée de sang, semble se résigner à son sort et se tient immobile dans un coin de l'arène, indifférent aux excitations des toreros et aux cris des spectateurs, et rêvant peut-être, pauvre bête! à ses beaux pâturages de l'Andalousie ou de la Navarre qu'il ne reverra plus, la trompette sonne pour annoncer le troisième acte du drame, la dernière péripétie de la lutte. Tous les toreros se retirent, et le

chef de la cuadrilla, l'espada el Salamanquino, s'avance magistralement, tenant d'une main une épée longue à double tranchant, de l'autre la *muleta* écarlate, un petit drapeau dont la hampe ne dépasse guère l'étoffe, et qui lui sert à la fois d'hameçon et de bouclier. Il s'approche de la loge présidentielle et prononce avec animation quelques paroles qu'il est inutile de comprendre, car l'effet s'en fait bientôt sentir. Il marche vers le taureau, le réveille et l'excite au moyen de sa *muleta*, et tandis que le simple animal se précipite tête baissée sur ce chiffon qu'il prend pour son ennemi, l'espada lui plonge son épée dans le cou et l'enfonce jusqu'à la garde. Le taureau bondit en tournant convulsivement; ses jarrets plient, il tombe. Alors le *cachetero*, un torero d'un rang inférieur, quelque chose comme le valet du bourreau, vient par derrière lui donner le coup de grâce et lui percer, avec un long poignard, la moelle épinière. Le taureau est achevé. La tête retombe inerte sur le sable, et le drame est fini. A ce moment, une porte de l'arène s'ouvre au bruit des fanfares et donne passage à trois mulets richement caparaçonnés qui entrent au galop; on attache à l'attelage d'abord le cheval, puis le taureau, qui sont traînés et emportés l'un après l'autre sur l'arène rougie de leur

sang, au bruit des acclamations d'une foule éperdue.

Car dans ce spectacle sanglant, véritable drame d'abattoir, ce que je trouvai de plus extraordinaire, ce fut la part qu'y prenait le public, s'agitant sur les gradins, gesticulant, vociférant, saluant d'acclamations insensées les passes les plus heureuses, sifflant et applaudissant tour à tour les hommes et le taureau. Des femmes agitaient leurs mouchoirs comme elles auraient pu le faire dans un cirque de Madrid; des jeunes filles, la joue empourprée et l'œil en feu, restaient là comme à l'Opéra, souriant à côté de leur mère. Des interjections basques, françaises, espagnoles, se croisaient avec une animation indescriptible. Au moment où le matador tira son épée fumante du corps du taureau, je crus que le cirque allait s'écrouler. Je n'ai jamais vu pareille frénésie à Paris ni nulle part dans aucun théâtre, dans aucun hippodrome. La vue du sang peut seule, on le croirait, causer une telle ivresse. Il me semble que cela suffit à juger la moralité du spectacle. Il y a dans le cœur de l'homme une bête féroce qu'il faut prendre garde d'éveiller.

Le divertissement n'eut pas d'entr'acte. C'est l'usage. Dans ce genre de pièces, on n'aime pas à respirer; il faut que le sang coule sans s'arrêter. Un nouveau tau-

reau fut lancé dans l'arène, puis un second, puis un troisième, jusqu'à six ; tous blessant et tuant des chevaux, recevant des coups de lance et des flèches, et tous immolés à la fin, comme le premier par l'épée du matador. Dans le nombre, quelques-uns, plus pacifiques, refusèrent le combat : on leur attacha des banderillas de feu; alors l'animal courait, fou de douleur, dans le cirque, secouant les flèches sur ses chairs grésillantes. Le triomphe de cette journée fut pour el Tato, qui pourfendit l'un des taureaux d'un coup d'épée ramené, ce qui est le comble de l'art. L'enthousiasme fut au comble. On lui cria : « A toi le taureau ! » Et l'espada de couper l'oreille du taureau mort, en signe de propriété. Puis, comme les cris et les applaudissements redoublent, il jette cette oreille au milieu des bancs de l'amphithéâtre, et l'amphithéâtre se tait comme un chien famélique qui tient son quartier de proie.

Pour moi, j'étais repu bien avant le terme de la course ; j'avais assisté au spectacle le cœur et la gorge serrés ; je suffoquais; et comment je me trouvai le lendemain à la même place pour assister à la dernière journée des courses, c'est ce que je ne saurais dire, à moins de l'expliquer par cette férocité naturelle à l'homme dont je parlais tout à l'heure, par la curiosité

Gautier : Mieux vaut la plus pauvre littérature qui s'adresse à l'esprit et nous rappelle que nous avons une âme, qu'un plaisir brutal, qu'un spectacle cruel qui nous le fait oublier.

Octobre 1855.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois.





